



MARC DORÉ NOUS AUTRES

RÉCIT



Triptyque

Nous autres

récit

Catalogage avant publication de BAnQ et de BAC

Doré, Marc, 1938-

Nous autres

ISBN 978-2-89031-988-2 ISBN ePub 978-2-89031-990-5

1. Doré, Marc, 1938- Enfance et jeunesse. 2. Doré, Marc, 1938- Famille.

3. Écrivains québécois - 20^e siècle - Biographies. I. Titre.

PS8557.O74Z47 2015

C843'.54

C2014-942307-1

PS9557.O74Z47 2015

Nous remercions le Conseil des arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec de l'aide apportée à notre programme de publication. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Fonds du livre du Canada, pour nos activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Illustration et maquette de la couverture : Raymond Martin

Mise en pages : Julia Marinescu

Distribution :

Canada

Dimedia

539, boul. Lebeau

Montréal (QC)

H4N 1S2

Tél. : 514 336-3941

Télec. : 514 331-3916

general@dimedia.qc.ca

Europe francophone

D.N.M. (Distribution du Nouveau Monde)

30, rue Gay Lussac

F-75005 Paris

France

Tél. : 01 43 54 50 24

Télec. : 01 43 54 39 15

www.librairieduquebec.fr

Dépôt légal : BAnQ et BAC, 1^{er} trimestre 2015

Imprimé au Canada

© Copyright 2015

Les Éditions Triptyque

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1, Canada

Téléphone : 514 597-1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.triptyque.qc.ca

Marc Doré

Nous autres

récit

Triptyque

À ma sœur Suzanne

Home is where one starts from.

T.S. Eliot

*Quand on aime la vie, on aime le passé parce que
c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine.*

Marguerite Yourcenar

PROLOGUE

Neuville. Le nom évoquait quelque chose de noué, de ramassé, bien loin de camper le vrai décor. *Næud-ville*, c'est ce que j'entendais et comprenais, moi. Neuve ville. Voilà ! Alors que *neu* sonnait masculin à mes oreilles. Les vieux prononçaient encore *neu* pour *neuf* : un manteau *neu*, des souliers *neux*.

Le mot *ville* m'étonnait au milieu de tous ces champs. S'il y avait une ville, ça n'était certes pas Neuville, mais Québec, à trente milles à l'est. Vieille et toute de pierre grise, elle formait une nébuleuse dans mon imaginaire. Ou au mieux, un paquet de maisons.

Québec, Québec, Québec. On n'avait que ce mot à la bouche : je vais à Québec, j'arrive de Québec, tu trouveras ça à Québec. Moi, je n'avais pas bougé de chez moi.

Ce *ville* ne collait pas, à moins de vouloir flatter ceux du village. Car l'espace prenait le large au-delà des champs de nos voisins, les Darveau et les Soulard. Nous séparait de ces derniers un ruisseau bordé d'oseille, aussi discret que muet.

En bas du ravin s'étalait notre verger de pommiers. Dont un, multifruits, porteur de ces variétés que papa s'était amusé à y greffer. Cinquante et un pommiers. Nombre mirobolant à mes yeux d'alors.

Au bout du verger coulait le fleuve avec, certains jours, un voilier emportant nos rêves. Derrière notre bocage, la petite école bruyante de tous ceux qui arrivaient par-delà et m'étaient étrangers. En retrait de la cour d'école et de ses peupliers de Lombardie, la carrière de pierre que mon père tentera d'exploiter pour en vendre le gravier.

Plus à l'ouest, les Naud acceptaient des touristes, l'été, tout comme nous. Mais cela se passait avant moi. Avec eux, chaque année nous partagions la serti-seuse à conserves. À moi revenait l'opération délicate de déposer les couvercles sur les boîtes remplies à ras bord.

Derrière chez nous montait un chemin charretier se rendant, une fois passées la grange et l'étable, au colossal pommier à pommettes rouges dont la chair surette activait nos papilles : nos pommes d'amour. C'était leur nom.

Après, nous contournions l'enclos du cheval et débouchions sur la voie ferrée où passaient de terribles engins avec leur plainte enroulée à leur fumée. Suivait une quantité de wagons : ta-dam ta-dam ta-dam ta-dam ta-dam. Mes trois frères pariaient à qui s'approcherait le plus du total. Et gare aux escarbilles ! Plus haut finissait le bout de notre terre, notre Finistère. Là, ça commençait à s'ensauvager. Il n'était pas rare d'y rencontrer ours noirs et originaux à l'orée du bois. Autrefois Dombourg, puis Pointe-aux-Trembles. Maintenant Neuville, la seigneurie ayant été achetée par Nicolas Dupont de Neuville.

Village natal. Mon enfance. Pays où tout a commencé.

Ces points cardinaux primitifs évoquaient des visages tutélaires constitutifs de ma mythologie personnelle. En suis-je le capteur ? C'était là la géographie qui me cernait et me concernait. Nœud, à délier ? Facile à défaire, en deux

temps trois mouvements ? Pas sûr. Le nœud familial a commencé à se resserrer bien avant nous. Est-il inextricable ? S'il l'est, devrai-je m'y attaquer bec et ongles ?

Pour ce, il faut patience et intelligence. De la première, je n'en ai pas ; de la seconde, j'en ai plus que de la première. S'il est gordien, le trancherai-je ? S'il était de vipères, le satané nœud ? Coulant, il finirait bien par se délier.

PREMIÈRE MAISON

1

À l'écart du chemin, juchée sur une butte d'herbes, notre maison disparaissait sous la vigne grimpant jusqu'aux gouttières. Elle était coiffée d'un toit à double pente.

Trois lucarnes sévères, à cornettes noir et blanc de bonnes sœurs, perçaient sa tôle noire.

La maison flanquée de sa cuisine d'été à deux étages était munie d'un balcon. Répondant aux diktats d'une mode vandale, elle avait troqué son toit pointu contre un plat. Des murets bordaient la montée des marches vers la porte. Dessus, maman avait déposé deux cache-pots de cuivre. Chacun contenant son explosion de clivias à langues vertes, que quelqu'un finirait par nous piquer. Dans son nid de verdure, la maison se faisait discrète, sous des érables qui la frôlaient les nuits de tempête. De retour d'une excursion, on la découvrait, en retrait de l'ancienne route.

La vieille tante Éléonor, qu'on appelait Tannor et qui n'avait encore jamais quitté son village, aurait dit, rentrée de Saint-Augustin, le village voisin : « Enfin de retour dans notre beau Canada. »

Dans la remise, une enseigne commençait à s'empoussiérer. Pheueu !

Hôtel sous les érables apparut sous mon souffle.

Novembre 1939, papa venait de perdre ses élections. Il avait travaillé pour Bona Dussault, « bleu » et ministre de l'Agriculture. Il avait participé à beaucoup d'assemblées contradictoires. En dehors du porte-à-porte et des assemblées de cuisine, sur les tréteaux, les tribunes de salles paroissiales, on parlait fort, sans l'aide de micro, de sorte que l'agressivité se montrait vite le bout du nez et qu'on arrivait vite aux empoignades.

Par chance, il n'est jamais revenu à la maison avec un œil au beurre noir, non, mais n'empêche qu'il passait souvent à un cheveu de se bagarrer. Les partisans des deux bords carburèrent au sang chaud. La cabale était derrière.

Ce soir-là, le temps était frais pour le mois d'août. Maman, son gros œuf de bois dans le talon d'une chaussette, la raccommoait. Les enfants étaient au chaud en pyjama. Ils dessinaient des avions de combat se tirant dessus, prenant feu et tombant en vrille. Ils les accompagnaient, ces raids, de parachutes ouverts avec des silhouettes de petits bonshommes, ou jouaient aux dames chinoises ; une lisait *La porteuse de pain*.

Les vitres tremblèrent. Un camion bringuebalant stoppa devant chez nous. Cinq, six voitures arrivaient derrière. Elles se garèrent pare-chocs contre pare-chocs. Des hommes en descendirent. L'un d'eux monta sur la plateforme du camion et jeta un ballot de paille sur l'asphalte. On criait, on tapait sur des casseroles, on riait, un jouait du violon. Des flammes s'élevaient. On dansait la farandole.

On chanta sur l'air de *Mon merle* : « Rodolphe a perdu son vote, Rodolphe a perdu son vote, un vote, deux votes, trois votes... »

Debout devant les fenêtres, les enfants dansotèrent, se tortillèrent puis s'en empêchèrent tout à fait, sous les regards courroucés de maman et de Paulette, l'aînée de deux filles. Papa était dans la cuisine. Il s'escrimait avec sa pipe, qu'il finit par allumer. Il en monta un arôme venant calmer son esprit.

Maman alla à la fenêtre du salon. Derrière les rideaux, elle tordit la tenture de velours. Les dents serrées, elle maudissait cette bande de « rouges » et aussi son mari. Elle l'avait pourtant prévenu de ne pas s'embarquer dans cette galère.

« Tu vois le résultat ! » avait-elle crié, par-dessus son épaule, vers la cuisine.

Elle fixait les chahuteurs à travers une de ces espèces de nœuds dans la vitre. Même qu'elle préférait regarder à travers cette difformité, qui semblait résumer la défaite moquée.

Le feu de paille s'éteignit. Le chahut retomba. Les klaxons émirent des pout pout en même temps que les véhicules démarraient. Ils mettaient trop de temps à son goût pour sortir de son champ de vision.

Plus tard, dans la cuisine, elle trouverait que le thé avait un goût amer, malgré la cuillerée de sucre. De papa ne restait plus que cette odeur de tabac à pipe qu'elle s'obligea à détester.

3

On est en train de dîner. On lève tous la tête en même temps. Thomas crie : « Un avion ! » D'un bond, on sort de table. C'est la course. Raclement de chaises, brouhaha et pas de course avec de brusques arrêts sur le gravier de la cour.

— Royal Air Force. Regardez les rondelles tricolores sous chaque aile, dit Thomas.

Puis, déçu, il ajoute pour lui seul : « Pas de croix de Malte, pas de Boches. »

Maman nous rejoint quand l'avion n'est plus qu'un point fuyant dans le ciel. Elle essuie ses lunettes avec son tablier.

— Ça va bien finir un jour, dit-elle en m'attirant dans ses jupes.

Avec ses doigts, elle peigne mes cheveux ébouriffés.

— Rentrons, ça va refroidir.

— Euh...

— Quoi ?

— Maman, on mange du jambon froid.

Ce genre de ruée se reproduit une fois par semaine et finit souvent dans les rires.

Nous sommes en juillet 1941.

Nous tardons à retourner à table ; une brise tiède nous souffle sur la nuque et les mollets.

La salle paroissiale sentait le moisi et la laine mouillée. Myope et ne le sachant pas encore, assis dans la première rangée, je me pinçais le nez. Le brouhaha s'éteignit avec les lumières. L'écran – un drap étiré aux quatre coins –, surgit.

RRRRRRR!... Le bruit des chenilles mécaniques broya les dernières voix. Une voix off, déshumanisée par carence technique, les remplaçait et augmentait mon appréhension. Un tuyau de métal s'introduisit dans le coin gauche, juste devant moi. Il avançait dans ma direction, et aboutit sous mon nez. Je me tassaï dans mon fauteuil.

Mon cœur allait éclater.

Le char d'assaut était là sur moi et continuait sa montée, brommrrr... brommrrr. J'étais en sueur. Tout bas, je murmurais : « Maman, maman... » Le char continuait d'envahir l'écran, il était dans ma bulle, sur mes pieds, mes jambes que je ne sentais plus. J'étais aplati. Je fermai les yeux, pétrifié. Boum ! Je les ouvris. Un obus avait explosé. Un soldat était projeté dans les airs comme une poupée de chiffon. Aussitôt j'enfouis mon museau dans les poils du manteau de lapin de ma sœur. Simone attira ma tête au creux de son épaule. Black-out. On ralluma les néons du plafond.

J'étais sonné et nauséeux. Je m'étonnais d'être encore en vie parmi tous ces gens qui se frottaient les yeux. Du haut de ses dix-sept ans, Simone, enfant gracile à l'air soucieux, m'examinait et m'aidait à enfiler mon manteau

coupé dans l'ancien de papa. Fine mouche, elle me dit : « C'est pas vrai. C'est des images, entends-tu ? »

Elle baisa mon front avant d'y caler ma tuque. Elle me fit pivoter et roucoula : « Va, mon chou. » Je restai en suspens tout le long du chemin du retour.

Ces premières images de violence gravèrent en moi la peur. J'avais eu ma dose, merci. Je n'étais pas près de retourner au cinéma, non, certain. Il avait fait son entrée dans ma vie en mettant le pied dans l'entrebâillement de la porte, tel un colporteur tenace ou affamé. Mais à l'adolescence, je fréquenterai chaque semaine le cinéma de mon quartier.

Ces films, en noir et blanc, de facture et d'esprit, nous inciteront à haïr les Japonais, les Allemands et les Sauvages et à admirer tant et plus l'héroïsme hollywoodien.

Le sourire sadique nippon, la blondeur faussement innocente du Teuton, la cruauté sous les plumes et le si redouté tomahawk.

Par contre, Chaplin, Abbott et Costello, les Marx Brothers, Laurel et Hardy l'emporteront haut la main sur le manichéisme en me secouant de rire. Je garderai de leurs plaisanteries naïves et de leurs culbutes un souvenir amusé durant toute la semaine et bien au-delà.

Le téléphone venait d'être installé. Une boîte en bois verni, vissée sur le côté d'une armoire, à l'entrée de la cuisine. Papa et maman s'en servaient et, à l'occasion, mes deux grandes sœurs. Nous, les quatre garçons, nous écoutions et regardions les autres téléphoner. Il fallait parler fort pour se faire entendre jusqu'au village. Papa, lui, hurlait presque. Maman avait beau lui répéter qu'il n'avait pas à crier comme ça, soit il ne l'écoutait pas, soit il l'oubliait d'une fois à l'autre.

Un soir, j'étais descendu en pyjama boire un verre d'eau à la cuisine. J'aimais tourner la poignée du robinet de cuivre qui venait de remplacer la pompe à eau. Le téléphone sonna quelques coups. C'était le signal pour chez nous : nous partagions la ligne. Ma sœur Paulette arriva à la course ; elle décrocha l'écouteur et appela maman, qui écouta puis murmura des « ah non ! ah non !... ». Paulette me pressa contre elle. Puis, maman posa son front contre le téléphone. Paulette demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Maman s'approcha et me serra dans ses bras avant de m'envoyer me coucher. Je sortis de la pièce et restai espionner dans la pénombre du couloir.

Une amie de la famille, madame Bazin, venait de perdre ses deux garçons dans les Ardennes. L'un était brigadier, l'autre sergent. Ils furent les premiers de notre entourage à disparaître. Je revois, chez leur mère, leur photo posée sur le manteau de la cheminée. Encadrée de corne, va savoir

de quoi. Deux jeunes hommes blonds au regard clair, en bel uniforme. *Fauchés*, c'était le mot qu'on prononçait, comme pour les blés.

Une mauvaise nouvelle pouvait donc sortir de cet appareil.

6

Notre marchand de poisson pouvait se vanter d'être l'unique pêcheur du village. L'un de ses fils se nommait Jules, dit Julot. Et il était beau comme tout. Cheveux ondulés dont une vague s'échappait de son képi. Il s'enrôla dans la Royal Canadian Air Force et devint le petit ami de Simone. Ils se fréquentèrent tant et tellement qu'on pensa à des fiançailles. Maman ne voulait pas que sa fille devienne, sitôt mariée lors de ces mariages collectifs, veuve de guerre avant ses vingt ans.

Les deux amoureux durent freiner leurs ardeurs. Cette complexité du monde des grands dépassait mon horizon d'alors. Il y eut d'abord échange de photos, puis de lettres.

Ma sœur montait s'enfermer à double tour dans sa chambre pour lire sa correspondance, qu'elle cachait Dieu sait où. Faut-il vous dire que dès qu'un aéroplane vrombissait au-dessus de notre toit, Simone se précipitait dehors, tête levée, à inspecter le ciel ?

— Est-ce que c'est Julot ? Est-ce que c'est Julot ? insistait-elle.

— Comment veux-tu que je le sache ? Son nom est pas écrit dessous, répondait Thomas en s'éloignant pour s'éviter une taloche.

Simone se retenait de le traiter de bandit. L'évasion et la traque très médiatisées de Bernard et Fontaine avaient fait des petits. Oui, il aimait se cacher le visage derrière un mouchoir et portait une casquette, visière abaissée sur les yeux, pour faire ses mauvais coups.

Notre amoureuse, déçue, rentrait en pleurant. Devant papa et maman, elle accusait Thomas de tous les maux. Pour que ce manège cessât, il fallut attendre le départ du brave Julot pour l'Angleterre.

Grand soulagement pour tous, sauf pour la pauvre Simone, dont l'inquiétude décupla. Elle avait appris, par les dépêches à la radio, que les Stukas et les Messerschmitts de la Luthwaffe « du gros Göring » – dit mon demi-frère Georges – ne pilonnaient pas juste Londres, mais aussi toute une partie de l'Angleterre.

Pire encore, Julot lui écrivit qu'il n'était pas aviateur mais *air gunner*. Vous savez, ces automitrailleurs greffés aux avions de combat, telles des gouttes de rosée sur un brin d'herbe. De parfaites cibles dans leur cage en plastique transparent.

Pire encore, il finit, le Julot, par lui écrire qu'il se fiançait à une Anglaise. Imaginez.

Fin de la correspondance et très gros chagrin pour ma chère sœur au front déjà soucieux. Son cœur se serra une fois de plus.

Il lui faudra une saison avant d'envoyer son Jules sur les roses.

Espiegle et *dissipé* – un mot de l'époque –, Thomas avait treize ans. Il était en sixième et mesurait cinq pieds et huit pouces, pesait cent trente livres, avait un cœur gros comme ça et souffrait d'énurésie nocturne. Ou, si vous voulez, d'incontinence urinaire. Oui, bon, c'est ça, vous avez compris. Il pissait au lit. Il lui arrivait d'oublier sa ceinture urinifère, en caoutchouc noir comme de la réglisse.

Maman l'avait mis pensionnaire, chez les frères, au collège de Pont-Rouge, à près d'une quinzaine de milles. Il s'y ennuyait à mourir de son frère Charles. Ils étaient liés, disons, par une sorte de complémentarité. Ce que l'un n'avait pas, l'autre l'avait. Je vous laisse le soin de découvrir en quoi cela consistait.

On y mangeait mal, dans ce réfectoire aux relents d'eau de Javel : café lavasse, toasts froides, grillées la veille au soir. On y enseignait couci-couça et l'on y punissait bien.

Chaque semaine, il téléphonait à maman et la suppliait d'une voix rauque de le sortir de cette prison, avant de la laisser raccrocher. Ses appels comptaient pour du beurre et ne faisaient que plomber les jours suivants.

Blindé à force de jouer les durs, il a tenu bon jusqu'en mars. Les jours s'allongeaient comme sa peine. Les glaçons gouttaient des entretoits. La neige collait. Le soleil brillait sur les clôtures et sur les champs. Les oiseaux revenaient du

Sud. Ses longs soupirs embuaient les vitres. Il se morfondait et ruminait. Il en avait plein son casque d'être la risée de ceux du fond de la classe, à cause de cette maudite odeur qui lui collait au cul.

« Beau temps pour déguerpir. »

Vite, il devait s'extraire de cette cage. Avec un copain, il sauta le pas et prit la voie des champs. Les adolescents couraient à s'époumoner entre les rails. De chaque côté, la neige montait à dix pieds. Le vent sifflait dans les fils des poteaux de télégraphe. Cela fouettait leur ardeur à prendre de l'avance.

Le cœur cognait dans les oreilles. Des mèches de cheveux plaquées sur le front, ils avaient chaud. Car bientôt, une poignée d'élèves, guidés par un frère et son chien, les poursuivirent. Un moment, les deux évadés s'écartèrent de la voie, brouillèrent leur piste avec une branche de sapin et laissèrent passer la petite troupe qui les appelait : « Thooooomaaas !... Bertraaand !... »

Seul le sifflement des fils électriques leur répondait. Les suiveurs allaient bientôt rebrousser chemin, rentrant bredouilles au collège, le chien en moins. Le pauvre toutou n'avait pas entendu le train foncer sur lui.

Enfin libres, les deux gamins jouèrent à se lancer des balles de neige, tout en continuant leur cavale. Ils s'encourageaient en criant : « En enfer, les frères. » Cela rythmait leurs pas.

Il faisait noir.

On était attablés pour le souper, sous l'ampoule de la cuisine avec sa collerette de verre dépoli. Dans l'un des carreaux de la fenêtre apparut la tête de Thomas. Il se frottait les bras. Couvert de neige et gelé, il avait l'air

d'arriver du pôle Nord. Je poussai Charles du coude en pointant du nez la fenêtre. Le blanc-manger nappé de sirop d'érable expédié, chacun courut à l'étable avec de quoi nourrir le fugueur. Entre deux tranches de pain trempées de mélasse et bien mastiquées, il raconta son exploit. Il dit qu'il était sorti de leurs « pattes poilues ». Je ne comprenais pas. Je l'avouai et Charles me répondit que j'allais comprendre « quand j'aurais vu neiger », quand je serais grand. Ah ! toujours, toujours cette maudite phrase qui ne me disait rien. Je n'ai pas noté une seule fois avoir grandi en regardant tomber la neige.

D'une main, Thomas chassait les miettes de son tricot à motif d'original. Il allait dormir à côté en mourant de chaleur, avec la chatte angora, tous les deux enfouis sous un tas de foin et enveloppés dans la peau de bison prise dans la carriole.

Ce soir-là, une écuelle entre les mains, il buvait et savourait le lait encore tiède.

De la stèle d'à côté, Mélodie aux flancs chauds, mon amour de vache aux yeux humides, qui aimait me lécher l'épaule, une holstein, nous épiait en ruminant.

« C'est bien plus bon qu'au collège », dit-il.

Le lendemain, au réveil – dring dring dring, dring dring! – une voix inconnue le réclamera à ma mère: « Madame Daurrret? Ici le frrrrrre Téléphonique... » Encore cette maudite boîte de Pandore. On envoya Thomas finir l'année pensionnaire au collège des Frères des écoles chrétiennes à Saint-Augustin.

Mais c'était quoi, ça, les *pattes poilues*? Thomas n'avait pas peur des araignées !

J'allais être obligé d'attendre la prochaine chute de neige. Quelqu'un avait prononcé le mot *palper*. Qui allait m'en dire le sens ?

En 1950, avant que j'aille à mon tour dans ce même pensionnat pour y faire ma cinquième année, Thomas me prendra à part : « Écoute, ti-gars, jure-moi que si jamais une de ces personnes tout de noir vêtues te touche ou te frôle, tu me le dis. Tu m'entends ? Tout de suite j'arrive et je lui pète la gueule en sang. Promis ? » J'esquisserai un sourire niais. Aussitôt, il me secouera par la manche de mon coupe-vent : « Écoute, c'est sérieux, ce que je te dis. Des frères Matamain, y en a partout. »

8

Il se brassait toujours quelque chose. À trois cents pieds devant la maison, des terrassiers et des cantonniers s'affairaient depuis le matin. Des camions déversaient des tonnes de terre et de gravier. Des bulldozers, dont les chenilles grinçaient comme celles du char d'assaut vu au cinéma, aplanissaient la moindre butte. Un rouleau compresseur attendait d'intervenir. L'asphalteuse aussi patientait, entre l'avenue des Érables – la nôtre – et la nouvelle route reliant Québec à Montréal. On plantait ici et là des piquets badigeonnés de jaune, sous l'œil des arpenteurs. On faisait rouler des barils de goudron et d'huile. Des pick-up, des charrettes et des banneaux

créaient du va-et-vient. On s'interpellait et marchait à grands pas pressés. Tout en travaillant, on tirait sur sa pipe ou sa cigarette. On emplissait et culbutait une dizaine de brouettes en un aller-retour de procession. On construisait une route pour contourner le village. Tout ça à grand renfort de tapage, d'efforts bruyants de moteurs, de grincements de moyeux, etc.

Trois coups de klaxon appuyés signalaient la pause pour le dîner. Tombaient les outils. Chacun des ouvriers, avec son sac de papier kraft, sa gamelle ou sa boîte à lunch, s'aménageait un coin à l'ombre des érables. Ils mangeaient en silence. Puis, casquette ou chapeau sur les yeux, ils basculaient sur place : bras en bretzel, derrière la tête, ils piquaient un somme.

Une de mes sœurs faisait ses gammes au piano du salon.

Une pomme roula parmi les assoupis. Personne ne réagit : ils dormaient déjà. C'était le signal. Aussitôt, Thomas et Charles surgirent du bocage, avançant à pas de Sioux. Ils ouvrirent les robinets des barils. Les liquides coulèrent et se répandirent. Sans bruit, serpents aplatis et pieuvres, ils progressaient dans l'herbe, où la pente du terrain les menait. Quand toucherait-elle, cette marée noire, les bottes des premiers dormeurs ?

Ce soir-là, maman nous installa tous les quatre près du piano, y déposa le cahier de *La bonne chanson*, joua et nous fit chanter, tels des enfants sages et dociles, « Sur la route de Berthier. » L'air guilleret sautait par la fenêtre du salon, effleurait au passage les feuilles de vigne et interpellait les outils dans des brouettes. « Il y avait un cantonnier, et qui cassait des tas d'cailloux, pour mettre

sous l'passage des roues, roues, roues. » C'était sa façon à elle de nous enseigner le respect des travailleurs de la voirie.

Les parents eurent droit à un répit. Surtout maman, qui se faisait du sang d'encre pour Thomas. *Son* Thomas malgré tout, car elle l'adorait, au fond. Elle ne devait pas oublier la remarque du médecin qui l'avait accouchée. Voyant que le nouveau-né était bien pourvu, il lui dit : « N'oubliez surtout pas de le tenir actif, celui-là. Faites-lui faire du sport. Beaucoup, beaucoup de sport. »

9

La vaisselle lavée et rangée, maman, le chignon défait, torchon dans une main et chapelet dans l'autre, nous courait après comme une bergère ses moutons. Les nerfs à vif, elle tâchait de nous réunir pour la récitation du chapelet. On s'était répandus dans la cuisine. On se chamaillait pour les meilleures places. Simone appuyait ses mains jointes sur une chaise, comme une pénitente ; deux enfants étaient agenouillés au pied de l'escalier qui montait aux chambres. Je voyais Pierre, accoté sur le comptoir. Maman, un genou au creux du coussin d'une chaise, attendait que cesse le tapage. Le silence finissait par tomber. L'horloge faisait tic-tac, les mouches zonzonnaient, prisonnières du papier collant qui pendait du plafond.

« Où est-ce qu'il est encore passé, celui-là ? » Elle nous nommait tous avant de tomber sur le bon, Pierre, Charles et moi. Pour la mêler davantage, l'un de nous lui proposait un nom que personne ne portait, par exemple Paul. Et là, retrouvant ses esprits, elle tombait enfin sur le nom de celui à qui elle voulait s'adresser. Écartant le Paul que lui proposait Pierre, elle cria le nom de Thomas.

— Commençons sans lui. Je vous salue Marie...

— Pleine de manne, s'intercala une voix de ventriloque.

Ce mot pour un autre nous surprit et laissa maman sans réplique. Un silence suspect rôdait autour de Pierre. Hum ! Et c'était reparti, le ronronnement mortifère aussi redouté que la cuillerée d'huile de foie de morue. Assis sous la table – passe-droit dû à mes genoux d'abeille –, j'attrapais des bribes de prières. D'où j'étais, je ne voyais toujours rien de Thomas.

Avant d'attaquer la deuxième dizaine d'Ave, maman, une veine saillie au milieu du front, lâcha d'une voix brisée : « Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour mériter un chenapan pareil ? Mon Dieu, je n'en peux plus. Je Vous demande et Vous prie Seigneur de venir le chercher. » Je me redressai et me cognai la tête au plateau de la table. Avais-je bien entendu ? Avais-je bien compris ? Que le bon Dieu vienne le prendre et l'emporte, mon Thomas adoré ? ! Mon grand protecteur ? ! Celui dont j'admirais tant la force, moi, le chicot, qui était sous sa coupe. Celui qui me ravissait. On se regardait les uns les autres. On se faisait des non non de la tête. J'arrêtai net de prier. Je ne croyais plus au bon Dieu. Non, c'était fini. Il était méchant méchant celui à qui on demandait

de m'enlever mon frère chéri. J'éclatai en sanglots : je pleurais, je criais, je braillais, je hoquetais, bavais, gigo-tais et me « baconnais » de tout mon corps sur le pré-lart comme un démon dans l'eau bénite. Je n'arrivais pas à dire ma peine avec des mots.

Paulette me tira de sous la table, me fit virevolter, me posa sur sa hanche et m'emmena au salon. Elle m'assit près d'elle sur le récamier. Je cessai de m'agiter. Elle me chuchota : « Tout doux, mon p'tit bébé d'or et d'argent. » Elle ouvrit la radio. La musique finit par espacer mes soubresauts et par les stopper. Mes larmes, chaudes et salées, continuaient de me couler dans la bouche.

Elle en voulut à Thomas, Paulette, mais elle se sentait encore coupable de lui avoir cassé le nez par accident, une fois qu'elle le promenait assis sur ses épaules. Ce qui ne lui avait pas arrangé la face et lui avait donné cet air voyou. Aussi, la prière de maman lui a-t-elle procuré un étrange soulagement, teinté d'une nouvelle et écoeurante culpabilité. Moi, des semaines durant, ce chapelet en famille détesté me fera venir les larmes aux yeux.

10

On vit arriver son auto sur la route. Il en descendit, ajusta son chapeau, ouvrit le coffre, sortit un traîneau, le déposa sur la neige et y fixa une boîte de carton. L'homme livrait quelque chose aux Darveau.

Mais quoi ? Il fallut attendre jusqu'au printemps pour l'apprendre, maman n'étant pas de ces campagnardes atteintes du prurit écornifleur. Cette fois-ci, il s'arrêta devant chez nous. Il ouvrit la portière, s'extirpa de la voiture, se pencha à l'intérieur, prit son chapeau, se le vissa sur la tête, donna un coup de pied dans un pneu. Après deux, trois enjambées, il frappa à la porte. De même corpulence que papa, il arborait une moustache et parlait d'une voix grave, à la Ovila Légaré, qui portait bien. Il ne roulait pas les *r* comme ce dernier, cependant. C'était un Français de France.

Maman le reçut, sans tralala, au salon, que chacun de nous trouva prétexte à traverser pour voir le monsieur au drôle d'accent. Il vendait des brosses à cheveux, des peignes de toutes sortes dont ceux à poux et tout un attirail de produits d'entretien domestique. Comme maman allait lui offrir le thé, Paulette s'interposa.

— Non, pas de thé, maman. Les Français boivent du café.

— Comment sais-tu ça, toi ?

— Je l'ai lu dans un roman.

Ils passèrent dans la cuisine d'été. Pendant que Paulette préparait le café, le monsieur se présentait. Il était arrivé au Canada une quinzaine d'années plus tôt, avait quatre garçons, était marié à une Canadienne, la belle Fernande Grenier qui le vouvoyait, il aimait le climat rude, notre parler, habitait à Grand-Mère et couvrait tout le territoire du comté de Portneuf. Il était né à Poitiers.

Il dessina sur un coin du *Soleil* une carte de France, y inscrivit un point. Paulette déposa la tasse de café devant lui. Il lui demanda son nom. Elle rougit avant de répondre

d'une voix de gamine. Il le répéta, mais on aurait dit que ce n'était plus le même. *Pôletttte*. Un *ô* sur le bout des lèvres et les *t* bien sonnants.

Elle en fut comme auréolée un moment. Peut-être contente d'être enfin reconnue et nommée.

Un ancêtre du monsieur – un De X – était mort à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Cette nouvelle fit que mes frères aînés l'estimèrent fort, surtout Charles, d'un naturel curieux. Maman et lui parlèrent de choses et d'autres jusqu'à ce qu'elle revienne sur sa femme, « Cette Fernande... comment, avez-vous dit ? » « Grenier. »

Oui, Grenier. Elle se découvrit un lien de parenté. Nous, les garçons, agglutinés après Thomas, moi dans ses pattes, on épiait, bouche bée, depuis le couloir. Il ne parlait pas comme vous et moi, mais on le comprenait.

Comme il prononçait les mots, on aurait dit qu'il leur donnait une nouvelle saveur qui se répandait dans toute la maison. À la façon d'un étranger qui en apprécie chacune des pièces.

Il raconta que chez lui, on mangeait les grenouilles frites, pas toute la grenouille, seulement les cuisses, et elles étaient, selon son dire, « suc-culentes ».

Maman choisit des brosses dans un catalogue. Il lui serra la main ainsi qu'à Paulette, métamorphosée. Il remit son chapeau et disparut derrière la porte.

Paulette s'y appuya, les mains moites dans les poches de son tablier. Elle avait oublié de l'enlever pour servir le café.

Maman dira à papa que leur fille « avait l'air de plaire » au Français, dont le fils aîné avait l'âge de Paulette. La mère n'était plus très tranquille.

On appréciait de plus en plus ce Français. Un matin, à la fin du déjeuner, il vint livrer les brosse. Paulette lui offrit des toasts et du café. On colla nos chaises pour lui faire une place. Sous nos yeux, il versa du lait et du sucre dans sa tasse, qu'il remua comme n'importe qui. Il but une gorgée de café. Il coupa une toast en deux et, sous nos yeux, en TREMPA un bout dans sa tasse et... et IL LA MANGEA. On était estomaqués.

Hein ? Quoi ? Non ! Il ne l'a pas fait ? Si ! Alors que maman nous répétait de ne pas le faire, que ce n'était pas de bonnes manières de table, que ça faisait colon. C'était très mal élevé, un point, c'est tout. Et là, là, sous nos yeux, un Français de France, un représentant de ce peuple à la réputation légendaire et aux manières de table exemplaires, trempait son pain ! Pensez donc ! Oui oui, il l'a fait. Non ! Oui oui.

« On fait un petit canard », nous apprit-il.

Si ce n'était pas une musique à nos oreilles, ça, c'était quoi ? Du pain bénit, je vous dis. Chacun de rire aussitôt sous cape avant d'afficher un sourire collectif en direction de maman, dont le regard se porta sur la nouvelle route où passait un cycliste.

Pôletttte se frottait l'avant-bras. On sortit rire dehors. Puis, le Français reparut, s'alluma une cigarette et monta dans son auto. Moi, je rentrai dans le vivotir faire des coloriages. De là, j'entendis des rires provenant de la cuisine. Caché dans la pénombre du corridor, je vis maman et Paulette s'envoyer, dans le gosier, de ces petits canards. Peu à peu, la sphère domestique se dilatait, s'ouvrant à ce qui lui arrivait de l'extérieur.

Direction Donnacona. Paulette y travaillait. Elle y passait la semaine puis rentrait à la maison. J'avais hâte de la revoir. Mais d'abord on devait passer par l'église pour une chose qui me concernait mais dont je n'avais pas saisi le motif. L'auto se gara sur le côté de l'église. Je vis un attroupement devant une porte. On pénétra dans le sous-sol.

C'était l'enfer, la géhenne de Jérôme Bosch, ce lieu de réverbération. Ça criait, ça hurlait, ça bavait, et ça pleurait de tous bords tous côtés, dans une odeur d'alcool isopropylique. Des enfants couraient, tentant d'échapper à leurs parents. Ils étaient en camisole ou torse nu, la face cramoisie. Certains se jetaient à terre et gigotaient en diable. D'autres dansaient la danse de Saint-Guy et trépignaient, les bras s'agitant en tous sens. Certains, devenus aphones, avaient la bouche ouverte de douleur et d'effroi. Les infirmières restaient calmes et procédaient avec précision, tout en papotant entre elles.

Maman déboutonna ma chemise, et mon cœur s'emballa. Aussitôt, une brûlure telle une piqûre de taon me fit si mal, qu'à mon tour j'entrai dans la cacophonie des enfants damnés. J'avais dû faire quelque chose de pas correct. Je ne cherchai pas quoi, pas le temps, pas le moment. Je pleurais – c'est ce qu'on faisait de mieux, sans discontinuer tout autour de moi. Et je le fis à fond, moi aussi. À chaudes larmes, tant qu'à faire !

Ah ! ce mimétisme des tout-petits. Normal, ce contagieux malheur. C'était là mon entrée dans la société des petits hommes. Je ne voyais que des visages apeurés. C'était la guerre, ce raffut. Pour ma santé, pour mon bien, pour me protéger. Le BCG. J'entendais ça et n'en revenais pas durant tout le trajet douloureux du retour à l'auto. « Où elle est, Pau – ici hoquet – lette ? » que je demandais, tassé sur le strapontin du taxi.

Nous étions arrivés à son magasin de coupons : une idée de maman. C'était devant moi. Entre deux maisons. Une porte et à peine de quoi faire tenir debout un mannequin dans une étroite vitrine. Le tintement d'une clochette contre la porte. Attention à mon bras gauche. Paulette, coiffée comme la princesse Élisabeth, avec une raie sur le côté, s'était accroupie à ma hauteur. Il en émanait un parfum de violette. Elle m'embrassa sur les joues, me pinça le menton : pas de risette aujourd'hui. Elle rajusta l'épaulette de sa robe. Mais j'eus droit à une menthe. J'avancai tête levée dans la boutique. Tout était en profondeur.

Un ventilateur brassait l'air. Sur les étagères étaient enroulés, autour d'un bout de bois, des tissus de toutes les couleurs parmi d'autres, fleuris. Je passai derrière le comptoir en carton de Donnacona que papa avait fabriqué. J'écartai le rideau de cretonne. Je découvris un lit, une table avec un livre, une chaise et un réchaud. Je m'assis sur le lit. De l'arrière-boutique, j'entendais tinter la clochette de la porte. De temps à autre, une femme entrait, discutait de coton, de la guerre, de singalette pour les patrons, de crêpe de Chine, de coutil, de ses enfants, de serge, de toile, etc.

La chaleur m'engourdisait et je me laissai aller sur le dos, puis m'endormis, vacciné par le bacillus Calmette-Guérin.

Paulette ne tint pas la boutique plus d'un mois. Ça ne marchait pas. Encore une idée de maman, qui dira « N'en parlons plus » avant de fuir dans une autre pièce.

12

Septembre arriva avec la rentrée scolaire pour Simone et mes frères. Moi, je restais à la maison et suivais papa dans ses déplacements sur la ferme ou dans ses courses au village. Juste avant les premiers frimas, fin septembre, tôt le matin, il m'habilla. « Viens, on va fendre du bois pour l'hiver, à la grange du haut. »

Des œufs brouillés garnirent les sandwiches qu'il enveloppa dans du papier ciré. Un thermos de thé avec une douzaine de pommes d'hiver, le tout réparti dans deux poches nouées et disposées sur l'encolure de Princesse. Papa me souleva et me déposa à cru. Je m'agrippai aux cordeaux. Mon cœur s'accéléra et je rougis d'émotion.

D'un seul coup, j'étais plus grand. Vues de haut, les choses se présentaient sous un autre angle et me désorientaient. Nous avançons avec le cheval, qui encensait à coups de museau contre l'épaule de papa. Peu à peu, je sentais que j'étais bel et bien à ma place, à cheval. Je pouvais bouger. De temps en temps, j'osais regarder derrière,

plus loin que la croupe qui se balançait. La montée derrière la maison et le plat, passé la voie ferrée, furent longs.

Papa s'arrêta pour souffler. Puis il accommoda les poches sur les épaules du cheval. Je restai sur ma monture. Je m'imaginais en aéroplane, très haut, encore plus que les cerfs-volants de mes frères. Je devais peser une plume sur la puissante Princesse, dont je sentais les muscles se mouvoir sous mes fesses. Nous finîmes par atteindre la grange à la lisière du bois. La main en visière, je découvris plein de bûches jonchant le sol.

« Va jouer, mais ne t'éloigne pas. » Le temps était frais. J'entrai dans la grange. J'entendis Princesse qui hennissait et aussi les coups de hache accordés aux ahanelements de papa. Tout cet espace ! J'étais époustoufflé par ses dimensions. Un tapage de ventilation me jeta au sol. Un oiseau, après son envolée, se percha dans un bouleau. De ses yeux sertis dans des sortes d'alvéoles, il me fixait, immobile comme un bout de bois. « Un hibou », me dira papa.

Je ne distinguais rien que le vide. Puis, je commençai à discerner, estompée, une faucheuse rouillée et, dans un coin, des ballots de foin et... Papa surgit derrière moi.

« Viens ! N'aie pas peur. » Il me leva de terre avant d'aller, à grandes foulées, rejoindre Princesse. « Je lui ai jeté une bûche, à l'ours, et ça l'a fait décamper. »

Dans les bras de papa, je n'avais pas peur. Le soleil s'immobilisa au-dessus de nos têtes.

Côte à côte, assis sur la clôture de cèdre, mon père et moi, nous mangeâmes nos sandwiches. Sans parler. Dans ma tête, je me répétais *Papa, papa, papa*, pour m'en assurer la possession, sinon l'exclusivité. Une connivence

s'installa entre nous. Quelque chose de plus grand que moi prenait place. Dans notre dos, des bandes d'oiseaux pépiaient dans les broussailles.

Il me passait la timbale du thermos. « Attention ! c'est chaud. » Je buvais une lampée de thé, sans broncher, l'œil humide et souriant, bluffant pour afficher mon courage. Tandis que mon bonheur touchait à son comble, buvant ce thé, je me disais *Moi aussi*, ces deux mots qui en disent si long, répétés par les petits. Sorte de sésame d'une initiation.

Tout seul avec papa, ici, et rien que pour moi. Pour toujours et à jamais, pensais-je, le cœur fondant de contentement.

13

Le temps est arrêté. Un gros coup de chaud. Le macadam sautille. Maman, ménopausée, des cernes sous les aisselles, tourne et se retourne dans son lit. Puis se lève. Peut-être les Esquimaux se baignent-ils, à Fort Chimo, s'interroge-t-on à la radio. Le colley du voisin, debout dans le ruisseau, rêve d'être ce chien nu du Mexique : le xoloitzcuintle.

Il rôde une odeur de fumée. Un coin de forêt brûle dans les piémonts des Laurentides. Tout est à peu près arrêté. Mais pas les mouches, qui zonzonnent à vous étourdir. Le cheval broute à l'ombre du pommier. Les

moineaux prennent des bains de poussière. Les criquets strident sans s'arrêter. La chatte offre son ventre au soleil. Mes deux sœurs lisent, couteau à la main pour découper les pages, à l'ombre, entre le bocage et la maison, assises sur des chaises faites de branches de bouleau. C'est la mode. Et maman est fière du travail de Jeune Homme Denis, notre homme engagé. À l'écart, près du lilas, il y a deux autres de ces chaises et une table avec deux verres et un pot de limonade couvert d'un linge à vaisselle. Une abeille tourne autour. Papa et maman viendront scruter leurs comptes. J'attends sur la balançoire. Pas celle au pneu brûlant. Des épervières orangées se gorgent de soleil et piquettent la pelouse. Personne ne vient me donner d'élans.

C'est l'été, l'été, l'été, chaud à tirer la langue. Au-dessus de ma tête, une corneille est enroutée. Le terrain devant la maison jouit de l'ombre. Maman brandit son arrosoir au-dessus des massifs de fleurs. De temps à autre, avec un coin de son tablier, elle essuie la sueur sur son cou, pas loin de sa carotide qui palpite, sous une mèche de chignon défait. Puis disparaît dans la maison.

Une fenêtre s'ouvre. Je vois sa main munie d'une paire de ciseaux qui coupent la vigne envahissante.

Je lève les yeux. J'aperçois Pierre, en maillot de bain, sur le balcon. Je comprends vite. Allons, bon ! Ils vont se pousser de moi pour aller se baigner. Je les vois faire un détour par les Darveau, pour m'éviter. Personne ne m'a à l'œil, alors j'en profite pour disparaître.

Je les suis à distance, torse nu et en culotte courte sous mon chapeau de paille.

— Bon, OK, ti-gars, tu peux venir.

Thomas a parlé, ce qui me persuade de mon bon droit.

— Un à zéro pour moi, je fais en direction de Pierre.

Les autres n'ont pas un mot à dire. Ils ont senti une chaude affection passer dans sa voix. Pierre s'empresse de refroidir mes illusions.

— OK, amène ta fraise, Bouche cousue, mais pense pas te baigner avec ta culotte. C'est compris ? Un à un, le score.

Tu parles si j'ai compris. Bouche cousue, c'est le surnom que je n'aime pas. Avec mon frère Pierre, souvent vache avec moi, c'est toujours son ton catégorique que j'entends avant les mots. On va au Galet-Robitaille. Là, l'emprise de la famille part au vent, on dirait. On nous lâche la main. On est des chiens esquimaux dételés et lâchés dans la nature. À la découverte de qui l'on est, sans carcan et sans balises, libres comme l'air. Parfois on ne se reconnaît pas tout à fait les uns les autres. Il arrive qu'on s'étonne, oui oui. Le monde nous apparaît sans bornes. Et s'ouvre.

Là sont d'énormes pierres rondes : des œufs d'animaux préhistoriques. Il faut patiner dans la glaise pour s'en approcher. Des tortillons, entre les orteils, me chatouillent. Thomas m'attrape par la main comme j'allais perdre pied. Pas de bruit. Et pas un mot. On entend des rires excités de filles. Charles et Pierre ont cassé des palmes de fougères, qu'ils tiennent au-dessus d'eux.

— On ne bouge plus.

Entre les feuilles dentelées, je vois des filles en jaquettes blanches, mais transparentes, patauger et batifoler dans l'eau, à mi-jambe.

— Les sœurs du couvent !

— Ouais ! Gages-tu ? Regarde, regarde, là, celle tout habillée qui les surveille, hein ?

— Des pisseuses, ça.

Pierre, étonné, enchaîne :

— Hein ? Elles ont des cheveux !

— Pas rien que des cheveux. Du poil, répond Thomas.

— Regarde-moi celle-là qui se tient à part, je gage qu'elle pisse dans l'eau, accroupie de même, ajoute Charles.

Pierre conclut :

— Ce sont des personnes comme nous autres, hein ?

À cinquante pieds, elles sont là, elles rient, s'excitent comme des puces, crient et tombent les unes sur les autres. Certaines lancent des poignées de vase qui explosent sur les jaquettes.

Mes frères ont, eux aussi, des rires éternés. On distingue leurs formes, à ces filles.

Thomas a la bougeotte. Et finit par s'arrêter. Maintenant, il a un regard d'homme. Hé ! une bosse sur le devant de son maillot de bain a poussé. Il se vire sur une hanche, à l'écart.

Il a treize ans et parle avec une autre voix et mes sœurs ont cessé de l'embrasser depuis.

Je n'allais toujours pas encore à l'école. Grâce au gouvernement d'Adélard Godbout, elle était gratuite jusqu'à la quatorzième année des enfants. J'allais avoir six ans en mars. Mais j'accompagnais tout de même Simone au couvent. Cet hiver-là, chez nous, Simone m'habillait le matin, préparait mon lunch du midi. Paulette, elle, tissait au métier. Je la découvrirai, seule, enfermée dans une pièce, aux prises avec une structure en bois et jouant de la navette et du pédalier.

* * *

Au couvent, j'apprendrai à coudre des boutons à deux ou à quatre trous, par groupes de six et bien en ligne sur un morceau de coton. Aussi je saurai piquer des points de surjet pour assembler des pantoufles de feutre. Elles iront réchauffer les petons des bébés chinois.

On nous racontait que des soldats de Mao entraient dans les écoles et forçaient les enfants à prier Dieu pour avoir de la nourriture. Les enfants se jetaient à genoux, priaient Dieu et attendaient, leurs petites mains suppliantes devant eux. Ils pouvaient patienter ainsi une demi-journée. Quand ils tombaient de fatigue, les soldats revenaient et leur demandaient de prier Mao. Tout de suite, le riz affluait dans la classe par les portes et les fenêtres.

« Mais Mao ne fournit pas les pantoufles. À vous d'en fabriquer, mes enfants », précisait la religieuse avec un sourire sans pareil.

* * *

Le premier jour, il y avait toutes sortes d'odeurs dans le vestiaire. Le plancher de bois franc mouillé exhalait. Des mitaines séchaient sur les calorifères. L'ambiance se réchauffait et je me sentais bien accueilli. J'étais le seul garçon parmi cette centaine de filles. Elles me tapotaient la joue ou le dessus de la tête. Simone me tenait la main. De l'autre, je serrais mon sac contenant mon sandwich.

— C'est la classe, dit Simone.

Me saisirent les odeurs de craie et de crayon de plomb, en plus de celle, *sui generis*, des filles.

— Voici ton pupitre.

Ma chaise était brochée, comme toutes les autres. La sœur déposa une feuille et un crayon. Elle me demanda mon nom. Je déglutis, traversé d'un malaise qui se nouait sous l'estomac. Pas le temps de. Simone répondit à ma place. Car j'étais bègue, surtout avec les mots commençant par *m*.

J'avais pris cette habitude de dire « Dauret » en premier. C'était mon truc. J'escamotais. Après, le *M* de mon prénom passait tout droit et coulant comme du miel.

— Tu peux dessiner, dit la sœur.

Je me sentais observé et j'évitais les regards. Alors je dessinaï. Une élève leva la main.

— Oui ? fit la sœur.

— Est-ce que je peux aller à la toilette, s'il vous plaît ?

— C'est en gros ou en petit ? lui fut-il demandé.

— En gros.

— Je n'ai pas entendu, fit la sœur.

— En gros.

Hein ? ! Quoi ? Devant toutes ces filles, je n'aurais jamais été capable et, comme on dit en ne le faisant jamais, je me serais fait un nœud dedans, tiens. Deux, cinq, huit, dix minutes plus tard, la porte s'ouvrit et la directrice poussa devant elle une élève, tête baissée, les bras raides le long du corps. Ses manches trop courtes montraient des poignets blancs et charnus. Les filles se levèrent. Les chaises couinèrent. Sur un coup de claquoir, elles se rassirent.

— Mademoiselle Côté a été prise sur le fait, à mâcher de la gomme.

Pour la punir, on la lui avait collée sur le nez et on lui avait fait faire la tournée des classes du couvent.

Elle était grande, la pauvre honteuse, ses cheveux châains ondulant jusqu'à sa ceinture. Je ne pouvais voir ses yeux. On vint l'asseoir juste devant moi. Elle portait, devant et derrière, une pancarte que je ne pouvais lire, moi, misérable analphabète. De côté j'apercevais à peine, sous une mèche, le rebondi d'une joue d'un rose vif. Ses cils recourbés flabellaient comme ceux d'une actrice de cinéma muet. Allait-elle pleurer ? Elle avait une odeur personnelle ou un parfum que je ne sus identifier.

Je cessai de respirer. Je ne voulais plus être si près, si concerné. Je ne voulais pas voir le malheur si proche. Mon souffle fit remuer ses cheveux. Elle courba l'échine. Je n'aimais plus l'école, les élèves, la sœur en noir. Je voulais rentrer à la maison. La punition étant disproportionnée par rapport à la faute, cette injustice me donnait la nausée. J'appelai Simone du regard. J'attendis.

J'avais tout vu ce qu'il y avait à voir, et deux fois plutôt qu'une. Ici, le temps ne passait pas, comme un mauvais goût laissé dans la bouche. Toutes ces filles assises, des heures et des heures, des jours et des jours. Elles ne parlaient pas et écoutaient la Sœur et sa voix nasillarde à laquelle faisait concurrence le zonzon d'une mouche obstinée contre la vitre. Comment abolir tout ça ? Tuer l'inertie ? Comment m'éloigner en moi-même ? Dessiner ne me tentait plus. J'éprouvai ce que je ne savais pas être de l'ennui. Driiiiing ! fit une cloche dans le corridor. Vive le divin dehors, ce paradis des enfants !

Simone me dira, à la récré, en me tendant une McIntosh, que sur la pancarte portée par la fille il était écrit : *Je ne recommencerai plus.*

Grandir, ce serait ça ? Apprendre à renoncer ?

15

Charles, lui si doux, revint un jour de l'école en beau fusil. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Ce n'était plus ses traits, ça, dans ce visage tordu et laid. Il braillait de rage et donnait des coups de pied à tout ce qui se trouvait sur son chemin. Poussez-vous de là !

Moi, je me cachai sous la table de la cuisine. C'était ma place. J'y avais déposé un coussin. Charles ne voulait voir personne à part maman. Il la voulait toute seule et en privé. Une rencontre entre quat'z'yeux.

Thomas arriva de l'école à son tour. Il ne savait rien des raisons de la colère de Charles. La porte de la chambre de mes parents claqua et les pleurs reprirent de plus belle.

Il était inconsolable. Thomas s'approcha sur la pointe des pieds, dans le corridor. Il écouta à la porte. Tout à coup, silence dans la chambre. Thomas courut vers nous.

Maman parut avec son chapeau et son châle, rouge d'indignation.

— Attendez-moi ici, les enfants.

Charles ne payait pas de mine, les yeux rougis. Il n'arrêtait pas de se moucher dans le mouchoir de batiste de maman. Il faut dire qu'il était rêveur en diable, partait dans la lune où il inventait et trouvait ses idées. C'était un enfant imaginatif. Il passait le plus clair de son temps à regarder les engagés travailler, leur posait mille questions. Ça ne faisait pas de mal à un chat.

Charles ne voulait rien nous dire. Charles ne pouvait rien nous dire. Il était prostré. Son corps était secoué. Quand on osait s'en approcher, il nous évitait et nous tournait le dos.

Il ne décolérait pas.

Si on le poursuivait, il s'isolait et gardait ça pour lui et maman.

Papa et elle étaient partis en auto. On se tenait tranquilles.

Simone fut envoyée en mission de reconnaissance auprès de sa sœur aînée. Paulette n'en savait pas plus que nous autres. Elle nous décevait car, d'habitude, elle était la première informée. Les pneus firent cric crac croc sur le gravier. Je sortis. Les portières étaient déjà ouvertes. Papa et maman avaient le sourire aux lèvres.

— Vous pouvez être fiers de votre mère. Elle a pas la langue dans sa poche, dit papa en défaisant son nœud de cravate.

— Oui, ça, on le sait comme vous qu'elle peut avoir le reproche facile, sous-entendit Paulette.

— Pis ? Pis ? on demanda comme des pies. Qu'est-ce qu'il a fait, Charles ?

— Qu'est-ce qu'on lui a fait ? reprit maman. Ne vous en faites pas pour lui. Il aura droit à des excuses, notre Charles.

— Mais qu'est-ce qu'on lui a fait, allez-vous le dire, oui ou non ? s'impatienta Paulette, qui jetait un œil au four à côté de la maison.

Charles sortit enfin.

— Approche, mon beau, lui dit maman en le prenant dans ses bras.

— Elle ne te lavera plus jamais, tu m'entends, plus jamais, la langue avec du savon noir. J'ai mis un holà.

Un gros beurk jaillit de toutes les bouches.

— L'insignifiante qui a fait ça ! Imaginez donc. Parce que Charles a dit « maudit ». Faut-y ! fit papa.

Charles s'inséra entre ses deux parents. Une dernière larme hésita dans le coin de son œil avant de rouler sur sa joue. Thomas lança :

— Moi, avec tout ce que je dis dans rien qu'une journée, j'aurais eu droit à tout un savon.

L'odeur exhalée du four à pain nous attira tous. Paulette en sortait les brioches fumantes et dorées. Il revint à Charles de choisir la sienne, avant nous.

Le chanceux ! C'est vrai qu'il était né coiffé : un signe de chance, croyait-on vu qu'il portait sur sa tête la membrane fœtale.

Simone n'était plus là. Elle avait disparu. Elle s'était mise à tousser.

La pleurésie lui faisait mal au thorax. Une fois guérie des poumons, elle a commencé à chanter comme Alys Robi le faisait à la radio. « Tico Tico » résonnait des heures et des heures partout dans la maison.

Elle ne faisait que ça, chanter, chanter. Une autre aurait perdu la voix, mais pas elle. Papa sortait, par n'importe quel temps, fumer sa pipe et restait longtemps à battre la semelle devant la maison. Simone continuait de se bercer devant la radio en chantant d'une voix incertaine. On n'en pouvait plus. Certains se promenaient avec des coussins sur les oreilles et passaient en trombe sous son nez. Notre chanteuse les ignorait. Nous, les enfants, nous nous étions mis à détester Alys Robi, qui lui avait planté cette maudite chanson dans le crâne.

Le piano s'était tu. Sauf quand les amis de la famille venaient jouer aux cartes. Alors on en jouait et on chantait. Mais la plupart du temps, le couvercle du piano restait fermé. À ses pieds, des tiges de quenouilles – l'adoration de maman – montaient la garde dans un pot de grès.

Maman téléphona au directeur de l'hôpital Saint-Michel-Archange et lui dit qu'une de ses filles « ne tournait pas rond ». Ils avaient partagé le même banc d'école, maman et lui.

« Envoie-la-nous. Ça ne te coûtera rien. »

Elle y passa trois mois, en dépression. Elle revint deux, trois jours à la maison puis, avec maman, elle prit le train pour La Tuque, un autre jusqu'à Parent, puis un car pour La Sarre, en Abitibi, où habitait tante Germaine, la sœur de maman.

Elle y fut six mois à jouer avec sa cousine Jeanne et à subir la cour de Hubert et de Lévy, les deux cousins. Surtout de Hubert, le gringalet, qui lui tenait la main lors de séances de cinéma. Sous le manteau, en cachette de cette petite peste de Jeanne, à la frange coupée au bol.

Au printemps, maman était partie la chercher. Elles étaient revenues avec des photos. On voyait Simone, entourée de sauvagesses portant des bérets comme le sien, enfoncés sur le front. Toutes chaussaient des bottillons de caoutchouc, des *rubbers*. Elles posaient devant des cabanes brinquebalantes, étalant leur misère. Sur les photos, personne ne souriait.

Au retour, de Parent à La Tuque, leur train avait filé à toute vitesse, la forêt en flammes de chaque côté. « Il faisait une de ces chaleurs ! »

Elles avaient eu très peur. Elles nous racontaient leur aventure en se souriant, heureuses de l'avoir échappé belle et d'avoir montré du courage. On les admirait. On les serrait dans nos bras, ravis de les retrouver saines et sauvées, telles des héroïnes qui, trouvions-nous, sentaient encore la boucanne. Elles revenaient de loin, du Grand Ailleurs, à mes yeux. Surtout Simone, au front soucieux, bridée dans ses gestes et l'esprit moins galopant.

Mais nous ne savions trop rien de l'envers du décor.

Il paraît que tout a commencé là, entre mon père et ma mère. Je veux dire les chicanes. Les cris, les menaces, les portes qui claquent, la vaisselle qui éclate. Ah ! les journées

sans paroles entre eux : la vilaine petite guéguerre, quoi. Et moi, la peur au ventre, dans mon refuge sous la table, cessant de respirer jusqu'à défaillir.

Oui, la crainte que mon papa parte, son *satchel* au poing, s'en aille à jamais, loin, à Montréal, franchisse la porte pour ne jamais revenir. Il n'aurait plus été là pour me raconter *Blanche-Neige et les sept petits nains* – on disait de même – ni *Le Petit Poucet* et ses cailloux.

Il n'aurait plus été là, assis à côté de notre lit, dans le fauteuil élimé de Tannor, à nous veiller toutes les nuits que le bon Dieu faisait. À rafraîchir la compresse sur notre front bouillant ou l'eau du verre sur la table de chevet. Maman demandait à papa de faire le décompte des fous, dans sa famille à lui. Il lui répondait : « Commence par aligner les tiens. »

J'avais beau harceler Thomas pour qu'il me dise dans quel camp j'étais, il hésitait, se grugeait l'ongle du pouce et me répétait de choisir mon clan. Qu'est-ce que ça voulait dire ? La réponse vint de Paulette. J'étais un Dauret. Ouf ! Est-ce que ça me mettait du bon côté ? Sans doute. Je demandai si les filles étaient dans le camp de maman et les garçons dans celui de papa.

« Hein ! ? Ça n'a rien à voir. On voit que t'es encore un bébé lala. Ça a encore le nombril vert et ça se met à penser. »

Du Paulette énervée pas pour rire. Heureusement, elle tapait fort de la tapette sur les mouches, pas sur moi. Quand on parlait de l'ennemi, on utilisait ces mots : « le camp *adversaire* ». Papa maman, deux camps adverses ? ! Par chance, pour le bègue que j'étais, prononcer *papa* était plus facile que *maman*.

Bon Dieu que j'étais seul dans mon ignorance. Et que de cauchemars envahirent mes nuits et mes sommes si difficiles et si redoutés, devenus impossibles à raconter tant mon élocution, accrochée à mes tripes, y restait nouée et si douloureuse que des grimaces se jouaient de ma face. Les mots, nés dans ma tête, tombés dans mon ventre, engloutis dans un cloaque, partant dans tous les sens, ne trouvaient plus de sortie. Cela provoquait des convulsions internes s'approchant des douleurs qu'on faisait subir autrefois, dans un supplice chinois, à l'ennemi à qui on mettait un rat dans la bouche, qu'on recousait en même temps qu'on lui introduisait un autre rongeur dans l'anus, cousu à son tour. Imaginez la pagaille au milieu des boyaux. Il y a quelque chose de ce supplice chez certains bègues.

Je me refermais comme une huître. Et, et je me taisais : moi, le bègue, depuis la fois où je m'étais assis dans de la soude caustique éclaboussée d'eau qui me perça la peau jusqu'à la chair. Le terrible liquide, après m'avoir saisi d'effroi et arraché la parole, m'avait laissé des trous de balle. Ils sont encore là. Un, deux, trois, quatre, cinq : une décharge de revolver. Et je pétais une coche dès qu'on me chantait la comptine : *chapeau pointu, nez crochu, menton fourchu, bouche cousue*.

En secret, tenant ma tête enfouie sous son aisselle, mon Thomas m'appelait son « p'tit John Dillinger ». Je ne connaissais pas ce bandit, pas plus qu'Adam et Ève.

Je souriais au plaisir qu'il prenait à prononcer ce nom comme s'il eut mâché un chewing-gum.

J'étais près de son cœur, que j'entendais battre pour moi, pour moi, pour moi. En deux temps, tout comme le système binaire du bègue. Et j'accompagnais ces battements de *Tho-mas Tho-mas* rythmés au plus intime de moi.

18

Mon père était le deuxième d'une famille de cultivateurs pauvres. Son père n'avait jamais pu finir la construction de sa maison, trop souvent parti s'engager comme flotteur de bois sur le Saint-Maurice et le Saint-Laurent. Il couchait dans une sorte de niche sur ces trains de bois : des chênes qu'on expédiait en Écosse, pour étançonner les tunnels des mines de charbon.

Ô vous, grand-père, que je n'ai pas eu le plaisir de connaître ni même de voir en photo ! Je vous imagine sous les traits de vos quatre fils et de vos trois filles, avec des yeux fragiles. Pauvre vieux, non, pas vieux, vous êtes mort jeune, pauvre petit, non pas, vous étiez grand, Joseph à Timothée, à Étienne, à Jérôme, à Ovide, à Virgile, à Eustache, à Jérémie, oh mes aïeux !

Mes ancêtres épuisaient vite la liste de leurs « petits noms » chéris et laissaient le prêtre, allant et venant dans sa véranda vitrée, à l'abri des intempéries, puiser dans son bréviaire ou dans les souvenirs de ses humanités, prélever le premier prénom rencontré.

Pauvre grand-père – car vous étiez pauvre, comme j’ai dit – à l’échine courbée d’avoir tant tiré, tant poussé, tant arraché, tant semé, tant fauché, tant pioché, aimé, marché dans la neige jusque-là, dans l’eau jusqu’ici, mangé de la vache enragée, sarclé, à la sueur de votre front, chaulé, puisé, envié un meilleur sort, abattu, cloué, soupiré, scié au godendart, cassé, varloqué, maudit, pelleté, fendu du bois, chauffé le poêle, foulé en raquettes la neige, en bottes les chemins par monts et par vaux, en bottes de sept lieues ou pas, courbé de fatigue par la vie de chien que fut votre chienne de vie, etc. Oui, oui, on vous a fait coucher dans une niche posée sur les longs billots de ces trains de bois qui vous emportaient vers Trois-Rivières, puis de là jusqu’à Cap-Rouge, où les ancêtres s’étaient installés au dix-septième siècle.

Levé avant le soleil, couché après avec une douleur aux *reins*. Ce mot, en place de *lombes*, qui fait sourire les médecins, eux et leur sabir gréco-latin.

De Cap-Rouge, il embarquait sur la goélette *La Saint-Louis* et descendait le fleuve jusqu’au quai de Neuville. C’est ça, le bon vieux temps ?!

Il a cueilli, le Joseph, a ramassé, est tombé sur le cul et s’est relevé, s’est gelé le nez la bouche les oreilles les pieds les genoux, se les est gelées, a cru à cette quadrature du cercle des trois personnes en Dieu, a juré mais ne s’est pas parjuré, a signé d’un X comme une croix sur sa scolarité en un lieu oublié de sa mémoire, a sacré, blasphémé, comme tout un chacun, bien au fait de tous les beaux et brillants ustensiles du culte, s’est agenouillé, docile, dans le mouvement docile de la vague d’un banc à l’autre, de celui des marguilliers par-devant à l’espace derrière, sous

le jubé, pour les mendiants, *ite missa est*, a rallumé sa pipe, a piqué une, deux, trois puis quatre et cinq jases, lui qui a laissé sept enfants orphelins à élever par une sourde et muette qui n'était jamais allée du côté de la piscine de Bethsabée qui, on le sait, guérissait des infirmités.

C'est pas des histoires inventées pour se faire des peurs et des accroires, le soir au coin du feu, ça. Je sais, j'ai vu des photos de ces trains de bois exposées dans la maison de la culture, à Cap-Rouge.

Un jour, papa m'a dit de vous, grand-père : « Il ne se couchait pas tant qu'il n'était pas mort de fatigue. Il fallait qu'il mérite son repos. »

Reprenons : salon, charpente du plafond visible, sans boiseries aux portes ni aux fenêtres, restées à l'état de projet. La porte du salon était fermée à clé, même pour qui décédait et même pour monsieur le curé lors de son annuelle visite paroissiale. Ma grand-mère avait dû être exposée dans son lit. Morte de la grippe espagnole. Marie Rochette, « la face pas plus grosse que le poing », allongée entre deux sacs d'avoine réchauffés dans le fourneau.

Oui, morte alors que le docteur qui exerçait à Saint-Augustin enveloppait ses malades dans des draps mouillés et en sauvait certains. Papa disait : « À cinq milles de distance. Et vingt-huit mille milles d'ignorance. »

Toujours est-il qu'à quatorze ans, Rodolphe, papa, monta à Saint-Marc-des-Carrières apprendre à tailler la pierre. Il revenait à Noël – faisant le dernier bout de chemin à pied et si épuisé qu'il se laissait basculer par-dessus les clôtures de cèdre. L'hiver, dans une tempête de neige, chemin ou champ, c'est du pareil au même.

Août le retrouvait fauchant.

Devenu tailleur de pierre, il s'exila à Montréal avec des Polonais et des Italiens pour construire l'édifice de la Sun Life. Il me racontait que les ouvriers gageaient à tout propos, dès qu'une question faisait litige. La hauteur de tel édifice, à New York, la distance entre Québec et Montréal, la longueur du pont Jacques-Cartier, le nombre de marches qui mènent à l'oratoire Saint-Joseph (cent ou quatre-vingt-dix-neuf), combien mesurait le boxeur noir Jack Johnson, le résultat du prochain match de hockey...

Papa trouvait les Montréalais d'une ignorance crasse, eux qui n'avaient rien vu, croyant que tout était à Montréal. Ils ne connaissaient de la province que le coin dont ils provenaient. Ils étaient Montréalais, un point, c'est tout. Ils n'allaient nulle part, puisque tout le Québec venait à Montréal. Il en était de même avec les Parisiens, les Londoniens et les New-Yorkais, etc. Des provinciaux, quoi.

Portant gauloises, Louis Cyr, aux cheveux sur les épaules, qu'ils étaient tous allés voir, en bas de la rue Saint-Denis, lever de sa main droite cent soixante-huit livres, était leur idole. La force physique donnait de l'autorité dans ce milieu.

À Montréal, mon père fréquenta une demoiselle, Anne Leduc, de Vaudreuil, et la maria. Avec sa jeune épouse, il s'en vint à Grand-Mère ouvrir sa propre boutique de monuments funéraires. Leur appartement passa au feu avec tout ce qu'il contenait, sauf les vêtements qu'ils portaient. Plus une seule photo d'une famille ou de l'autre.

« Le poisson rouge, dans le bocal sur la table de la salle à manger, a dû bouillir assez tôt », nous racontait-il.

Ils eurent un garçon. La mère mourut quand le fils avait trois ans. Papa revint à Neuville avec son enfant, Georges, et, deux ans plus tard, épousa Marie-Joséphine Gauvin, ma mère, fille aînée d'une famille sans fils – donc héritière d'un riche cultivateur.

Quand ils se marièrent, ils durent partager la maison maternelle avec tante Éléonore – vieille fille qui, à quatre-vingt-deux ans, priait encore Dieu, à genoux, de lui faire connaître sa vocation ! – et l'oncle Alphonse, un original qui drolotait un citronnier en espalier collé à la maison et espérait, chaque matin de chaque été, le découvrir chargé de citrons jaunes. Ce qui n'advint jamais, à part la fois où maman et sa sœur Édith les peignirent en jaune citrouille, avec un reste de peinture. Myope et sartrien d'un œil, il s'y colla le nez et entra dans une colère qui frisa, dit-on, l'apoplexie.

L'enfant du premier lit, mon demi-frère Georges, je sais peu de choses de sa vie à Neuville. Maman, étant l'aînée de sa sœur, hérita de la maison, de la ferme et d'une belle somme d'argent. Papa en profita pour lancer une entreprise d'exploitation de la carrière située sur la ferme. Il acheta de la machinerie de seconde main d'une carrière en Beauce : un paquet de fils à retordre. Les pièces du concasseur brisaient trop souvent et papa, manches retroussées, passa combien de nuits blanches à dessiner des pièces pour que le forgeron tâche, tant bien que mal, de les reproduire, entre le marteau et l'enclume. Papa était toujours à se débattre avec du matériel cassé.

S'ensuivit une série d'essais et d'erreurs qui ralentissaient la bonne marche du chantier et *brûlaient*, selon maman, l'argent des Gauvin, donc le sien. Les machines

produisaient une telle poussière « qu'on en mangeait » et un tel vacarme que cet été-là, on estiva au village.

Elle allait le lui reprocher toute sa vie, et damnerait une bonne partie de la nôtre.

Après l'échec de la carrière, ce fut, comme on dit, trente-six métiers, trente-six misères. Je crois, et je dois me rendre à cette évidence, que les affaires ne souriaient pas à papa. Cependant, sa bonne connaissance des gens de la campagne l'avantagea comme agent d'assurances. Il en connaissait la mentalité. Ces gens savaient la valeur de chaque cent noir et ne dépensaient pas plus qu'ils gagnaient. En voiture à cheval, il couvrait tout le comté de Portneuf. Il vendait de l'assurance et en collectait les primes, à coup de dix cents mensuels, pour la Sun Life.

Il réussit fort bien et devint gérant. Pour une raison que j'ignore, un micmac survint. Papa eut des démêlés avec son directeur régional et se fâcha contre lui. Il coinça le directeur entre son bureau et le mur avant de lui balancer de la paperasse au visage et de claquer la porte capitonnée.

Vantardise ou mensonge, cette histoire ? Je demeure perplexe. Pour maman, ce départ orgueilleux et incivil s'ajouta à la litanie des reproches. Cette perte de travail honorable, bien payé et propre et tout, ainsi que la mania-codépression de leur fille, furent, hélas et à nos dépens, les deux plus grosses pommes de discorde de leur vie conjugale. Ou deux lignes de faille. On n'avait pas fini d'en entendre parler.

Deux agents sournois, je vous le dis, à haute teneur toxique et corrosive qui travaillèrent, par en dessous, à l'effondrement de notre maison. Mes parents rivalisaient de projets. Quand ceux de Rodolphe rataient, elle l'engueulait. Quand les siens, à elle, se plantaient, elle concluait

par un « N'en parlons plus ! ». Par exemple, cette idée de maman d'imbiber de cire des carrés de flanelle pour les meubles. Papa les vendait en même temps que l'assurance. Un ratage complet. À la campagne, on n'est pas forts sur les nouveautés. Maman lui reprochait de ne pas en vendre parce qu'il ne le voulait pas. Parce que ce n'était pas son idée à lui, parce que ci, parce que ça. Du matériel à bonnes chicanes dans la cabane. Chacun savait trouver l'autre sur son chemin.

19

J'aimais *réparer* maman, comme elle disait. Dans sa chambre, en soutien-gorge et culotte, elle s'allongeait à plat ventre sur le tapis à côté du lit. Pieds nus, je montais sur son dos et je marchais, me tenant au matelas, des fesses au cou, à petits pas pour masser ses muscles endoloris. Je la piétinais quatre ou cinq fois tandis qu'elle poussait des « ah ah » qui m'inquiétaient ou des « hou hou » de contentement. Une fois relevée, elle me saluait d'un « Merci, docteur ».

« Si tu savais comme tu me fais du bien », je l'entendais dire, alors que je descendais l'escalier. Cette phrase faisait mon bonheur, la reconnaissance n'étant pas son fort. Je l'enroulais autour de mon cœur : *Si tu savais... comme tu me fais... du bien... du bien.* Je m'en faisais soit une corde à danser, soit une guirlande, dont j'entourais

tout ce que je rencontrais sur mon chemin. Mélodie, notre vache, s'en trouvait le plus souvent la plus décorée.

* * *

Dès que j'apprenais que papa avait à faire, je courais à sa Chrysler et me couchais sur la banquette arrière. Durant le trajet, je ne bougeais pas, jusqu'à l'arrêt, de peur qu'en me découvrant il fit une fausse manœuvre. Quand je me redressais, papa s'écriait : « Mais, mais ! Encore un passager clandestin ! » Il m'ouvrait la portière et je descendais faire les courses à ses côtés. Je préférais ses arrêts chez sa sœur Maria, aux cuisses maigres mais au grand cœur, qui tenait une épicerie, au croisement de la route de Pont-Rouge. Ô sa poignée de bonbons citronnés en papillotes multicolores, donnée de main à main ! Et puis, sur le chemin du retour, du haut d'une côte, apercevoir au loin la silhouette du pont de Québec, ce gros gros meccano.

* * *

Tout ce temps à chercher ne serait-ce qu'une cenelle pas piquée des vers. C'est simple : elles l'étaient toutes. Nous nous contentions de mordiller du bout des dents la joue d'une grosse, enfin dénichée, en évitant de toucher à la piqure – le point noir – qui nous dégoûtait tant. La minuscule bouchée méritait, à cause de son goût délicieux, qu'on la mâchât mollo avant de l'avaler. Une poignée de ces fruits oubliés comblait notre fringale. Ou bien nous faisions comme si, pour éviter d'être déçus de

notre piètre récolte. Nous nous éloignons de l'arbre en espérant un jour tomber sur un qui ne serait pas malade et, là, nous remplir la panse à la faire éclater. Un tel arbre ça devait se trouver au paradis terrestre. On aimait se faire accroire que le goût ressemblait à celui de la manne dans la Bible. La manne goûtait ce que l'on *voulait* que ça goûte, précisait Charles. « Et puis ça doit tomber du ciel ! » nous criaient-il en secouant le cenellier. Sous ce bombardement, nous rentrions la tête dans les épaules.

Assis dans l'herbe, tout autour du cenellier, à tirer une si maigre pitance, la rêverie nous comblait plus que les fruits atteints. Un dit :

— Oh ! ça goûte la vanille.

Les autres répondirent :

— Miam miam.

Un autre suggéra un goût de chocolat.

— Miam miam.

Pour finir, Pierre lança en se grattant le nez :

— Ça a un petit goût de... crotte de chat.

— Beurk !

Et tous de cracher et recracher la mixture beigeasse et de s'essuyer dix fois la bouche du dos de la main en poussant des « beurk ». C'était encore du jeu, du plaisir, du théâtre, toutes ces simagrées.

Certains soirs chauds de juillet, c'était à qui emprisonnerait le plus de lucioles dans son bocal au couvercle perforé. En souvenir, peut-être, de la fondation de Ville-Marie et de la lampe improvisée du sanctuaire – des lucioles du bon Dieu y auraient remplacé la bougie manquante. Hum ! Charles savait à coup sûr comment les bestioles s'allumaient, mais je n'osais le lui demander, de

peur de ne pas comprendre les explications savantes qui s'ensuivraient. Je ne connaissais pas encore le dicton : « Pose une question et tu auras l'air bête quatre secondes. N'en pose pas, tu le seras toute ta vie. »

* * *

Combien de fois Charles a-t-il essayé de mettre une cravate à une mouche ? Plus difficile, ça, que de passer le fil dans le chas d'une aiguille ! Thomas la coinçait au bout d'une pince à épiler, *empruntée* à Paulette. Pierre tenait et gardait la loupe à distance, et Charles, langue sortie, très concentré, un bout de fil à coudre entre les doigts, s'appliquait à passer le fil au cou de la mouche et à tirer pour que glisse le nœud coulant. Combien a-t-il décapité de mouches ? Combien Thomas en a-t-il écrapouti avec la pince ?

Un missionnaire de passage au collège, et de retour de Chine, expulsé par les communistes, avait raconté l'extrême dextérité de certains habitants, dont les dompteurs de puces, les apprivoiseurs d'oiseaux ou de serpents, sans parler des peintres sur grains de riz.

* * *

J'observais les jaseurs des cèdres, huppés, qui s'empifraient des fruits du sorbier et qui repartaient, ivres, dans un vol imprévisible autant que casse-cou – oiseaux chéris de Bandit avec leur bandeau noir sur les yeux !

* * *

L'été, je dormais au-dessus de la cuisine d'été. Thomas avait décloué deux planches à la cloison, entre le grenier et la chambre où j'étais. Il les retirait pour se placer à mes côtés. Il produisait des onomatopées, et moi, je devais identifier à quoi elles appartenaient. C'était un jeu entre lui et moi. Mais au début, c'était pour me faire peur. Une fois son but atteint, il sortait de sa cachette en se défaisant de son mouchoir et de sa casquette de Bandit :

— Aie pas peur, ti-gars. C'est moi, Thomas.

Il imitait de nouveaux bruits.

— Rhouâââ !

— Le lion ?

— Oui. Crok... krrr... rwik !

— Des ciseaux comme ceux à maman ?

— Ouais, et qui coupent quoi ?

— Ben... du *cartron* ?

— CaRton !

— Carton.

— Bon, c'est assez. Dors maintenant.

* * *

Parlant de bruits, je redoutais ce rêve récurrent dans lequel Hitleur me faisait la classe, criant comme la craie griche sur le tableau noir.

* * *

Jamais je n'oublierai l'odeur des pommes, en septembre, quand on les enveloppait une par une, dans une page du catalogue de Dupuis Frères, dont l'encre tachait les

doigts. Des McIntosh ! Rondes, rouges avec une joue verte, fermes, juteuses, sucrées, un peu acides. On les déposait, une par une, comme on poserait un œuf, dans un baril de bois. Au fond de la dépense. Il devenait lourd. À Noël, on les déshabillait pour les croquer à belles dents. Elles avaient cette odeur de plénitude du bon temps.

J'aimais aussi cueillir à pleines mains et manger les quatre-temps du ravin, qui exhalaient une odeur si particulière, exquise, complexe et indicible. Je n'ai jamais pu définir leur parfum. Un mille-feuille olfactif, tenant de l'eau, de la vase, de la terre humide, de combien de plantes décomposées, de fleurettes sauvages.

* * *

Les plus grands déteignent beaucoup sur vous, vous encombrent et vous imprègnent à tel point qu'il est parfois difficile de démêler le tien du mien. J'aimais, avec mon premier amour, aller manger, cachés dans le bocage, un temps coupés des autres, des tartines de beurre et d'oseille.

Je marchais derrière elle et j'adorais voir ses semelles quand elle levait les pieds pour éviter une branche morte.

Elle s'amenait, et moi j'apportais deux tranches de pain déjà beurrées et, vous l'aurez deviné, la poignée d'oseille dont elle raffolait aussi. Pour moi, « le vert paradis des amours enfantines » de Baudelaire aura toujours la teinte et le goût de l'oseille. Tiens ! Son nom me revient : Madeleine.

Autant je voulais tout partager avec les autres, autant je cherchais la solitude avec cette petite demoiselle en

particulier. Déjà la recherche de mon petit *je* tout nu, tout seul, sans les autres. Était-ce possible ? Est-ce possible ? Je ne crois pas. Il y a du *nous* dans le *je*. *Je* est nous autres.

Mais avec mon chat, je peux dire que j'étais moi, tellement je lui parlais tout le temps sans jamais bégayer une maudite fois. Et avec la petite Madeleine ? Je ne m'en souviens pas. J'aime penser que je parlais sans heurts.

* * *

Une fois, j'ai vu Jeune Homme se laver les pieds, pourtant si blancs, dans le ruisseau où poussait l'oseille, et se les essuyer avec ses chaussettes de laine. Il s'est jeté à genoux, la face vers le ciel bleu, les bras ouverts. « La Vie ! La Vie ! La Vie ! La Vie ! » Il a crié sur tous les tons son aria improvisée, jusqu'à murmurer pour lui seul ce cri païen à la vie qui pulsait de partout, ici et maintenant.

Il venait de vibrer à l'univers. Dans un silence absolu.

Quand il m'aperçut debout sur la balançoire, sa face brillait des larmes qui ruisselaient sur son visage. Il a tiré un pan de chemise de son pantalon et s'est essuyé avec.

* * *

On voyait les garçons en pantalon de serge blanc, chemise à manche courte et veste à losanges. Les filles portaient des jupes un peu plus courtes que de coutume et des chemisiers blancs. Tous avaient des visières. Leurs raquettes étaient en bois, avec des presses fixées à l'aide d'écrous à papillons. Le bruit feutré des balles de tennis, les ploc ploc espacés, évoquait de loin le vacarme des obus...

La diplomatie est une face de singe capable d'un tas de grimaces. Voici comment nos parents se sortaient de l'eau chaude dans laquelle leurs trois garçons les plongeaient, chaque jour que le bon Dieu faisait. Ils avaient un plein tonneau de bêtises, ces trois-là.

Comme cette fois où ils enlevèrent les perches d'un enclos, au rang deuxième. Ils montèrent une tour avec toutes les perches dont ils s'étaient emparés. Elle faisait vingt pieds. Charles avait veillé à ce qu'on la fît à trois côtés pour la monter encore plus haut qu'à quatre côtés. Oh ! rien qui rappellerait une tour en meccano, non, mais plutôt la tour d'un fort du Far West.

Pierre, des ailes aux pieds, revint en courant avec l'Union Jack, que Thomas grimpa, branli-branlant, installer tout en haut. Moi et mes frères, on fit un salut solennel et, comme si de rien n'était, on redescendit en chantant, tralala, souper à la maison.

Ce n'est que trois, quatre jours plus tard que monsieur Darveau, remonté, vint révéler le pot aux roses. Marie-Joséphé et Rodolphe gardèrent ce monsieur à la maison.

Dans nos chambres, bien avant l'heure crépusculaire, nous tendîmes l'oreille aux éclats de voix qui retombèrent peu à peu. Ils furent remplacés par des « Rodolphe, maudit ! » et par plein d'éclats de rire des adultes.

C'est que papa racontait son anecdote préférée, sa botte secrète.

La voici. Un jour, papa et maman, partis faire des courses à Québec, étaient tombés sur un Neuvilleois qui venait d'abandonner femme et enfants pour fuir avec une

jeunette. Les deux couples, mal à l'aise d'être en présence l'un de l'autre, et face à face sur le trottoir, devant l'une des douze vitrines de chez Paquet, parlaient de la pluie et du beau temps. Quand l'homme osa présenter la jeune femme, il le fit en disant : « Voici celle qui s'occupe de mon linge. »

Aussitôt que mon père arriva à cette fameuse phrase, une explosion de rires atteignit notre étage. Juste à l'oreille, on comprenait que le risque d'être en froid venait d'être effacé. Bref, papa avait écarté le sujet qui fâchait. Nous pûmes donc nous endormir sur nos deux oreilles.

Nos parents savaient remettre les compteurs à zéro.

20

Assis sur le récamier, je regardais un livre d'images, *Le Robinson suisse*.

J'y voyais une cabane dans un arbre encore plus imposant que notre fameux pommier aux pommes d'amour. Se tenaient, dans l'échelle qui y menait et dans la cabane, des adultes avec des enfants, et je pénétrais, avançais avec eux, dans cette jungle qu'ils exploraient, en même temps que je tournais, une à une, les pages jaunies par les doigts des lecteurs précédents.

À travers la résille du rideau, le soleil dessinait une ombre, tel un filet sur les pages et mes genoux écorchés. Ces ténèbres filiformes magnifiaient les coups de crayon

de l'illustrateur et me faisaient, dans le silence du salon aux tentures vertes, partie prenante et captive du mystère de l'imagination, ce vaste monde plus grand que le monde. En tout cas, plus grand que ce à quoi j'avais comparé mon amour pour ma mère et mon père, quand, après qu'elle m'eut demandé combien je l'aimais, elle, je lui avais répondu que je l'aimais gros comme le pont de Québec.

Et à propos du volume de mon amour pour papa j'avais répondu : « Gros, pareil comme le pont. » Lequel, sans que je l'aie encore vu de près, servait de jauge à mesurer notre univers à nous, les petits.

Pour la hauteur, on recourait à l'Empire State Building.

Pour la force, après papa bien sûr, au boxeur Joe Louis.

Pour l'agilité, au lutteur Yvon Robert.

Maurice Richard, le meilleur hockeyeur.

Hitleur, lui, c'était le diable en personne.

Simone, la belle Simone, était notre reine de beauté.

À cet âge, six ans, j'étais loin de savoir que l'amour à lui seul est plus grand que tout, plus fort que tout, plus beau que tout. Plus que tout.

Lors de cet interrogatoire redoutable où je devais délibérer en moi-même, je n'aimais pas la sensation d'être coupé en deux. Pour m'en libérer, je courus me cacher dans le lacis du bocage.

Aujourd'hui, je me demande ce qui poussait maman à me plonger dans un tel dilemme, un tel embarras, sous la tyrannie du choix. Pourquoi me tirait-elle ainsi à hue et à dia ? Quelle solitude l'étreignait ? Pourquoi cherchait-elle à me rallier à elle ? Quelle béance d'amour s'ouvrait en

son cœur ? Quel besoin de reconnaissance ? Jouait-elle à ce vilain petit jeu seulement avec moi ?

Après tout, n'étais-je pas le dernier fruit de leur amour ? De Cupidon il ne restait que des flèches empoisonnées. Ça n'allait pas bien de ce côté. Je ne les ai jamais vus s'embrasser, ces deux-là. Pas de câlin, jamais. Se sentait-elle moins aimée que son mari par ses enfants ? Peut-être. Nous adorions papa.

On prononçait *pâpâ*, *mâman*, et on les vouvoyait gros comme... la cuisse.

21

Paulette soignait Samson, notre unique cochon. Le matin, elle le menait dans un enclos retrouver son auge et de l'ombre. Peu avant souper, elle le faisait rentrer. Le soir, elle l'appelait toujours de l'intérieur.

Ce soir-là, le cochon fit la sourde oreille aux appels les plus caressants de Paulette, lancés d'une voix à faire fondre une pierre :

— Viens, viens mon gros, viens, mon beau gros, viens !

Non, rien ne le décidait à faire un pas vers la porte.

Chaussée de ses bottes, elle entra dans l'enclos avec sa branche d'aulne et poursuivit le récalcitrant de ses cris et de ses coups de fouet. Dès qu'il se retrouvait devant la porte, il virait de bord. Paulette lâcha l'aulne et attrapa Samson par les oreilles.

Il s'immobilisa.

Elle avait beau tirer de toutes ses forces, il ne bougeait pas d'un pouce. Le Français, qui passait par là – on dirait le début d'un conte –, arrivait de chez les Darveau. Il vit la Pôlettte, aux prises avec l'animal. Se penchant par-dessus la clôture de l'enclos, il lui dit :

— Prenez-le par la queue !

Paulette répondit :

— J'ai pas d'autre main !

Le Français lui cria :

— Attrapez-la avec les dents !

— Quoi ? fit-elle.

— Entre les dents, la queue, Pôlettte !

À son sourire, elle comprit qu'il la taquinait. Le Français à la moustache d'Errol Flynn venait encore de marquer un point dans le cœur de la petite fermière.

— Ben couche dehors, espèce de sans-génie ! cria Paulette, se démanchant le cou par-dessus son épaule.

La bête se vautrait dans la boue. Paulette laissa ses bottes dans l'étable, enfila ses souliers et revint à la maison accompagnée de l'homme, qui lui fit un « brin de causerie ». Elle le confiera à Simone avant de s'endormir.

Telles des gamines, elles s'amusèrent à dire et redire cette expression. Elles parlaient avec leurs voix de gorge.

Simone, avec celle d'Ovila Légaré. Paulette, avec celle du Français.

Cet hiver-là, papa s'est retrouvé sans travail. Pas question pour lui de rester assis, les pieds sur la bavette du poêle. Sept enfants, une bonne, un homme engagé, maman et lui : onze bouches à nourrir. Et la pension de Georges, au Petit Séminaire de Québec, à payer. Cela faisait beaucoup pour un seul homme.

Lors d'une veillée chez Jos Grenier, un homme de bon conseil, papa se laissa influencer.

On se battait toujours en Europe et, à Québec, on fabriquait des munitions : des balles et des obus. Il fallait des caisses pour les expédier, ces engins de mort.

Or papa possédait une terre à bois du côté de Saint-Proper. Avec un estimateur de bois debout, il alla « marcher » sa propriété pour évaluer si la mise en chantier en valait la peine. Il s'avéra que les pruches étaient de bonne taille.

L'hiver venu, ses hectares de bois retentirent du bruit des haches et de la stridence de la grande scie circulaire. On se levait tôt et se couchait tôt sous la tente. Ces bûcherons, dans la vingtaine, mangeaient pour deux et se décarcassaient autant. L'hiver fut doux, mais très neigeux. Le cheval en arrachait et suait. Les hommes durent souvent travailler les raquettes aux pieds.

On voyait peu papa à la maison. Maman nous disait qu'il travaillait fort, pour nous. Qu'avant peu, il serait parmi nous pour de bon et qu'on pourrait se procurer ci et ça.

« Soyez sages. »

Au préalable, papa avait contacté un colonel de l'armée à Québec. Notre député unioniste le lui avait recommandé, assurant papa de l'honnêteté de l'homme – son ancien camarade d'études – médaillé, un type du coin, un p'tit gars de par chez nous, à la demeure aux poignées de porte dorées en bec de cane, aux tapis si épais qu'ils avalaient les semelles des souliers.

Un matin de printemps, je vis papa partir livrer la première cargaison. Maman lui remit son lunch pour le dîner et un plein thermos de thé. Il avait remis pour l'occasion son complet chocolat au veston croisé. C'était bizarre de le voir ainsi habillé, au volant d'un camion chargé de bois à l'odeur de résine.

Pour atténuer l'attente de son retour, maman fit des tartes aux pommes, dont l'odeur se répandit dans toute la maison.

Papa fut de retour avant le souper. Il fit claquer la portière du camion. Simone alla lui ouvrir la porte. Papa ne lui embrassa pas le front ; il alla droit au robinet boire un verre d'eau. Il défit son nœud de cravate avant d'aller rejoindre maman dans le salon, dont il referma la porte. Ça n'allait pas bien.

Ces petits conciliabules, dans cette pièce fermée, n'annonçaient rien de bon.

Il avait vendu la production de planches de tout l'hiver. Le colonel l'avait achetée, pour ensuite la revendre à l'armée. Comme ça, lui, l'intermédiaire, ce coq en pâte qui se la coulait douce, allait en tirer un meilleur profit que papa. C'est à peine si Rodolphe allait couvrir ses frais.

Nous, les enfants, étions à mille lieues des préoccupations de nos parents. Mais nous sentions leurs changements d'humeur. Comme des changements de saison

subtils. Tout ce que Thomas put saisir, l'oreille collée à la porte du salon, fut maman qui disait : « Avec toi, on ne peut jamais tabler sur rien ! »

Il s'ensuivit un juron que Thomas s'empressa de reprendre.

23

Un de ces soirs de pleine lune, maman et papa rentraient de veiller chez les Grenier. Ils s'en revenaient à pied, marchant d'un bon pas, une odeur de fumier rôdait dans l'air. Devant eux, ils distinguèrent une silhouette. « Hum ! Nnnnon. Ce n'est pas le quêteux Bioutifoul », se dit maman.

La silhouette, portant une poche sur son dos, quitta la route, dévala le talus à main droite, sauta par-dessus le fossé, enjamba une clôture de broche barbelée et pénétra dans la grange des Naud.

À voix basse, papa dit à maman de ne pas bouger et de l'attendre une minute. Papa refit les gestes que l'autre venait d'exécuter, mais au lieu d'entrer dans la grange, il s'y colla l'oreille. L'inconnu, de l'autre côté de la cloison, remuait la paille pour se ramasser une paillasse. Papa attendit que le mendiant cessât de bouger. Découvrant un bout de chaîne à ses pieds, il le saisit et en frotta la cloison à la hauteur où il imaginait la tête de l'autre, posée sur son bras replié.

Il prit une voix d'outre-tombe – « Houououou ! » – qui demandait « des prièèèes pour saaaauuver l'âââme d'un paaaauuvre daaamnéeé... »

Aussitôt, papa entendit un remue-ménage derrière la cloison et, quatre secondes plus tard, c'était au tour de maman d'entendre le clac clac du froussard aux souliers ferrés, déguerpissant sur le macadam. La lune brillait sur le baluchon qui lui ballottait sur les fesses.

— Le pauvre homme, dit maman en conclusion.

— Bah ! Il en sera quitte pour une bonne frousse, répondit papa tout en reprenant la marche.

Il lui remplaça son écharpe qui avait glissé. Voilà qui rassurait ma mère. De son côté, Rodolphe pensa qu'elle aimait rire, Marie-Joséphé, malgré son air sévère. Elle-même se dit qu'il l'avait bien amusée aujourd'hui. Il avait le tour. Mais d'où, Seigneur ! pouvait-il tirer ses histoires ? Et puis celle-ci, osée, et qui n'avait pas même fait sourciller madame Grenier ? Il savait les doser. Ne dépassait jamais les bornes. Il aimait plaire, son Rodolphe.

Ils lisaient encore dans la pensée l'un de l'autre, mais ne le vérifiaient plus. C'était donc ça, la cinquantaine ? On continuait sur une erre d'aller ?

Pendant la marche, une pensée vint la tracasser, puis la chagriner. Depuis qu'il travaillait à la fonderie, son mari prenait en covoiturage ce patapouf qui buvait comme un trou. « Travailler au chaud, ça donne soif » était l'excuse du bonhomme. Et si Rodolphe se mettait à boire comme l'autre ?

Cette idée ne lui sortait pas de la tête. Parfois, la nuit, Simone descendait à la cuisine consoler sa mère qui pleurerait d'inquiétude, les deux coudes sur la table et se

tenant la tête à deux mains. Marie-Joséphé se rappelait ce soir les grands bras maigres et chauds de sa fille si tendre, autour de son cou.

Mais elle trouvait moyen de s'inquiéter encore de celle-ci, craignant une nouvelle crise. Puis, elle pensa à une autre chose, plus agréable. Rodolphe savait s'y prendre avec ses enfants, avec ceux des autres aussi. Il connaissait même chacun des prénoms des enfants de son frère Joseph. Treize en tout. C'était lui, ça, aussi. Alors qu'elle-même n'aurait pu en nommer plus de trois : Ludovic, Gemma, Lise. Elle en revenait toujours à ces trois-là. Elle en changeait l'ordre, espérant ainsi tirer sur le bon fil qui lui rappellerait les dix autres manquant à sa mémoire.

Dix minutes plus tard, arrivés devant chez nous, ils virent un homme assis de travers sur les marches, ses grosses chaussures à ses côtés.

— *Hello !* Je vous attendais.

C'était Bioutifoul.

Ils le firent entrer et lui offrirent un thé avec du pouding au pain. Bioutifoul tremblait et semblait troublé. Pendant que papa était monté aux chambres voir si tout allait, distribuant des verres d'eau, bordant l'un, couvrant l'autre de son édredon, posant sa paume sur un front, ouvrant et bloquant une fenêtre à guillotine, Bioutifoul raconta ceci à maman : il avait entendu le fantôme d'un damné lui réclamer des prières, à peine venait-il de se recroqueviller pour dormir dans la grange ; tassé, le dos courbé, pâlot, fragilisé, il n'arrêtait pas de triturer sa poche sur le banc à ses côtés.

Maman, se retenant de pouffer, prétextait une chose à faire.

Papa redescendit et retrouva Bioutifoul, le nez dans sa tasse de thé, en train de lire les grains noirs, épars. Il lui dit :

— Pis, que dit l'avenir, mon gars ?

Prenant le temps de traduire dans sa tête, l'Irlandais fit :

— *I don't mind.*

Papa lui offrit de rester à coucher. Une petite chambre lambrissée de *beaverboard* lui était destinée.

— *Thank you very much, mister Dorey.*

Après un brin de causerie, Marie-Joséphine et Rodolphe se séparèrent, chacun dormant dans sa chambre depuis... De son côté, pensait-elle qu'il n'aurait pas dû jouer ce tour à ce pauvre type ? Et lui, pensa-t-il l'avoir assez déridée, sa Marie-Joséphine ?

24

Nous avions passé l'hiver dans une coquette maison située à l'entrée du village. Le soleil, rouge comme un coq, roulait au-dessus de l'horizon et bleuissait la neige tant elle se chargeait d'eau. Cette chaude fin d'après-midi d'avril nous enlevait nos manteaux, nos mitaines et nos gants. Façon pour nous de tourner le dos à l'hiver. Ce devait être un samedi, car Pierre se mêlait à notre bande. On jouait aux billes. Il fallait viser un creux taillé dans la glace.

Accroupis, nous ne vîmes pas la limousine arriver. Il fallut entendre claquer les portières pour nous tirer du jeu. Un long corbeau en pardessus, déplumé, les épaules tombantes, s'approcha de nous.

— Nous avons une surprise pour vous, mes chers, fit-il, roulant les *r*.

Nous laissâmes notre jeu. On nous fit signe d'approcher. Le chauffeur, tout en noir, passa à l'arrière de la limousine et vint ouvrir la portière. On découvrit un autre curé s'apprêtant à en sortir, celui-ci plutôt rond et chauve. On entendit le frou-frou d'un déploiement de tissu noir avec des éclairs rouges. Un petit pot à tabac. Il ramassait ses jupes comme maman. Un pied, chaussé d'un richelieu verni, s'extirpa de là, cherchant où se poser, le plus possible au sec. Le personnage ajusta un bonnet rond et rouge à l'arrière de sa tête. S'agrippant d'une main à la portière, il parvint à se hisser debout. Une pèlerine à col de velours l'enveloppait. Celui qui nous avait parlé dit en se savonnant les mains l'une contre l'autre : « Un parr un, venez vous agenouiller devant Monseigneurrr. »

On obtempéra en faisant la queue, chacun plongeant la tête de côté pour voir ce qui allait se passer. Chacun tombait à genoux. Chacun devait dire son nom. Après quoi il était béni, dans un geste théâtral, avant d'embrasser le cabochon sur la main gantée de rouge du cardinal.

Puis chacun, vite, courait à la maison raconter l'importante rencontre.

J'étais collé à Pierre. Comme nous approchions du cardinal, il me tira par un bras et je me retrouvai devant l'homme bicolore. Je m'agenouillai. Je sentis mes bas s'imbiber de l'eau sale de la neige fondue. Monseigneur me

demanda mon nom. Je dis mon nom de famille d'abord, mon truc pour éviter de trébucher sur le M, archidifficile à prononcer en premier. Il me reprit en remettant mon nom à l'endroit.

— C'est bien ça ?

J'acquiesçai.

— Doré sur tranche ? me demanda-t-il.

Ne comprenant pas la question, je me retournai vers Pierre, qui haussa les épaules.

Je me retirai pour lui laisser la place. J'entendis : « Ah ! les deux frères. »

Pierre se releva. Nous vîmes les hommes remonter dans la limousine. La voiture tourna dans l'entrée de la résidence d'été du cardinal, une maison en stuc crème avec colombages en Y jusqu'au toit, parmi les arbres. Des grands pins aux reflets bleus.

Beurk, nous avons les genoux mouillés et cette sensation de bas troué par où le vent frais semblait souffler.

— Rentrons, fit Pierre.

Quand maman vit nos saletés de genoux, elle se mit à crier. Pierre expliqua qu'on avait dû s'agenouiller pour embrasser la bague du cardinal.

— Il aurait pu vous éviter ça.

En notre for intérieur, à Pierre et à moi, la question du « sur tranche » fut reléguée aux oubliettes. Mais maman continua de parler, en direction de papa qui arrivait.

— Et ça remue ciel et terre pour nous empêcher de voter, nous, les femmes.

— Qui ça ? demanda papa.

— Qui d'autre veux-tu que ce soit que notre cher cardinal ?

— Ah ! Rodrrrrigue ! lança papa, d'un ton ironique.

Blandine S., la bonne à la petite bouche framboise, ne s'appartenait plus. Elle travailla toute la journée dans une sorte de désordre. Il était évident qu'elle avait la tête ailleurs. Par exemple, elle époussetait là où elle l'avait déjà fait ; elle oubliait de changer l'eau sale pour lessiver les planchers. On la surprenait, un coude appuyé sur son balai, à regarder par la fenêtre la chatte fixant un oiseau, le cheval se frottant à la clôture, ou alors un des enfants sautant à la corde dans l'entrée de gravier.

Bref, elle travaillait de travers. Non, Blandine ne s'appartenait plus.

Déjà qu'elle passait pour étourdie et paresseuse. Cette dernière épithète revenait souvent dans la bouche de Paulette qui, par charité chrétienne, s'empressait d'ajouter : « Mais elle est bien bonne avec vous autres, les petits gars. »

Toujours est-il qu'aujourd'hui était le jour de sortie de Blandine. Un mardi ou un jeudi, cela faisait son bonheur. Car c'était, suivant la coutume d'alors, la soirée de sortie avec son cavalier.

Comme elle finissait de débarrasser, l'automobile de Léo M., une Ford carrée noire des années 1930, se garait dans l'entrée de gravier.

De la fenêtre de la cuisine, Blandine vit la bagnole se recouvrir de la fumée qu'exhalait le tuyau d'échappement. Elle sentit son excitation monter d'un cran et son cœur bondir dans sa poitrine. Elle avait un teint variable : soit

rose, soit blanc, soit rouge. Là, elle passa au rouge. Sous le tablier, elle portait déjà sa robe de sortie en coton rose à pois blancs. Elle courut vers l'entrée, coiffa, coquine, son bibi de biais sur ses cheveux, devant le miroir ovale, et décrocha son tricot de la patère. Se trouvant jolie au naturel, elle ne se pomponnait pas.

Maman et Simone descendaient l'escalier. Ma sœur de dix-sept ans, gantée et chapeautée elle aussi, allait servir de chaperon.

— Vous revenez pour dix heures. Dix heures à l'horloge grand-père, derrière moi. Pas à la montre de Léo. Pas dix heures et quart ni dix heures et demie, non, dix heures. Avez-vous compris ? leur demanda maman, d'une voix et d'un air sévères.

Message reçu cinq sur cinq. Elle leur montra ses dix doigts. Ce qui les vexa toutes deux. Blandine avait une petite bouche framboise et frisait la vingtaine. Jouer le chaperon n'était pas le rôle favori de Simone.

Mais bon. Une sortie, loin des sermons de Marie-Josephe, n'était pas à dédaigner. Aller au village, le soir, s'avérait toujours d'un grand attrait.

Maman sortit sur le perron avec les deux grandes filles et leur servit cette recommandation resucée :

— Je compte sur chacune de vous, Blandine et Simone, pour veiller sur l'autre.

Se grattant un coude, elle regarda s'éloigner l'automobile et son plumet de fumée. Simone ne jouait pas à fond son rôle de gardienne : elle avait laissé Blandine, au bec framboise, monter la première, lui permettant ainsi de s'asseoir près de son amoureux. Quand la main de Léo M. ne changeait pas de vitesse, elle se posait sur le genou

dodu de sa voisine. La caresse n'échappait pas à Simone, qui s'en trouvait émuoustillée.

Le trio entra chez Côté, le seul restaurant du village. Comme ils sortaient à peine de table, ils prirent chacun un café. Léo M. offrit une pointe de gâteau au chocolat avec une boule de crème glacée à Blandine. La bonne se trémoussa de plaisir, puis appuya, bien comme il faut, son dos fatigué par une journée de labeur dans l'encoignure du box. En écho, Simone se leva avec sa tasse.

— Je vous laisse à vos amours, chuchota-t-elle, avant d'aller s'asseoir à l'écart.

Elle commença de lire, dans le *Bulletin des agriculteurs*, un article de Gabrielle Roy : « Pitié pour les institutrices ! »

Elle ne vit pas le temps passer.

Les deux autres s'engluaient dans un face-à-face hypnotique. De temps à autre, à la demande expresse de maman, Simone jetait un œil oblique sur les tourtereaux qui se tenaient les mains, coudes sur la table. Blandine était rose comme la fleur.

Bien sûr qu'elle remarqua leurs genoux emboîtés. Et cela la fit sourire. Ainsi se rêvait-elle elle-même. N'était-ce pas un pas de plus dans son apprentissage de future amoureuse ? Certes, le rideau était bel et bien tombé sur Julot.

Tels des conspirateurs, les amoureux murmuraient ou chuchotaient la liste de leurs goûts et dégoûts.

À travers la friture de la radio qu'écoutait le patron en essuyant le comptoir, Charles Trenet tentait, vaille que vaille, de donner du liant à sa mélodie *Espoir*. « Tous les jours noirs ont leurs lendemains », chantait-il, malgré l'oreille chatouilleuse des Fritz, outre-Atlantique.

À neuf heures et demie, Léo M. se leva et, tapant d'un ongle sur sa montre, dit, à regret, qu'il était temps de rentrer.

— Déjà ? fit Blandine vers Simone, avec une moue boudeuse.

Elle replaça son bibi d'une main, tandis que ce grand échalas de Léo allait régler l'addition. La clochette de la porte tinta derrière les trois clients de la soirée.

L'automobile toussota et, après des élans de manivelle – une tige de fer coudée qu'on introduisait dans le moteur –, finit par démarrer dans un nuage.

Une heure et demie plus tard, alors que Simone et Blandine, accrochées l'une à l'autre et craintives comme deux orphelines de mélo, montaient les marches à pas de loup, elles entendirent l'horloge sonner onze heures. Elles stoppèrent net. Maman les attendait de pied ferme, pour ne pas dire comme le chien Cerbère.

Elle ne dit pas un mot, se contentant de pointer un index à Blandine dans la direction à suivre. Étant passée du teint rose au blanc, paupières baissées, menton dans la poitrine, s'arrachant le bibi, celle-ci obtempéra illico.

Dès que la porte de la chambre se fut refermée sur la bonne, maman explosa comme une furie. Elle retira un de ses souliers et en tapa un coup sur la tête de Simone qui se fit traiter de dévergondée, de pas de parole, de traînée, de pas fiable, de maudite folle des hommes, « de... de... pour ne pas dire encore pire ! ».

Le choc l'avait engourdie. Simone se pétrifia, le temps de recevoir cette rage soudaine, comme un seau d'eau glacée.

Une main sur le dessus du crâne, elle grimpa l'escalier à la course et se jeta sur son lit.

C'est à ce moment que la douleur la submergea. Elle se mit à pleurer. Elle pleura ainsi toute la nuit. Paulette, plus caressante que jamais, de la voix et du geste, ne réussit pas à consoler sa jeune sœur.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait encore, la grosse vache ?

Simone, secouée de spasmes, ne trouvait pas les mots, incapable de redire ce qu'elle venait de raconter à sa mère. Mauvais sort, le bazou de Léo M. était tombé en panne entre l'église et la place. À cinq minutes du restaurant. Le garçon avait essayé à maintes reprises de redémarrer le moteur, en vain, celui-ci était trop chaud pour repartir. Donc il le laissait refroidir puis tâchait, de nouveau, de remettre l'engin en marche. En bras de chemise et la manivelle à la main, Léo s'affairait, farfouillait sous le capot ouvert sur le côté et replié en deux, s'essuyant, de temps à autre, le front sur la manche de sa chemise. Il regardait la route dans un sens puis dans l'autre. Nulle automobile ne venait, qui eût pu le pousser, le dépanner. Le désert, quoi.

Il grattait sa tête picotée de sueur et se demandait, à répétition, si l'inertie de l'engin n'était pas due à une panne d'huile ou d'essence. Peine perdue. Il n'était « pas mécanicien pour un sou, mais menuisier pour une piastre », répétait-il pour s'excuser auprès des demoiselles.

Pendant ce temps, là-bas, dans la maison sous les érables, la mère se faisait de la bile.

Tandis que les deux retardataires maudissaient et la vieille bagnole et le jeune chauffeur. Léo, les bras ballant de chaque côté du corps, montrait son impuissance.

Les deux filles, retardées par ses tentatives et ses échecs répétés, rentrèrent *pedibus cum jambis*, comme disait Georges.

Elles marchaient côte à côte et les bras croisés pour contenir leur peur dans la nuit sans étoiles. Blandine maudissait, pour elle-même, le chameau qui ne s'était même pas offert de les raccompagner à pied. Le claquement de leurs talons sur la route semblait accentuer le silence tout autour. Le poids de l'air leur pressait les côtes. Par chance les deux moutonnes, trotinant, portaient leur petite laine.

Loin derrière elles, recroquevillé sur la banquette arrière, Léo s'endormit.

Chacune des filles, l'esprit dynamisé par la marche, s'imaginait peut-être, comme un des « petits bonshommes » de « Mutt & Jeff » dans *Le Soleil* du samedi, être accueillie avec un rouleau à pâte.

Pas le moment de rire.

Elles se contentèrent de grelotter, malgré leur tricot, jusqu'à la maison sous les érables. Le trajet de retour leur parut long comme la semaine. Dès qu'une voiture arrivait, elles se réfugiaient derrière un arbre.

Maman, chignon défait, en jaquette, assise à la mi-hauteur de la montée des marches, se leva d'un coup, écouta, bras croisés, le récit de sa fille, qu'elle trouva abracadabrants. N'en voulut rien croire de crainte d'être emberlificotée, et monta sur ses grands chevaux pour en cavalier un bout :

— Qu'est-ce que tu me caches ?

— ...

— As-tu vu un garçon ?

— ...

— C'est tout ce que je veux savoir.

— ...

Elle se disait insultée qu'on voulût lui faire avaler pareil mensonge. Qu'elle savait toujours trouver le double

fond. Elle allait montrer à sa fille qu'elle n'était pas une poire facile à berner.

Elle ne décoléra pas. Sa furie la propulsa jusqu'au village, le lendemain matin. Ne remarquant ni à l'aller ni au retour la Ford de Léo, toujours garée sur la place, elle alla, malgré les supplications de Simone, questionner, imaginez un peu, le restaurateur jusque chez lui, au-dessus du restaurant.

Il n'avait pas encore ouvert.

Il confirma que le trio avait bel et bien passé la soirée sur les deux banquettes, près de la fenêtre. Il se rappelait les cafés, le gâteau et la crème glacée. Il confirma, sur l'insistance de maman, qu'ils n'étaient que trois. Un trio, il l'avait dit, dut-il lui faire remarquer.

L'affaire de la panne n'était donc pas une histoire inventée. Et la mère avala le tout, de travers, mais l'avalait.

Quant à Simone, elle s'éveilla avec la sensation d'une béance creusée à la place du cœur.

Elle ne comprit jamais le pourquoi d'une telle violence de la part de sa mère, qu'elle aimait par-dessus tout. Elle ne comprit pas pourquoi le souci que maman se faisait pour elle s'était métamorphosé en rage.

Simone avait omis de dire à maman qu'en route, à cause des deux cafés ingurgités, elle avait dû s'arrêter pour faire pipi derrière un arbre. On ne raconte pas ça à sa mère, non ?

Peut-être bien, après tout. Mais non, pas nous autres.

Elle avait pris soin d'enlever ses souliers et de les poser dans l'herbe.

— Qu'est-ce que tu brettes ? lui cria Blandine.

— Maman regarde mes souliers quand je rentre.

— Pour quoi faire ? demanda la bonne.
— Au cas où je serais allée dans l’herbe avec un garçon.

Blandine reprit :

— Elle vérifie s’il y a du vert ? Incroyable !

— Incroyable mais vrai, ajouta Simone.

C’est qu’une fois le pipi fini, elle mit un temps fou avant de les retrouver dans le noir, les fameux souliers.

Maman avait remarqué comme les yeux de sa fille étincelaient à la vue de n’importe quel garçon.

— Tout ce qui porte pantalon, même un vaurien, est un prince charmant à ses yeux, pouah ! Ôte-toi ça de la tête, ma petite fille !

26

Inoubliable matin de mai 1945. Une brise souffle sur toutes choses et les caresse une dernière fois. Ça monte et ça déboule les escaliers, ça court dans toutes les pièces, voir si on n’oublie rien.

Il va faire beau.

La brume n’est plus qu’un filet qui s’effiloche au-dessus du ruisseau qui s’évade du côté des Darveau. Ce reste de brouillard tente de dérober à ma vue le paysage chéri. Le cousin Médérick est là qui transporte les meubles avec papa. À chaque meuble déposé, le cousin pousse un « fiou » et rallume sa cigarette. Les boîtes sont placées

du même côté des marches de l'entrée. Maman n'en finit plus de marquer leur contenu avec un crayon de menuisier qu'elle met sur son oreille pour me faire sourire. Mais je n'en ai pas envie.

Un camion se gare à côté de celui du cousin. Le chauffeur descend et rabat jusqu'au sol le panneau arrière. Papa s'absente derrière la maison et revient avec ma Mélodie, qui s'amène comme si de rien n'était.

Déjà, on a fait tuer Princesse, la jument aveugle, après qu'elle a chuté dans la carrière. Le chauffeur prend la bride des mains de papa et conduit la vache derrière le camion. Elle regarde de côté et la queue lui cingle le flanc. Elle se bute des quatre sabots. Le chauffeur allonge le bras au-dessus de la plateforme, saisit son bâton électrique, qu'il colle au jarret de Mélodie. Ça crépite. Elle pisse et chie une de ces bouses. En trois, quatre enjambées, dans un bruit de talons hauts on dirait, la voilà dans le camion. Aussitôt, clac clac, le panneau arrière est refermé. La queue de la vache cingle entre son flanc et les ridelles.

J'éprouve une sympathie absolue pour ce gros animal. Je suis tout entier dans cette Mélodie réfractaire au départ. Moi itou, je chierais et pisserais, si... Elle est et fait, en gros, tout ce que je ressens : Mélodie c'est moi, je vous dis. Gonflé de chagrin. Mélodie et moi. Tout comme elle, je rumine. Elle fait « meuh ! ». Je fais « heum ! ». Où va-t-elle comme ça avec sa géographie sur le flanc ? Y a-t-il un pays des vaches ?

Papa serre la main du chauffeur, qui touche sa casquette, donne un coup de pied au pneu arrière et monte dans sa cabine. Le moteur a des ratés avant de démarrer dans un nuage de fumée.

Assis dans ma balançoire, je sens mes joues se mouiller.
S'en est allée Mélodie.

Le va-et-vient reprend de plus belle. Médéric regagne son camion aux ridelles bâchées. Il le recule devant l'entrée, par-dessus la bouse. L'odeur du camion chasse l'odeur d'ammoniaque qui chasse l'odeur de merde. Les meubles sont embarqués et attachés. Se peut-il que tout, tout ce qu'on a, puisse tenir dans un si petit espace ? Tous nos biens dans cette boîte ? Tout nous autres ? On dirait que la guerre nous chasse sur la route. J'ai vu ça au cinéma. Les familles comme des fourmis, chacune transportant un morceau. C'est pas possible. Chacun des objets dégage une telle aura sentimentale ! Il me semblait qu'on n'emportait que le squelette en délaissant le plus important : l'impalpable, oui.

Comme pour pallier cette abstraction, Pierre sort de la maison avec le panier de pique-nique ; il est rempli de sandwiches que maman a préparés. Papa, tenant le thermos d'une main, vient rejoindre maman.

Les autres enfants vont voyager dans la Chrysler. Les trois garçons monteront derrière et Paulette devant. Simone nous rejoindra plus tard.

Maman me fait signe d'approcher, je la rejoins à la course ; elle tire son mouchoir de sa manche, m'essuie le visage et me mouche. Je monte m'asseoir dans la cabine du camion qui pue le tabac, la poussière et l'essence, entre le cousin Médéric et maman. D'une main, elle tient son sac à main sur ses genoux – il contient les cinq mille dollars reçus de la vente de la maison et une photo écornée du frère André –, et de l'autre m'agrippe le coude.

Les bruits d'embrayage me tordent les boyaux. Je me penche et j'aperçois, sous le profil du cousin, la maison qui glisse et disparaît derrière sa pomme d'Adam.

Soudain elle n'est plus là. J'ai un moment de vertige.

Mon repaire si établi, mon nid si solide, mon gîte si réconfortant et chéri, mon inamovible point fixe, où coulaient le miel et le lait, comment peut-il s'envoler avec cette facilité ? Comme on tourne la page d'un livre ?

Maman raconte à son neveu qu'elle a commandé une peinture à l'huile de la maison. La toile est enveloppée dans du papier kraft et placée derrière la banquette. Au bas de la toile, elle a fait inscrire « Chez nous ».

Une fois passées la maison des Darveau et celle de Fernande, la cousine à la trâlée d'enfants, ce qui défile sous mes yeux, je ne l'ai jamais vu. Me voici arrivé aux confins de mon premier pays. Je me sens arraché. Ce matin de mai tout neuf, nous roulons vers ce qui est, pour moi, cette nébuleuse appelée Québec. Mon nouveau monde.

DEUXIÈME MAISON

1

Québec, *la* vraie ville neuve à mes yeux. Arriver en ville, c'était foncer dans ce tas de maisons comme je l'avais anticipé, ou entrer dans un bric-à-brac de boîtes culbutées dont vous aviez commencé par entrevoir le désordre, à distance, juste un peu avant l'embranchement du chemin qui va serpentant à travers champs : la côte de La Suète.

C'était entrer dans un ordre par un chaos apparent, par une rue qui vous conduisait à une autre, dans un labyrinthe sans Ariane et son écheveau. Le 126, rue Saint-Cyrille Est se dressait devant moi ; et ce *moi* se trouvait amputé d'une grande partie de moi. Pour la première fois, je mettais les pieds à Québec.

J'étais nauséux d'avoir respiré les vapeurs d'essence du camion poussif dans les côtes. J'ai levé la tête : une maison en pierre de trois étages – mon papa tailleur de pierre avait présidé à son choix. Trois lucarnes, comme celle de Neuville – je ne serais pas long à dire « là-bas », cette autre notion de mon espace –, quatre marches, un palier et deux colonnes soutenant le balcon, au deuxième. Un porche menait à l'arrière-cour. Nous serions toujours à courir dans les escaliers : nous habiterions le deuxième et le troisième. Thomas y montera les blocs de glace pour

la glacière. Papa devra replâtrer certains murs, ajouter les armoires en contreplaqué, refaire les plans de travail et changer l'évier de la cuisine. Nous, les enfants, nous gratterons, à quatre pattes, le parquet de bois franc du vestibule avec des éclats de vitre.

Au sous-sol logeait un soldat, un Irlandais, McChose, avec sa femme et leur fillette Maureen. Au rez-de-chaussée, les Poitras, deux tuberculeux qui dormaient fenêtres ouvertes. Papa leur dira de partir quand il n'arrivera plus à chauffer la maison l'hiver. L'oncle Armand, ou Péton, habitera un temps chez nous. Le temps de combler Simone de cadeaux, dont un manteau en chat sauvage qui fit jaser. Ou bien dut-il s'en aller après que Pierre l'eût bousculé dans la montée d'escalier, alors qu'ils se croisaient et que maman criait à l'oncle d'empêcher le fils, qui avait fait une autre peccadille, de se sauver d'elle ?

Papa et Péton travaillaient ensemble à faire les parterres des nouvelles maisons de Sillery. Parfois nous leur apportions de la limonade sur nos trottinettes à roulements à billes récupérés d'un garage.

Notre terrain de jeu était le terre-plein de la rue, entre deux réverbères à boules blanches. Autour de nous, les familles comptaient autant d'enfants que la nôtre. L'une d'elles en avait même dix-huit. « Tous vivants », ajoutait-on comme pour coiffer l'étonnement.

Arriver en ville, c'était plus que changer son fusil d'épaule. Au début, on se tenait les coudes serrés face aux Irlandais, qui voulaient en découdre. Nous étions dans la paroisse Saint-Patrick, leur fief. Un lieu propice à raviver de vieilles querelles douloureuses. Nous vivions un véritable clash. Le Larousse dit : « Désaccord violent, conflit, rupture. »

Le quartier était moitié anglophone, moitié franco-phone. Eux, dans notre jargon : les Pattes-de-poil. Allez savoir pourquoi. Et nous autres, dans le leur : les *Pea soup*. De ça on sait le pourquoi. On ne se privait pas de se lancer ces sobriquets à la figure. Juste le prononcé de ces noms pouvait devenir *casus belli*. La moindre brouille pouvait s'éterniser. Par mesure de précaution, on faisait les courses à deux. Quand Pierre s'aventurait seul, il déguisait sa peur, un marteau sous sa veste. Charles, pas plus bagarreur qu'une colombe, comparait le climat guerrier qui régnait à une huitième plaie d'Égypte.

C'était enrageant de toujours être sur ses gardes, prêt à tout, vigilant au max, sur le qui-vive. Avoir peur et se méfier devenait le quotidien. Des fois qu'on tomberait sur un Bloke.

Il m'a fallu je ne sais combien de temps et de courage avant de faire seul le tour du bloc. Personne ne m'avait dit jusqu'où il m'était permis d'aller. Un enfant doit savoir ça, pour se définir dans son territoire, sinon...

Sinon quoi ? Il sera condamné à errer comme un chien sans collier et sans maître.

J'allais, sans le savoir, marquer ce jour d'une pierre blanche. Il fallait descendre l'avenue De Salaberry et voir se dissoudre la ville vers le piémont des Laurentides et d'un coup, frissonnant, on se sentait happé par la ligne sinueuse et bleue des montagnes ; à la rue Crémazie tourner à droite, hâter le pas devant les demoiselles F., deux vieilles cancanières, et à main gauche examiner la synagogue aux fenêtres dont les petits bois de chacune formaient une étoile de David.

J'avais l'âme picotée de mille sensations. Je prononçais, dans ma tête, les mots d'une entraînante chanson british à la mode, *It's a Long Way to Tipperary*, et, surprise, je me retrouvai sain et sauf, tout content d'avoir échappé au pire, devant le numéro 126, mon port d'attache. Mon domicile. Comme j'étais fier de crier la nouvelle en montant chez nous. « Papa, maman ! » Mes cris brisaient le silence de l'appartement vide et mort.

J'avais l'air idiot, courant d'une pièce à l'autre. Raconter ma vaillance, plus tard, ne me vint pas à l'idée, le temps ayant passé. La nouvelle moins fraîche aurait eu un goût de soupe froide. Je n'avais pas rêvé, non. J'avais bel et bien fait le tour du pâté de maisons, c'était toujours ça. Non, ce n'était pas rien pour un enfant de sept ans, tout juste débarqué de sa campagne, de s'aventurer – au sens propre du mot – à « faire le tour », selon notre expression, du bloc, risquant de se retrouver nez à nez avec une ou deux Pattes-de-poil, nos ennemis jurés ! Mais cette belle démonstration de courage devenait un non-événement ! Anéantie, donc, mon héroïque équipée.

Par la suite, j'eus en masse de temps pour prendre la mesure de mon escapade. À mes yeux, ceux qui habitaient de l'autre côté de la rue étaient des étrangers pas tout à fait pareils à nous. Ils vivaient « de l'autre bord », comme ceux de l'autre bord du Saint-Laurent, là-bas, à Neuville. La rue avait aussi ses marées, avec ses automobiles circulant dans les deux sens.

On transporte toujours avec soi les premières images de son monde.

3

Enfin les jours passaient, chacun avec une nouvelle saveur. On n'était plus jamais tous ensemble. Voilà le problème avec la ville. Notre chez-nous était devenu une ruche bourdonnante et désordonnée. Presque une salle des pas perdus ! Pour moitié, l'extérieur nous happait, pour moitié, la famille nous rappelait. Il n'y avait plus cette promiscuité qui fonde une famille. Chacun avait ses amis.

Les garçons iraient dans une nouvelle école. Paulette, rétive à l'anglomanie ambiante, prit un cours de secrétariat à la Bart School, dont l'anglais la rebuta si fort qu'elle se retrouva vendeuse. Simone, mezzo-soprano, quand elle ne sortait pas avec sa grande amie Madeleine D., s'exerçait au chant classique, dont les cours étaient défrayés par l'oncle Péton.

Thomas, lui, suivait des cours de dessin aux Beaux-Arts, rue Saint-Joachim, qu'il finira par sécher en rentrant à la maison avec les dessins empruntés d'un autre qui n'avait pas le quart de son talent. Ce qui, sans qu'elle sache pourquoi, faisait tiquer maman. Pour aller faire quoi, le Bandit ? Il ne tenait plus en place. Toujours à faire une chose ou une autre, mais quoi ? Le diable le sait. À part ça, depuis peu, il sifflait les filles, oui oui, sur deux notes. Charles, lui, était ce camelot contrebalançant, tant bien que mal, le poids des soixante et un exemplaires de trois journaux : *Le Soleil*, *L'Action catholique* et *L'Événement*.

Pierre avait pour ami un des L., la famille aux dix-huit enfants, qui partageait avec lui les nombreux jouets – au bas mot, deux cents petites autos de plastique – hérités de sa fratrie, dont certains membres occupaient des fonctions officielles. Dans ce nombre de véhicules se trouvaient des voitures de police, beaucoup de taxis jaunes, des camions de pompiers, des ambulances et deux corbillards. Paul, mon ami surnommé Pinotte parce qu'il mangeait des arachides – personne ne disait ce mot –, quand il m'accostait s'empressait de me dire qu'il n'en avait pas. Quatre secondes plus tard, il se détournait pour en avaler une poignée. Il me répondait par des hu hu. Je regardais sa pomme d'Adam palpiter comme la gorge d'un crapaud amoureux.

J'aimais être à ses côtés ; il parlait peu, vu qu'il avait toujours la bouche pleine. « On ne parle pas la bouche pleine » nous apprenait la bienséance familiale.

Il avait mis au point un jeu qu'il appelait New York, prononcé la bouche de travers. Il avait pour terrain de jeu le solarium. Le parquet se composait de lames à angles droits. Les deux cents autos s'entassaient autour de la pièce. Les

deux joueurs se tenaient au centre et à *go*, ils attrapaient quelques autos qu'ils faisaient rouler – attention, sans déborder ! – sur les lames en les ramenant peu à peu, lame après lame, vers le centre de New York. À travers des cris comme « *Yellow chicken !* », « *Butter fingers !* », « *Go to shit !* », « *Go to hell !* » et « *Fuck you !* », il fallait provoquer des collisions. Étirant son bras, Pinotte attrapait un casque de pompier, passait à Pierre une casquette de policier, et se mettait à baragouiner un anglais de vache espagnole ; les deux reprenaient d'autres autos, causaient d'autres accidents ; Pinotte, toujours étirant son bras, décrochait les toges de ses frères avocats et les joueurs se mettaient à plaider avec des effets de manches, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les voitures forment un tas, après carambolages, au beau milieu de la pièce. Alors ils criaient : « New York, New York ! » Là, changement de ton : Pinotte, passant une chasuble, lâchait des « *amen* » et des « *vobiscum* » pour l'âme des défunts victimes de la circulation.

Après un grand éclat de rire, ils rangeaient tout et sortaient se dégourdir les pattes et crier à s'égosiller.

Un de ses frères vivant à New York lui avait-il appris que la ville contenait des millions d'autos ? Moi, je trouvais que Québec en possédait assez comme ça. Pas besoin de s'en faire accroire. La nouvelle vie devait désormais se dérouler en auto. Rouler dedans, manger dedans, baiser dedans, boire fumer dedans, voir un film dedans, dormir dedans et peut-être bien, un jour le plus lointain possible, mourir de multifractures, « la tête dans le dash ». Puis, s'allonger dans un corbillard... pour une dernière balade en Cadillac.

Pour donner le change, le 8 mai, jour de la Victoire, j'ai couru d'une alarme de pompier à l'autre. Je rabattais, à bout de bras et sur la pointe des pieds, la manette d'une boîte de métal peinte en rouge et fixée à un poteau de fils électriques. Ça sonnait au poste des pompiers. On m'avait dit que par un jour pareil, c'était permis d'en sonner à tour de bras. J'en sonnai deux, trois. Les sirènes hurlaient dans toute la ville, mêlées aux cloches de tous les clochers. Il y avait de la fièvre dans l'air.

Les moineaux, par poignées, semblaient garrochés d'un arbre à l'autre, ou se posaient, à peine, dans le crottin de cheval. Il faisait beau soleil et le ciel était vaste et bleu. Cette nuit-là, du bas de la côte De Salaberry montaient des « *Hip hip hip hourra !* » à peine reconnaissables et mêlés à des chants accompagnés de divers instruments. Tout le bas de la ville bourdonnait, en liesse. La rumeur nous parvenait par vagues qui ne s'arrêtaient jamais. On sentait l'énorme force, la colossale vitalité des citoyens s'emparer de l'espace public avec un féroce désir de faire entendre leur joie d'avoir enfin retrouvé la paix. Ce brassage tumultueux a continué jusqu'à l'aube. On ne pouvait pas dormir.

Juste un coulis de vent, agitant les rideaux, simulait l'haleine de la lointaine et infatigable bête. Une légère crainte frémissait à la frange de ce gros monstre qui continuait de faire des siennes, espérant qu'une puissante main lui serrât la bride.

Ce matin-là, dans le parc Victoria, on ramassa trois cannes, six cravates, un chapelet, huit casquettes, deux vestons déchirés, deux chapeaux de paille et trois de feutre, cinq petites culottes, un scapulaire, un *bridge*, onze souliers – sept de dames et quatre de messieurs.

Les stigmates de la fête.

5

Dans notre voisinage, je découvris les deux plus adorables petites filles de toute la rue. On ne peut plus pareilles, deux jaunes du même œuf, des jumelles blondes au teint rose et belles comme tout. Sauf qu'elles avaient deux ans de moins que moi. À cet âge, deux ans valent une génération. Tout de même, elles étaient jolies à regarder filer, cheveux au vent, sur leur tricycle.

Tout le temps de l'office de la Fête-Dieu célébrée chez le gros bonnet d'en face, je les ai admirées dans leurs robes de dentelle. Tandis que Charles regardait, par-dessus les grandes personnes au cou tendu, dans son périscope – gadget très prisé alors – qu'il avait fabriqué de ses mains avec du carton et deux miroirs des poudriers de mes sœurs.

Leur façon, aux petites, de faire s'agenouiller chacune sa poupée, me ravissait. Elles montraient une telle gravité dans leur concentration.

Je n'aurais pas cessé de les fixer si, ô scandale, deux chiens n'étaient venus se joindre l'un à l'autre face à l'autel dressé sous une profusion de fanions jaunes et blancs pour la circonstance. La majorité de l'assistance se dévissait le cou pour ne pas voir le chien grimper la chienne.

Aussitôt l'acte entamé, une âme charitable, catholique en diable et romaine, sortit de la rangée des dignitaires, releva la voilette mouchetée de son visage et les chassa à coups de petit drapeau aux couleurs du Vatican.

* * *

La chance me souriait. Lors de notre premier pique-nique sur les plaines d'Abraham, je trouvai, en moins de cinq minutes, deux trèfles à quatre feuilles. Ha oui ! C'est bien cette fois-là qu'un vieux monsieur à barbichette et à ronds de cuir aux coudes, nous apprit que là où nous avions déployé notre nappe blanche avec les assiettes et les serviettes, nous étions pile au cœur de l'endroit où les régiments français et anglais (ces mangeurs de marmelade d'oranges), guêtres mouillées de rosée, s'étaient tiré dessus dans la fraîcheur d'un matin de septembre 1759.

Après avoir fait semblant de s'intéresser au discours du vieux, Thomas, poussé à bout, nous signifia qu'il fallait lever le camp. Il dit au bonhomme à la goutte au nez :

— On savait pas que c'était ici, monsieur.

L'homme répondit :

— Vous pouvez rester là où vous êtes, il n'y a pas d'offense. L'important est de se dire : je me souviens.

Du menton, Thomas nous fit signe qu'il fallait continuer à débarrasser le plancher des vaches. De sa canne levée, l'érudit, tout à sa pédagogie, nous indiquait les positions et les mouvements des troupes.

— Cachés là-bas, derrière les arbres, les Indiens attendaient le signal des Français pour attaquer.

Ce fut ma première leçon d'histoire. Tu parles ! Elle commençait par une défaite !

Notre histoire, diront certains, ne sera qu'une suite d'occasions manquées.

Nous finîmes de manger nos sandwiches en rentrant à la maison, jetant au passage les croûtes aux moineaux qui, disent les ornithologues, nous arrivèrent sur des navires anglais au milieu du dix-neuvième siècle.

6

Le roi Salomon a tort de dire qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil. La ville regorgeait de surprises. Comme cette grande jeune femme, blonde, magnifique dans son tailleur bleu poudre. Elle marchait d'une drôle de façon, en se dévissant un peu le tronc. Cette longue Vénus habillée allait ainsi, avançant l'épaule opposée à la jambe. C'était une beauté, admirée par tous ceux qui la voyaient progresser ainsi, naviguant sur le trottoir en fendant l'espace, sans bras. Oui, sans bras.

Figure de proue d'un beau navire ayant à son bord mille désirs d'hommes, mille rêves d'enfants. Elle emportait dans son sillon des promesses de trésors, sans noms et tout aussi indescritibles, lourds comme l'or et légers comme l'air, impalpables et peut-être, peut-être spirituels, pareils à des prières païennes murmurées dans une langue inconnue. L'effet en était si merveilleux qu'il l'emportait de beaucoup sur l'émouvant.

Rien au monde, je crois, ne m'aurait fait rater cette mirifique rencontre. Je me languissais, guettant l'heure et le jour de la semaine où elle passerait. Irradiante et belle à pleurer. Assis dans les marches, menton dans les paumes et coudes aux genoux, je me laissais envahir par ce miracle hebdomadaire. Un vrai mirage.

L'incarnation d'une sorte d'épiphanie. Ce devait être ça, une apparition.

Quelque chose comme une lumière envahissant un être qui ne se révélait, la plupart du temps, qu'aux enfants pieux.

7

Nous faisait rire et nous inquiétait à la fois ce nouvel ancien combattant, dépenaillé, braguette déboutonnée, un peu dingo, que l'on faisait marcher – dans les deux sens du mot –, à qui il suffisait de crier en anglais « *Attention !* » pour le voir se raidir au garde-à-vous et tout

aussitôt partir d'un pas militaire, tapant du talon sur le trottoir jusqu'au prochain coin de rue.

C'est encore lui qui, par une belle journée, envoya tout voler par la fenêtre de sa chambre : canapé Chesterfield, tourne-disque RCA Victor, « chemises en cerfs-volants » et cravates serpentine, accompagnés d'une volée de papiers, sur fond de ciel bleu sans nuages. Jusqu'à ce que deux policiers l'embarquent, menottes aux poignets, dans le panier à salade.

— Un fou ! fit un badaud.

— Non, monsieur. Un gazé. La guerre lui a volé la raison, lui fut-il répondu.

8

On en avait parlé dans les journaux, à la radio, dans les familles et chez nous aussi. C'était la grosse affaire ! Enfin un événement qui allait chambouler mon quotidien. Une occasion d'aller voir ailleurs et d'agrandir mon terrain de jeu. Gamin, on a une telle énergie. J'en avais à revendre, disait maman, les rares fois où elle parlait de moi au téléphone. Maman apprit qu'un bateau de guerre, chargé de soldats, rentrait au pays. D'une journée à l'autre, il allait accoster au quai de l'anse au Foulon. Je finis par saisir qu'un cousin à nous arrivait sur ce bateau. « En un seul morceau. » Ça, je ne comprenais pas.

Le jour dit, je m'empressai de composer LA 71375 sur le téléphone pour appeler Pinotte. J'allai le rejoindre en bas de chez lui.

« J'en ai pas. » Sous-entendu : des arachides. Pour une fois, il disait vrai. Et il était très enthousiaste à l'idée de prendre le large avec moi.

Cinq minutes plus tard, nous marchions côte à côte en direction du fleuve, moi lorgnant sa pomme d'Adam. Nous avions une vague idée du chemin pour nous y rendre. On l'avait déjà aperçu, du haut de la falaise, au bord des plaines d'Abraham, où nous allions de temps à autre jouer. Arrivés en haut de l'avenue Turnbull, nous avons traversé la Grande Allée. Nous avons descendu le ravin, traversé un chemin asphalté. Là, tout en bas, étaient le quai noir de monde et le navire qu'on eut dit couvert d'une nuée grouillante de mouches kaki.

La falaise, à forte pente, dégringolait jusqu'au pied d'une rangée de maisons. Rien ne pouvait nous barrer la route. Comme des bébés tortues, coûte que coûte, nous allions vers l'eau.

Talons par-devant, assis sur nos fonds de culotte, nous avons commencé à descendre. Le sol était couvert de vinaigriers et d'éclats de tuf calcaire. La pierre glissait dans un bruit de vaisselle. Au passage, on cassait les tiges des feuilles, d'où s'écoulait une sorte de latex. Les bras ouverts, ou les élytres écartés, empêchaient qu'on prenne de la vitesse, nous, les drôles de bestioles « vues des airs », selon ce tout récent point de vue apporté par l'aviation.

Entre mes pieds, je vis une femme, avec une brassée de linge, sortir sur son balcon et nous crier : « Mes pauv' p'tits enfants, vous venez de passer dans l'herbe à puce. »

Paul ne réagit pas plus que moi. De l'eau sur les plumes d'un canard.

On ignorait la dangerosité de cette plante. On jeta un œil à la plante trifoliée, sans plus. Pas plus embêtés que ça, on dévala jusqu'en bas avec des éraflures aux mains et aux bras. Je me retournai et appréciai l'obstacle vaincu.

Fiou.

À un jet de pierre, le grand murmure d'une foule moutonnante, énorme, nous arrêta. Il fallait se décider. Soit foncer, soit s'en retourner. Paul était écarlate.

« On n'a pas fait tout ce chemin pour rien », me dit-il.

Comme il avait raison ! Nous avons foncé vers la foule qui cachait le navire. Celui-ci était couvert de soldats. Jouant des coudes, nous sommes parvenus, évitant deux chiens, à louvoyer à travers les gens et les odeurs – ô mes aïeux ! Nous sommes passés entre des jambes, avant d'atteindre, ouf, le bord du quai. Pris de vertige, Paul recula derrière moi. Je sentis sa main crispée sur le dos de ma chemise.

On distinguait à peine le gris du navire de guerre, tant il était recouvert, de haut en bas, de kaki. Ils y étaient des centaines, pêle-mêle. Ça agissait des képis, des casquettes de gradés, quelques mouchoirs. Tous excités de mettre pied à terre. Il ne manquait pas non plus de paquets de poches, tirés du fond de la cale, qui s'entassaient sous des prélaris de grosse toile imperméable. L'Union Jack pendouillait à un mât.

Des odeurs fortes de bière et d'alcool circulaient dans une âcreté de sueur.

Les lettres HMCS quelque chose – Pinotte savait l’alphabet – étaient à peine visibles sous quelques-unes des centaines de jambes kaki terminées par de grosses bottes noires. La foule des soldats criait, répondant à la foule des civils traversée d’une houle plus bruyante encore.

Une seule et même image de soldat avec deux jambes, deux bras, et toujours à peu près la même tête. On a ensuite distingué des mutilés : certains s’appuyant sur une béquille, parfois deux, d’autres encore à qui il manquait un bras et dont on devinait la manche vide retenue par une épingle anglaise. Ceux-là en avaient leur voyage de la guerre. Fallait être aveugle pour ne pas le voir. Pinotte comprit aussi vite que moi qu’il serait impossible de repérer mon cousin dans ces milliers de visages. « On s’en va. » Dans le tohu-bohu, je pus à peine entendre les trois syllabes.

En fait, je n’avais jamais vu de mes yeux le fameux cousin.

Ces derniers jours, on s’était mis à en parler tant et tant que je m’étais imaginé connaître ce Jean-Bertrand. J’endossais cette fierté d’en avoir un de la famille qui rentrait au pays en héros.

Mais j’évitai de dire la vérité à Pinotte de peur qu’il ne me plante là.

Épuisés d’émotions, déçus et les jambes mortes de l’effort déployé dans notre marche et surtout dans notre descente casse-cou, il faut le dire, dans le tuf instable et le sumac vénéneux, nous avons grimpé le long et abrupt escalier du Cap-Blanc.

Le surlendemain, des cloques causées par le sumac vénéneux sur lequel nous avions glissé me couvraient le

corps. Je téléphonai à Pinotte. On me répondit qu'il avait une grosse fièvre et qu'il avait la face si bouffie qu'on ne voyait plus ses yeux. Il était alité. Sa mère me raccrocha au nez. Clac. Je continuai de me gratter. Crunch crunch. Courroux divin pour s'être poussés sans prévenir ?

De toute ma sainte vie, je n'ai jamais pu mettre un visage sur ce Jean-Bertrand, le cousin héroïque. Je venais de prendre ma leçon : ne pas prendre ses désirs pour la réalité.

9

Comme papa était devenu paysagiste importateur, il recevait des boîtes de bois de douze pieds de hauteur. Chacune contenait un arbre. Depuis quelques jours, je voyais Thomas et Charles les examiner. Ils se grattaient la tête. Un matin, je les surpris, en pyjamas, à clouer les caisses les unes derrière les autres pour former des gradins.

Pourquoi ? Pierre me dit qu'ils fabriquaient un ring de boxe pour péter la gueule aux Pattes-de-poil. Une demi-heure plus tard, ils fixaient au sol quatre de ces caisses. Ils ajoutèrent des poteaux aux quatre coins, y accrochèrent deux rangées de câble.

Et le tour était joué : nous avions une arène de boxe à nous dans notre cour. Le couvert était mis : les Blokes allaient déguster.

D'où pouvait bien venir cette animosité ? Nos parents ne nous disaient jamais de mal des Anglo. Maman avait un préjugé favorable, sans s'abaisser jusqu'à leur cirer les bottes. Quant à papa, il lui arrivait de maudire son ancien supérieur à la compagnie d'assurances, un dénommé Johnson, qu'il traitait d'enfant de chienne, mais avec le sourire pour éviter des remontées de bile. Il évitait l'effet boomerang de sa détestation et le lait de magnésie Phillips', de même que les pastilles Tums contre l'acidité. Pas de problèmes gastriques chez mon papa. Ni l'un ni l'autre de mes parents ne nourrissaient d'anciens griefs.

Il faudra attendre l'émeute du Forum, le 17 mars 1955, pour qu'une goutte d'arrogance fasse déborder le vase chez les francophones. Exclure Maurice Richard des éliminatoires, c'était allumer la mèche d'un baril de poudre. Cette soirée sema les germes d'une nouvelle fierté sous la forme de quelque chose qui allait ressembler à un *désormais* dans notre histoire de Canadiens français : nous n'allions plus nous laisser bafouer par les Campbell & Co.

Les Irlandais, eux autres, jouaient un drôle de jeu. Ils n'aimaient pas quand nous les confondions avec les Anglais. Mais passer pour des Anglais faisait leur affaire quand il s'agissait de nous bosser. Ça faisait surtout l'affaire des unilingues anglophones.

Un des Laroche fournit deux paires de gants de boxe qu'aurait pu porter Joe Louis. Alors l'entraînement commença : danse, saut à la corde et longue série de coups de poing contre une poche de sable suspendue au plafond du porche. Moi, j'étais derrière le sac de frappe et mon squelette encaissait les contrecoups. Sous les conseils de

l'aîné des Duchesne, Thomas travailla sa garde, qu'il avait trop haute.

Puis se répétèrent des séances de *shadow boxing*, des simagrées de séances de boxe et tout le tralala. Mais pas de séances à la poire de cuir : cet objet si envié ne nous était pas accessible. L'entraînement se faisait entre mes frères et leurs amis : les de Celles, les Duchesne, les Vallée, les Sirois et les Laroche, bien sûr.

Dès qu'il s'agissait de sport, Thomas s'y jetait à corps perdu. Avec son nez cassé et son corps charpenté, il faisait bonne figure.

Je ne sais trop qui eut pour mission de parler aux Anglais – en fait, des Irlandais – qui acceptèrent, sans hésitation, de venir nous affronter. Les McNeil, McNaughton, McKay, McPherson et d'autres encore. Le grand boxeur James Braddock était un Irlandais d'Amérique tout comme eux et ça, nous l'ignorions. L'aurions-nous su que ça n'aurait fait qu'augmenter l'ardeur de nos troupes.

On allait leur montrer, à ces maudits Blokes, qui étaient les plus forts.

Chaque clan avait ses supporters dans les gradins où l'on risquait des échardes dans les fesses, si l'on s'excitait trop le poil des jambes.

Maureen McQuelque Chose, la voisine irlandaise du sous-sol, affolée par les coups et les cris, resta collée derrière une vitre. Elle de qui, en deux ans, on n'avait aperçu que les fonds de culotte dans la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel, tant elle était concentrée à creuser dans le mâchefer des trous pour enterrer ses poupées. Son papa, revenu de la guerre, ébranlé dans le manche,

racontait devant sa fille impressionable, les cauchemars épouvantables de la nuit. Posée entre eux sur la table, la boîte de céréales Kellogg's n'offrait pas un rempart suffisant à la fragilité de la petite. Simone la comparait à Annie, la petite orpheline des pages illustrées du *Soleil*, dans l'édition du samedi.

Ce samedi matin-là, mon cher Thomas fut le champion haut la main. Oui, on peut dire qu'il fit grosse impression. Les rounds ne duraient pas plus de deux minutes, vu la lourdeur des gants – seize onces. Il affronta O'Keeff, le plus balaise de sa fratrie. Le gars était lent et lourd. Une droite de lui pouvait faire du dégât. Encore fallait-il qu'il atteigne l'adversaire.

Thomas bougeait sans arrêt, tournant en rond, il finissait par rendre l'autre maboul et là, boum, un direct entre les deux yeux. Au bout de trois, quatre de ces rounds, l'ennemi, le corps couvert d'éraflures, baissait les bras tandis que l'autre levait les siens en signe de victoire. Pierre, serviette de soigneur au cou, élevait le seau d'eau au-dessus de la tête de Thomas et en laissait s'écouler une petite quantité. Celui-ci s'ébrouait en courant à l'intérieur du ring et revenait vers Pierre, qui l'essuyait avec vigueur. Tous les deux avaient assimilé, avec un maximum de précision, les gestes du noble art.

« Au suivant ! » lançait Thomas avec l'air d'en redemander.

Il pouvait se le permettre. Un autre Irlandais lui donna du fil à retordre. Celui-ci, fin, élégant, tout en muscles, long, rapide, esquivait les coups. Jerry McNeil dansait. Mais il se fatigua et baissa sa garde. Thomas trouva une ouverture et se mit à le tapocher à répétition, de façon à marquer des points.

L'Irlandais perdit un gant, je ne sais comment, et décida de tout arrêter. Victoire pour Thomas ! C'était mon frère et c'était lui, le champion. J'en prenais une part. J'étais si fier ! Et du coup, je me sentais renforcé. Ouais, moi avec, j'étais capable d'en prendre ! Je tapais sur l'épaule de mon voisin. Tiens, toé ! Je venais de toucher à l'épaule du cadet des frères O'Keeff, deux fois mon poids. Il répondit à mon triomphalisme par un coup de coude qui m'envoya sur le cul, en bas de mon siège. Quand je me relevai, furieux, il me fit un clin d'œil. « OK », fis-je pour clore la chose et battre en retraite.

Cet engouement pour la boxe ne dura qu'une fin de semaine. Nos opposants avaient eu leur leçon. Et nous, notre revanche sur la défaite des Plaines d'Abraham. Enfin les choses prenaient une tournure favorable. Faut croire que nous étai resté en travers de la gorge, comme une arête de morue, ce 1759. Nous compensions. Nous avions besoin de nous reconforter dans notre force. Bon ! Parfait ! Les deux glorieux généraux morts pouvaient dormir tranquilles, six pieds sous terre à téter les pissenlits par la racine, la pipe cassée et l'arme à gauche, après avoir mordu la poussière et avalé leur certificat de naissance.

Bien sûr, il n'y eut pas de vrais K.-O., comme on le souhaitait, à part les K.-O. techniques qu'il incombait à Charles de déclarer. Oui, bon, quelques yeux au beurre noir, cinq ou six uppercuts au menton – une pièce de choix –, quantité de *jabs* pour tenir l'adversaire à distance, quelques points aux côtes, mais rien de grave, non, jamais personne n'est tombé dans les pommes.

Les forces en présence avaient été bien évaluées et cela suffisait. Les combats de boxe finirent, ce week-end, par

nous apporter la paix. Les AngloS avaient jeté l'éponge. Les deux clans devinrent amis, sans chichis.

Notre camp ne célébra pas avec trop d'ostentation sa supériorité.

Thomas *the King* devint le héros du quartier et le grand frère protecteur pour tous les membres des deux bandes. Vive la paix !

10

Désormais, on pouvait aller traîner, sans trop d'appréhension, partout où ça nous chantait. Jusqu'aux frontières des autres paroisses. Au-delà, attention ! c'était une autre paire de manches. L'esprit de clocher régnait en maître chez les enfants. C'était, chez ces petits animaux, paroisse contre paroisse, et je vous prie de me croire, on ne faisait pas de quartier, ça cognait dur. C'était pis que chat et chien. On était d'une paroisse, point final. Passé ses limites, vous deveniez *ipso facto* l'ennemi à abattre.

Les vendredis soir, c'était le cinéma pour les enfants dans les sous-sols d'église. Après la projection, tiens, toi : pif paf ! boum ! bing bang ! et crouch ! aïe ! et ouch !, on se tapait dessus à qui mieux mieux. On ne faisait que singer les westerns.

On criait « Anzop enne stiquemop ! Et baisse tes culottes ! » pour « *Hands up ! And stick them up !* » : Mains en l'air ! Et on bouge plus !

Mais il y avait trêve de pugilat pour ceux qui apportaient cette manne, aussi précieuse que rêvée : les bandes dessinées américaines, les *comics*. Ce soir-là devenait l'occasion idéale d'échanger nos *comic books* : *Superman*, *Batman*, *Tarzan*, *Flash Gordon*, *Buck Rogers*, *Dick Tracy*, *Black Hawks*, *Plastic Man*, *Lone Ranger*, *Mandrake*, *Little Beaver*. Certains apportaient deux, trois exemplaires, d'autres une pile, d'autres arrivaient avec leur voiturette chargée d'une centaine de ces bandes dessinées tant prisées.

Certains ajoutaient des ridelles pour contenir leurs centaines de copies ! Il s'en vendait peu entre nous. Non, c'étaient des lieux d'échange, ces cinémas.

Pour un plus épais, un *classic*, le double d'un numéro normal, on exigeait deux *comics* ordinaires. Chaque numéro ordinaire coûtait dix cents chez le marchand du coin.

Ces vendredis-là, celui qui se faisait pincer à piquer risquait de se faire tabasser. Fallait jouer franc jeu et ne pas essayer de refiler de trop vieux exemplaires racornis ou démodés. Pas d'apprentis antiquaires parmi nous. Les *comic books* avaient la vedette, tandis que les *Hérauts* ne valaient pas cher. Les *Tintin* arrivèrent sur le tard.

Les autres jours de la semaine il était préférable, si vous n'étiez ni baraqué ni entouré d'une garde rapprochée de batailleurs de rue, voyous sur les bords, de rester à l'intérieur de votre territoire. Un regard appuyé sur l'autre risquait d'allumer la courte mèche.

Fallait se partager le trottoir avec parcimonie et le compas dans l'œil, sinon, gare à vous. Un coup de coude dans les côtes venait vous couper le souffle. Pas question de se faire une petite amie ailleurs que chez vous, compris ? J'en sais quelque chose.

Le jour de mes douze ans, dans le cinéma de la salle des Pères franciscains, j'avais fait la connaissance d'une fille. Pendant la projection, elle glissa une photo dans ma main qu'elle tenait. La projection finie, quand la salle s'éclaira, elle avait disparu.

J'examinai la photo. C'était bien elle, avec ses cheveux blonds, ondulant jusqu'à ses deux citrons, qu'on devinait. Elle était en vahiné, jupette de raphia et collier de fleurs. Rien ni personne ni Pie XII ne pouvaient m'arracher à la contemplation, que dis-je ? à la vénération de la belle image de Micheline L., dont l'adresse et le numéro de téléphone étaient écrits à l'arrière. Une invitation avec des allures d'avances, non ?

Je l'appelai dans la semaine. Elle me dit de venir l'attendre devant chez elle, rue Arago, à huit heures.

J'y fus sur mon tapis volant. Nous nous embrassions à nous étouffer entre les deux portes quand celle donnant sur l'extérieur s'ouvrit d'une volée. Depuis combien de temps durait l'ensemble de nos œuvres ? Aucune idée. Je fus arraché de là *subito presto* et reçus une méchante raclée, pris entre les feux croisés de deux agresseurs inconnus. Il faudrait plus que pif et paf pour décrire ici les coups reçus.

« TOÉ, LE CAVE, TOUCHE PAS À NOS FILLES, OK ? » me fut-il assené par un duo pas jojo du tout. C'était du sérieux. Ma réponse à cette injonction, mon issue de secours fut de décamper, ventre à terre, jusqu'en haut de l'escalier qui débouche sur l'avenue De Salaberry. Là, sur le palier, je m'arrêtai pour reprendre mon souffle et me palper la margoulette. Aïe ! J'écopais d'une dent

ébranlée. Je m'étais fait péter la gueule. Deux contre un, tu parles de deux maudits *sons of a bitch*, ces gars-là !

« TOUCHE PAS... » Mais, mais c'est *elle*, la garce, qui était venue me chercher ; moi, je n'y étais pour rien. Mais, mais c'est elle, cette souris de raphia. C'est elle qui m'avait accosté chez les Franciscains. Qu'est-ce qu'elle fabriquait dans ce cinéma à me reluquer sans cesse ? Je crois que j'ai vociféré ma protestation : un passant qui descendait les marches s'est retourné. J'étais si sonné que j'en braillais de rage. Je m'étais fait faire une entourloupette et piéger dans un guêpier.

Le lendemain, avec des amis des Cove Fields et leur chien policier Rex, nous étions dans la rue Arago, bâtons en main, appelant les deux trous de cul de la veille à descendre nous rencontrer.

« Sortez ! Ça va saigner, promis ! » Je n'aurais pas donné cher de leur peau. Marcel avait son poing américain fait d'une barre de plomb repliée, un autre montrait un tesson de bouteille de Coke. Personne n'osa venir nous affronter.

Nous faisions peur, avec ce chien jappant tout comme nous.

Je brûlais de voir cette Micheline-Salomé. Je n'ai même pas deviné son profil caché derrière un store vénitien. M'avait-elle tendu un piège ?

Était-elle acoquinée avec un de ces gars-là ? On ne se connaissait pas.

Avait-elle voulu rendre jaloux un des trous du cul qui m'avaient frappé ? Ah ! les filles, c'est compliqué ! J'aurais aimé savoir son nom, à ce maudit jaloux à marde... Bon !

Bah ! Je n'aurais pu le reconnaître. Était-il grand, petit, gros ?

Ce soir-là, je dormis comme une bûche, bien au chaud avec le chat Tigre couché en travers de ma gorge. Ça lui arrivait une fois de temps en temps. J'aimais ça.

11

L'ostracisme se voyait aussi à une plus haute échelle. Par exemple, si vous fréquentiez une autre école que celle de votre quartier, on vous faisait la vie dure. Pas rien qu'entre élèves. La direction avait tendance à vous rétrograder d'une année, comme si vos notes valaient moins. Ainsi, s'il y avait trois classes de préclassique – une A, une B, une C –, même avec une note de quatre-vingt-quinze pour cent, on vous rétrogradait sans préavis en C.

Septembre finit par arriver. Pierre et moi allions chez les sœurs, à l'oratoire Saint-Joseph, sur le chemin Sainte-Foy, tandis que Thomas et Charles, accrochés derrière le tramway, voyageaient gratis jusqu'à l'avenue Belvédère. À l'arrêt, ils sautaient et filaient jusqu'à l'école des Saints-Martyrs-Canadiens, chez les personnes tout de noir vêtues.

Ils y firent partie d'une milice, oh rien de bien sérieux. En fait, c'était une façon d'utiliser des surplus de guerre. Tout était fourni. Ils avaient fière allure, les fistons de Marie-Joséphé, déguisés en soldats kaki.

Mais ça ne lui plaisait guère et elle n'arrêtait pas de leur répéter : « Vous n'avez pas d'armes, au moins ? » Les deux de répondre d'une seule voix : « Non, maman. On fait juste driller. ATTENTION ! Par la gauche, en avant, marche ! GAUCHE ! DROITE ! GAUCHE ! DROITE ! »

Porter ce costume militaire ne vous protégeait de rien. Un soir, après souper, alors que mes trois frères étudiaient autour de la table du vivoir, une altercation éclata entre Charles et Pierre. Charles se leva avec ses livres pour passer dans une autre pièce. Juste à ce moment-là, Pierre, fou de rage, lui lança une paire de ciseaux.

Je vis paraître et s'agrandir une tache de sang au-dessus de la ceinture, dans le dos de Charles. Des deux mains, il s'agrippa au chambranle de la porte avant de glisser, comme au cinéma, jusqu'au sol. Il était là, étendu, appuyé sur un coude, le visage blanc. Le sang suintait, la tache s'étalait. Thomas accourut à son secours, posa un genou à terre. La chemise kaki était percée, le sang coulait.

Thomas, d'un coup de pied, envoya valser l'instrument du crime à l'autre bout de la pièce, pendant que Pierre détalait dans l'escalier et claquait la porte en se poussant dehors. Il ne rentrerait qu'après le crépuscule.

Maman arriva au moment où Thomas aidait Charles à se relever. Elle posa des questions suivies de réponses évasives pendant qu'elle pansait le blessé. Un lourd silence régnait dans l'appartement.

On se mit à craindre les fureurs de Pierre. Fallait plus le taquiner. Fallait juste laisser passer les piques qu'il nous destinait. On s'y plia, bien sûr. Je crois qu'il en profita en diable. Toujours sur nos gardes, nous ne savions plus sur

quel pied danser avec lui. Pierre avait sa façon de sauter du coq à l'âne. Il pouvait vous tourner un coup de bec en ruade. Il ne fallait pas trop l'énervier. La dormance de sa rogne allait bien finir un jour.

Nos précautions à son égard firent un temps. Les occasions de discorde réapparurent. Il me cria :

— Hé ! Bouche cousue, arrête de lire à voix haute le nom des rues et les enseignes. On le sait que tu sais lire, OK ?

Alors que j'étais si fier de ne plus avoir à quémander qu'on me lise ci et ça, ayant fait un pas de géant vers l'autonomie. Il ajouta :

— Arrête aussi d'écrire ton nom. Tu sais quoi ?

— Non, je sais pas.

— Le nom des fous est écrit partout.

Sur ce, il me fit un pied de nez et disparut. Pour un peu, il m'aurait dit de penser moins fort.

Le principal intéressé allait se défouler, par bonheur, en dehors de la maison.

Par exemple sur cet anglophone qu'il reconnut, un matin de janvier froid à pierre fendre. Tous les deux, on marchait derrière l'adolescent. Avant même que je réalise quoi que ce soit, Pierre lui avait asséné, derrière la tête, un méchant coup de sac d'école. J'entendis le toc que fit son coffret à crayons, à travers le tissu du sac cousu par maman dans de vieilles salopettes de papa.

Le garçon plia les genoux, les jarrets flageolants, et s'accrocha à la clôture Frost qui longeait le trottoir, le temps de se remettre les yeux en face des trous. On déguerpit à vive allure, comme deux malfaiteurs, laissant la victime retrouver ses esprits. La peur grandit en moi et j'y restai abonné.

Le lendemain ou n'importe quel jour, c'est moi qui risquais d'être rattrapé par lui et d'écoper. Ma vie n'aurait pas valu cher. Il m'aurait pété la gueule, tordu un bras jusqu'à ce que je me traite moi-même de maudit *French pea soup*, cassé une dent ou le nez, noirci un œil, piqué mon sac d'école, pissé dessus et jeté mes cahiers dans la grille d'égout, martyrisé comme un missionnaire par les Sauvages. Il m'aurait ligoté à un poteau, versé de l'eau bouillante sur le ciboulot, etc.

Le goût de la vengeance pouvait lui faire perdre la carte, à l'Anglais, comme cela arrivait à Pierre. Qui sait ? Avec la peur, on en vient à ne plus distinguer le réel.

Pierre et moi, on continua notre chemin vers l'école, sans parler, dans le froid cru du matin qui se plaignait sous nos pas. J'étais partagé entre ma honteuse admiration pour ce Pierre à deux faces, et la crainte de sa violence pouvant frapper sans prévenir. Il était rétif et ruait dans les brancards à la moindre occasion.

À neuf heures moins quart nous attendait le sourire de sœur Sainte-Madeleine-de-la-Croix. Petite femme aux yeux noirs, trottinante et pleine d'attentions pour nous tous, d'où que nous venions. Elle n'avait pas la moindre graine de cette manie détestable qu'est la ségrégation. Jamais, au grand jamais, je ne l'entendis demander « Que fait votre père ? » ou « Quelle rue habitez-vous ? ».

Le respect était l'apanage des fils de docteurs, de notaires, d'avocats qui exerçaient ce qu'on appelait avec non moins de respect « des professions libérales », ce dernier mot prononcé en redressant le corps comme si on venait d'avaler un balai.

La première question m'embêtait. Je ne savais jamais à quoi papa s'occupait : il changeait souvent de travail.

Ces interrogatoires, à répétition, modulaient souvent le type de relation entretenu avec les enseignants.

Je fus fort content quand papa se fit imprimer des cartes d'affaires. À partir de ce moment, je sus ce qu'il faisait et je n'en étais pas peu fier.

Il y avait *Té. 3-3687* et, au centre de la carte, *Rodolphe Dauret*, en dessous, le mot *Paysagiste* et, plus bas, *Importateur d'arbres d'ornement et fruitiers*. Dans le coin gauche, *126 ST. CYRILLE ST*. Ce dernier *ST* étant, bien sûr, pour *Street*. Ça se faisait ainsi.

Et, quand en classe une sœur me demandait « Que fait votre père ? », je répondais « P-paysagiste im-p-portateur ». Toutes les têtes se retournaient, non pas tant à cause de mon bégaiement, mais du fait de l'incongruité du métier et de leur ignorance.

Enfin, je crois.

Bien sûr que nos sacs bleus en denim, fermés avec un bouton de manteau, et le clou tordu en S qui retenait, par-devant, les deux lanières rattachées dans le dos, nous valurent un tas de moqueries. Je regardais Pierre s'échauffer comme un nid de guêpes qui va attaquer. Mais non, il ne fut pas trop violent. Il se contenta de donner quelques taloches, des coups de pied par-ci par-là, sans plus, dans le registre de la bagarre normale de toute cour d'école.

Tandis que je revoyais l'Anglais, agrippé à la clôture Frost, tête pendante, après le terrible coup de Jarnac. Le toc continuait de toquer à mes oreilles. Ce qui a dû arriver à Caïn après l'assassinat de son frère Abel.

Quelque chose couvait, les panneaux des armoires claquaient autant que les portes. Alors je me mettais à détester la ville. Le cap de leurs chicanes allait être franchi. Les casseroles bruissaient hors de l'ordinaire. Entre papa et maman, ce couple mal ficelé, se multipliaient des joutes de silences et de criailleries. L'appartement devenait une jungle de chamailleries. L'ordre domestique en prenait un coup.

Bref, maman avait retrouvé ses gestes brusques des mauvais jours.

Quand elle me débarbouillait, je retenais sa main rude, surtout lorsqu'elle avait placé une épingle à cheveux dans la débarbouillette pour me nettoyer les oreilles. J'attrapais sa main pressée pour protéger mes tympans. Elle me faisait une toilette véloce comme si dix autres enfants attendaient ses soins derrière la porte, alors que j'étais le dernier à subir la brusquerie de son récurage. Mes autres frères avaient choisi de tout faire eux-mêmes.

À tout moment de la journée, surtout quand papa se trouvait à la maison, on entendait des éclats de voix ou bien le bruit d'un objet fracassé. Quelque chose grondait derrière les portes closes. D'autant plus que les éclats de voix étaient suivis d'un silence épais.

Ça ne roucoulait plus. Ça se traitait de maudits Gauvin, de Dauret voleur d'héritage, de famille de détraqués, de fous, de malades dans la tête, etc.

Le piano, avec à ses pieds le vase garni de quenouilles, était devenu muet. Nous jouions à être, sous cette espèce de menace, des enfants sages. Après chaque repas, on s'empressait de débarrasser, de laver et de ranger chaque ustensile à sa place.

Mais une fois à l'extérieur de la maison, nous étions d'autant plus excités que nous avions filé doux comme des agneaux.

La foudre finit par tomber sur nous, les enfants, au début d'une nuit. D'abord, je crus entendre deux chats se battre dans la ruelle, derrière la maison. Non, ce n'était pas des félins. Les cris étaient humains. Quelqu'un beuglait. C'était maman.

Je fus le premier réveillé. Thomas se leva pour aller entrebâiller la porte de notre chambre. J'allai me coller contre une de ses jambes. Je découvris maman, debout, en corset plus rose que sa chair, les bas détachés de ses jarretières et ravalés, les cheveux ébouriffés, les yeux roulant, un couteau de cuisine piqué sur sa propre gorge. Elle se mordait la langue enroulée.

Elle criait à papa, que je ne voyais pas, de sacrer son camp, qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. Que c'était un écœurant de la pire espèce et sans égard et que et que... Le cœur me descendit dans le ventre. Je cherchais mon air. Thomas referma la porte, me serra contre lui en disant :

— Viens, viens te recoucher. Papa va aller faire une marche, une grande marche.

— Pas à Montréal ?

— T'en fais pas. Après, il va revenir, tu vas voir, demain matin, il va encore être ici avec nous autres. Va dormir, ti-gars.

Je buvais ses paroles et sentais bien qu'il luttait pour calmer aussi sa propre angoisse. Mon Dieu que je l'ai aimé, cette nuit-là. Tout comme moi, Thomas s'ennuyait dès que papa s'absentait de la maison, ne fût-ce qu'un jour ou deux. Docile, je regagnai mon lit, me recouchai sans remonter les couvertures.

Je restai là, dans le noir, les mains sur mon cœur qui bondissait, yeux ouverts, à tendre l'oreille. Toujours cette peur au ventre que papa nous abandonne.

De la cuisine, des cris continuaient de me parvenir et de m'apeurer. Mes frères, assis au bord de leur lit, attendaient, en silence, que ça passe. Épuisé, à l'aube je finis par m'endormir.

Simone se remit au piano et chanta de sa voix fragilisée. Puis elle repartit à la grande maison des fous, aux cinq mille occupants, où Saint-Michel-Archange terrasse les dragons intérieurs.

Quand donc notre maison à nous redeviendrait-elle amicale ?

13

Paulette, tel un moineau, à coups de bec, prenait ses distances avec maman. Mauvaise menteuse, elle s'enfermait vite dans ses mensonges obligés. Entre elles il n'était pas rare d'entendre le ton monter. Le sujet qui finissait par fâcher était le plus souvent papa ou le Français trop vieux pour elle, « beaucoup trop vieux ».

— N'oublie surtout pas qu'il a le même âge que ton père, tu m'as entendue ? Le même âge. C'est un quinquagénaire, ton Roméo !

Le claquement d'une porte, seul, lui répondait. Paulette pensait que sa mère avait une propension à l'hystérie. Ou bien c'était une maudite jalouse ! Voilà, elle venait de trouver le bobo.

Le Français étant veuf depuis peu, Paulette allait chez lui, quelques fois par semaine, faire le ménage et préparer des repas pour les autres jours.

Elle confia à Simone que lorsqu'il la croisait dans le corridor il posait ses mains sur ses hanches.

— Et pas ailleurs ? osa demander Simone.

— Attends un peu, toi. Va pas trop vite en affaires.

Simone se tut un instant, puis ajouta :

— Ça s'en vient.

Paulette lui fit un clin d'œil accompagné d'un bruit de bouche impossible à décrire. Simone ne faisait pas encore la chasse aux garçons, elle sortait souvent avec son amie Madeleine. Celle-ci ne s'en laissait pas imposer. Un jour, un garçon lui dit, pour la draguer :

— Les bébés sont pas toutes dans les carrosses.

Ne s'en laissant pas conter, elle lui répondit :

— Les caves sont pas toutes en ciment.

L'amie de Simone avait un amoureux et c'est grâce à lui, si on veut, que Simone faisait son apprentissage théorique de ce qu'était aimer un garçon, c'est-à-dire l'art de traverser une soirée en se caressant sans dépasser les bornes.

Madeleine lui racontait tout dans les moindres détails. Mais ce n'était pas grâce à un ramassis de petits

trucs dans la *boutique* de Madeleine que Simone ferait une bonne amoureuse. Déjà, au fond d'elle-même, se trouvait une place, bien chaude, pour n'importe quel garçon.

14

L'été était revenu et nous assommait de son soleil. Il fallait se trouver une activité à l'ombre, à part vendre, sur le trottoir, des verres de limonade à cinq cents à des fonctionnaires rentrant du travail, cravate dénouée et veston replié sur le bras.

Comme notre porche était vide, on décida d'y présenter un spectacle.

Quoi de mieux qu'un western ?

Le clou de notre séance était une pendaison. C'est là que j'entrais dans le jeu.

Mes répliques se résumaient à des « ugh ugh » apparentes à mes « euh euh » de bègue, que je prononçais après avoir décroisé les bras et levé la main droite.

J'étais enveloppé d'une couverture rouge, qui dissimulait un attelage permettant de me pendre sans danger. Le nœud coulant attendait dans mon dos et me forçait à demeurer face aux spectateurs.

Plus on me répétait de ne pas avoir peur, plus ma crainte augmentait.

À la première représentation, Thomas, déguisé en John Wayne, à qui il ressemblait, s'approcha de moi. Il fit et

refit les nœuds des attaches. Il me chuchota : « Aie pas peur, vas-y, t'es capable. »

Dans une cacophonie de cris et de plaintes, magnifiée par la participation des spectateurs, un des cow-boys, grimpé sur un baril, passa la corde dans un anneau fixé au plafond du porche.

J'étais sûr qu'on m'en voulait et que je devais payer le prix fort pour tout ce que j'avais fait de pas correct dans ma courte vie. Comme d'avoir vu maman à moitié nue, fâchée noir et tout. J'étais certain d'être responsable aussi des menaces que papa avait faites de nous quitter. Les coups de cochon distribués dans la cour de récré en jouant au roi de la montagne, les sous piqués dans le porte-monnaie de maman, mes mensonges à la Pinocchio, les gros mots rentrés ou prononcés à voix basse contre chacun de ceux qui gloussaient dans mon dos à cause de mon bégaiement, etc. Oui, c'était ça : un châtiment pour le bègue.

Un coup monté, une mascarade afin de me punir, moi, l'imposteur coupable de m'être pris pour un acteur, assez sournois pour changer ses « euh euh » en « ugh ugh ».

Il devait y avoir du sorcier en moi, puisque je possédais ce pouvoir de me métamorphoser, de devenir un condamné à être pendu « jusqu'à ce que mort s'ensuive ».

Tiens, tiens, le cou, le lieu où se loge l'organe de la parole, comme de juste.

Un imprévu bien mérité allait me tomber dessus, je n'en démordais pas.

Impossible d'être plus paranoïaque que bibi. Je souhaitais que les huit petits Chinois achetés avec les trente sous piqués à maman viennent à mon secours.

Le jour était arrivé. Le destin allait me frapper. Je me raidissais. J'avais la chienne. Le pissou, c'était moi.

Ils allaient tous découvrir ma frousse. Comme il faisait froid avant de mourir. Je me mis à grelotter. J'étais mort de peur, déjà, avant de mourir.

J'aurais donc dû manger toutes les soupes que j'avais refusé d'avalier.

J'aurais donc dû manger toutes les maudites pommes de terre, toutes les maudites carottes et toutes les platées de navets insipides, sans oublier les nombreuses cuillerées d'huile de castor. Pouah ! Mais à quoi bon regretter ? Le piège se refermait.

La corde râpeuse au cou, j'imaginais Pierre tenant mordicus à ce que je joue le pendu. J'y soupçonnais le travail de son esprit de vengeance. S'il avait, avec un couteau, entamé les liens pour empêcher la nuque de supporter le poids de mon corps ? Ma dernière heure était arrivée, sur la pointe des pieds. Haaaaa !

Puisque j'étais le plus léger, il était facile de me monter dans les airs.

Là, près de toucher le plafond, je laissai tomber ma tête de côté, en tirant la langue. « Euh... » Sur ce, j'entendis deux, trois rires. Après quoi, d'un même élan, tous les Indiens se ruèrent vers la sortie. Aussitôt, l'un de nous, assis dans l'assistance, cria un « Hourrah ! » repris par les cow-boys.

Thomas me réceptionna et, vite, au pas de course, on vint saluer plus souvent que mérité. Avais-je si bien joué le mort alors que j'étais mort de peur ?

Au final, j'aimais ça, avoir peur.

Voir notre spectacle coûtait deux cents. Dans nos accoutrements de scène, nous courûmes, recette en main, nous acheter des cornets de crème glacée de différents parfums. Chacun à son tour y allait d'un coup de langue, comme nous nous les passions de main à main, assis sur la chaîne du trottoir.

Derrière la vitrine, tout suant, le marchand semblait apprécier l'excellente réclame que nous lui faisons, gratis, tous assis côte à côte comme des moineaux sur un fil, à l'ombre de chez Lacasse, avenue De Salaberry.

15

Je m'ennuyais de Paulette. Elle se faisait rare. À tel point que j'en vins à me demander si elle était encore de ce monde. J'avais du mal à saisir ce qui nous arrivait. Depuis un certain temps, on se cachait des choses les uns aux autres, et on m'en cachait encore plus. Sans doute pour me protéger, « pour mon bien » !

Étant bègue, je m'enfermais dans mon mutisme, allant jusqu'à me maudire, tant je désespérais du silence des autres qui, eux, parlaient d'habitude.

Peu importe à qui je demandais quand elle nous rendrait visite, je n'obtenais qu'une réponse vague. N'en pouvant plus d'attendre qu'elle passe nous voir, je finis par demander à Thomas de m'indiquer le chemin de son lieu de travail.

Je montai me changer de chemise, passai à la salle de bain me donner un coup de peigne.

Je ne dis à personne où j'allais. Je partis d'un pas déterminé, dans la lumière d'Edward Hopper. Je marchai dans les traces laissées par le chat dans le béton : une deux trois quatre cinq six sept huit. J'eus la brusque nostalgie de nos chats tigrés, là-bas, à Neuville. Je passai devant la maison des deux Boucles d'or. Deux maisons plus loin, je jetai un œil à la rampe d'escalier qui présentait, en négatif, des lames de patin à glace découpées à l'emporte-pièce – Charles venait de me l'apprendre. Il en savait long sur la fabrication des objets et des bébés, le chanceux. Arrivé au bout de Saint-Cyrille, je contournai l'épicerie bariolée de marques qui faisait le coin de rue et je m'enfonçai dans l'inconnu de ces nouveaux parages : le quartier Saint-Jean-Baptiste.

Au numéro 12 de la rue Saint-Michel, je découvris une maisonnette en brique, au sous-sol de pierre très haut. Je sonnai à la porte encastrée dans le calcaire. J'attendis, n'osant regarder à travers les mailles du rideau au motif hollandais. Je battis la semelle. Je n'entendais rien. Bon, un dernier coup de sonnette. Comme j'appuyais sur le bouton, la porte s'ouvrit. Paulette rentra un pan de sa blouse dans sa jupe, puis d'une main remplaça une mèche.

— C'est toi ? ! Entre.

Ma sœur continua de parler jusqu'à la cuisine, au fond du couloir. Elle faisait les questions et les réponses. Changea l'eau de la pivoine coupée et posée dans une assiette, entre nous, sur la table aux pattes chromées. Paulette ferma une deuxième fois les robinets de l'évier, ajusta l'angle des lamelles du store vénitien. Ouvrit et

referma le panneau de l'armoire à ranger la planche à repasser, dans le mur. Torchon en main, elle allait et venait sans que je puisse une seule fois rencontrer son regard. Je n'étais pas venu pour la voir jouer la bonne, moi.

Après cinq minutes de ce cirque, elle finit par me dire que ma visite était toute une surprise. Je la crus sur-le-champ, mais ne sus si ma visite lui faisait plaisir. Bien sûr qu'une mouche vola. Puis une autre ou encore la même.

Ma sœur bondit de sa chaise, m'arracha le verre des mains.

— Donne-moi ça. Une maudite mouche s'est posée sur ton verre. Montre-moi tes mains. Pouah ! Viens les laver. Tiens, prends le savon.

Voyons ! Qu'est-ce qui lui prenait ? Des mouches, il y en avait dans la cuisine, là-bas, à Neuville, et personne ne s'en plaignait. Je ne comprenais pas sa réaction. Il n'y a pas plus propre qu'une mouche, non ? Toujours à se savonner les pattes l'une contre l'autre. J'aperçus, suspendu à un crochet, un des tabliers de lin qu'elle avait tissés elle-même au couvent. Avait-elle emporté tout son trousseau de mariage ici ? Où était donc passé son coffre de cèdre ?

Se plaçant derrière moi, elle glissa son index entre mon col de chemise et mon « cou de poulet », dît Pierre, pour y jeter son œil « d'inspecteur de l'hygiène ».

Elle me fit pivoter en direction du couloir, me poussant en douce jusqu'à la porte d'entrée. Elle me baisa le sommet de la tête et dit :

— Ne tarde pas en chemin. On va s'inquiéter.

Je ne me demandai même pas qui aurait pu s'inquiéter de moi.

J'entendis la porte se refermer derrière moi. Je me retrouvai planté sur le trottoir, droit comme un I, les bras le long du corps. Avec cette sensation d'avoir les deux pieds dans le béton. Puis je fis volte-face pour voir la maison une dernière fois et vérifier si je pouvais encore bouger...

Je me suis dit que je ne reviendrais jamais.

Ce n'était plus Paulette, cette jeune femme agitée qui ne semblait plus s'appartenir. Plus jamais *ma* Paulette. Ses bras ne s'étaient pas ouverts pour m'accueillir.

Pas même un biscuit offert, passe encore. Je n'étais pas venu la voir pour ça. Ni un Coke, bof ! pas grave. De toute façon, moi, c'était l'Orange Crush ou rien.

C'est elle, Paulette, qui me manquait, pas cette Pôletttte.

Le ciel tout gris fabriqua des éclairs de chaleur, gronda. Badaboum et compagnie. Le ciel craqua comme une couture qui lâche. L'eau tomba à boire debout, au gré de ma rouspétance enfouie.

Je rentrai à la maison, incapable, le long du trajet, de nommer le vide dans lequel elle avait jeté mon cœur. Cela sans même se fâcher, sans élever la voix ni rien de cette eau-là. Juste peut-être ça, tiens : c'est l'écœurant lavage des mains qui m'avait vexé. C'était ce qui ne passait pas. Mais, bon Dieu ! qu'est-ce que ça voulait dire ?

Avait-elle honte de moi ? Je n'étais plus ce bébé crotté qu'elle avait peut-être torché à Neuville. J'avais pourtant la réputation d'être propre. Son maudit lavage de mains ne passait pas. Je l'avais sur le cœur et c'était son erreur. J'avais besoin d'une raison pour l'aimer moins, vu qu'elle compterait moins pour moi désormais. Voilà !

Je marchais, pénétré d'une sensation désagréable d'abandon que je ne pouvais ou n'osais nommer. J'étais, je crois, orphelin d'elle.

Où était donc passée son affection ? Partir de la maison faisait donc qu'on partait avec ?

En tout cas, une chose était certaine, j'avais le ventre noué, j'éprouvais un gros chagrin. J'étais devant ce qui n'existait plus ou que je sentais s'en aller comme dans une longue rue.

Aussi je fis un grand détour avant de rentrer au 126. Par habitude paysanne de lever la tête vers le ciel, je le vis s'éclaircir. Le soleil réapparut. Il refaisait beau. L'asphalte brillait, une brume s'en échappait, donnant du lointain à chaque chose. L'air s'alourdit sur moi. Tout était flou ; rien ne serait plus précis comme avant la vibration de l'air. Rien n'était plus d'aplomb.

Je croisai un fonctionnaire qui revenait du parlement, veston sur le bras, la cravate dénouée. À cet instant, je revis la cravate pendue au dossier de la chaise aux pattes chromées, dans la cuisine. Ma sœur donnait désormais son affection au Français.

Le reste de la journée, je n'ai pas été bon à grand-chose.

On allait célébrer le vingt-cinquième anniversaire de mariage de mes parents. Non, ce n'est pas une blague. L'apothéose avant la dégringolade. La flambée des couleurs de l'automne avant la grisaille de novembre.

Moi, je guettais sur le balcon. Une automobile noire décapotable se gara en bas devant la maison. Georges en descendit accompagné de sa femme Pauline. Avec un geste de la main, il me lança un « *Hello !* » qui me surprit. Était-ce une nouvelle façon de prononcer « allô » ? Ils étaient endimanchés. Chacun avait une fleur avec un brin de verdure épinglée sur la poitrine. Papa et maman étaient fin prêts. Maman portait un impressionnant chapeau à large bord de sa fabrication et approuvé par Simone. Maman nous complimentait peu, mais fondait elle-même au plus infime compliment.

Nous, les enfants, suivîmes dans un autre véhicule. Curieux que maman n'ait pas sermonné papa sur l'alcool avant le jubilé. J'en suis certain, car je n'ai pas entendu de cris de dispute. C'est vrai que le moment n'aurait pas été approprié. La salle paroissiale où j'avais vu mon premier film avec le char d'assaut était pleine à craquer. On y servait un banquet, qui serait suivi de danses rythmées par quelques musiciens.

J'y vis mon premier homme soûl : il allait en zigzaguant d'une table à l'autre. Il tenait sa bouteille comme si c'était la chose la plus précieuse au monde. Je voyais des

filles passer avec des assiettes qu'elles soulevaient, avec grâce, au-dessus de ma tête. L'autre semblait jouer le faire-valoir à côté de leur habileté. Si maman l'avait vu, celui-là, elle l'aurait tué à grands coups de balai.

Maman redoutait que papa devienne ivrogne. Toutes les épouses avaient ça dans la tête. Les curés, avec leurs envolées grandiloquentes et virulentes pour condamner l'alcoolisme, faisaient du millage avec ça, comme on dit. J'avais donc l'impression de voir le diable en personne. Surtout que le type portait un habit noir et avait la face rouge d'un damné. Un chapelet dans la main, sans doute pour se punir, il finit par s'échouer sur une chaise et s'endormit la tête pendante. Que de cauchemars venus de ces noces ! Combien de fois me suis-je perdu au milieu de tous ces gens parlant fort, s'interpellant, criant et riant ! À part les miens, je ne connaissais personne. Et puis, Thomas et Charles, eux, étaient sortis fumer dehors avec des cousins retrouvés.

Aux noces, il était permis de danser. J'allai sur la piste et me dandinai. De temps à autre, une grande me prenait la main, esquissait quelques pas et repartait comme elle était venue. Le présentateur parlait dans un micro défec-tueux qui émettait des parasites : « ... les époux Dauret, dorés en or, sont coup... années... arg... admir... heureux... en... fants... applau... merci... », bla, bla, bla... Tous ces ratés techniques dans l'éloge illustraient plutôt bien les aléas d'une vie conjugale difficile. On commença à murmurer :

- Duplessis, Duplessis.
- Quoi ?
- Duplessis vient d'arriver.

— Pas vrai ! Où ça ?

— Regarde. Là, il monte sur scène avec notre député Bona Dussault.

Ils étaient venus se faire mousser.

Les haut-parleurs se remirent à crachoter. On coupa le son. Quelqu'un parla. Il y eut des rires et des applaudissements. La salle se trouvait électrisée par « le Cheuf ». Georges vint offrir un paquet à papa. C'était le cadeau. Celui-ci était emballé dans du papier d'argent ficelé d'un bolduc bleu que maman défit pour découvrir un coffret de bois sombre et verni.

Entre deux épaules, je voyais Simone en bouquetière, qui se cachait derrière les roses.

Le cadeau était une coutellerie d'argent, dans un coffret de bois à l'intérieur drapé de veloutine rouge et de satin blanc cassé. Nous nous en servîmes à Noël et au jour de l'An. Je garde de cette soirée un souvenir plein de trous, comme un vêtement trop porté. Je n'ai pas senti tant que ça les noces ou la fête. Papa et maman se sont embrassés sur la scène. Quelqu'un a pris des photos juste à ce moment. Je n'en ai jamais vu une entière. Un jour j'en découvris une, coupée en deux, sans papa.

On disait autour de moi :

— En tout cas, le monde est venu quand même.

— Mais pas tout le monde, fit Paulette, on n'a pas vu Albert C.

Maman s'empressa de lui répondre qu'il n'était pas assez proche de la famille. Thomas fit :

— Ah bon !

Un ange passa avec de gros sabots.

Étais-je le seul à avoir vu le diable à ces noces ? Était-ce cet Albert, comment déjà ?

Au printemps, papa partit travailler avec l'oncle Armand à Carleton, en Gaspésie.

Le contrat terminé, l'oncle Armand rentra à Québec, alors que papa resta en Gaspésie. Péton vint annoncer la nouvelle à maman. Il ne pouvait dire au juste combien de temps papa allait demeurer là-bas. Resterait-il à Carleton ou irait-il plus loin ? L'oncle n'en savait rien.

Après quelques jours, papa téléphona pour dire qu'il y avait du travail pour l'été et même plus.

Je remarquai que ma photo avait disparu de la commode de sa chambre. On m'y voyait, le visage enveloppé de boudins blonds – des anglaises –, tenant un chat tigré.

J'espérai qu'il l'avait fourrée dans le fond de son *satchel*, avant de « fuir la peste », comme il le dira plus tard.

Papa n'était jamais « arrivé en ville », selon l'expression de Thomas. On aurait dit qu'elle ne prenait pas sur lui. Comme une plante ne prend pas dans telle terre au pH trop élevé ou trop faible en calcaire.

Lors d'une séance chez les sœurs, je jouai un rôle invisible pour les spectateurs. Parlant dans un entonnoir, je faisais la voix du diable dans la bouteille peinte sur un grand carton derrière lequel je me cachais.

Une saynète contre l'alcoolisme : la maudite boisson « qui rend l'homme semblable à la bête et qui souvent le fait mourir », thème principal et récurrent *ad nauseam*, fonds de commerce des ensoutanés qui rajoutaient une couche de peur et de tremblement à la Grande Noirceur. Pendant ce temps, Pierre incarnait la foule à lui tout seul dans une autre pièce de patronage.

* * *

La victime du sac à dos de mon frère Pierre ne m'effrayait plus. Et il était temps que j'apprenne à siffler.

Simone venait de me montrer comment faire une boucle à mes lacets de souliers – avec ça, je me sentais prêt à gambader hors du nid, enfin, presque ! Ou à marcher sans m'enfarger. Ce n'était pas rien, ce passeport donnant accès à l'exploration du monde hors de l'enclos doré pour goûter à d'autres ragoûts. Je prenais du champ. Je m'arrachais ce cordon ombilical, l'invisible, le plus solide.

Charles, le patient, m'apprit à siffler sans les doigts. Ça, c'était encore quelque chose qui vous grandissait son

petit homme. Désormais, je me baladerais en sifflant, moi aussi, des mélodies de mon choix. Siffler les filles, sur deux notes?... Euh...

19

Papa avait quitté la maison. Parti travailler, on me disait.

— Où est papa ?

— Parti.

C'était dit comme on parle à un bébé lala. Personne ne savait quand il rentrerait.

— Quand ?

On me répondait :

— Pas avant un mois.

— Après un mois, c'est quand ?

— C'est... ben, après quatre semaines, me répondait-on, me montrant quatre doigts qui ne me disaient rien de bon.

— Ou encore, à la fin de l'été.

— Quand les feuilles tombent et qu'il se met à pleuvoir.

— Et c'est quand ça ?

— Ben, quand on rentre à l'école, quand il fait moins chaud. Ou bien encore à l'automne.

— C'est quand ça ?

Bref, j'étais en plein brouillard.

Maman laissait Thomas en paix. C'est-à-dire qu'elle lui passait ses quatre volontés. Elle pensait qu'il prendrait la place de papa, qu'il nous aurait à l'œil et qu'à la limite, il nous corrigerait en élevant la voix ou nous ramasserait avec une de ses tapes dans le fond de culotte. Mais non, rien de tout ça. Il ne se fatiguait pas à nous surveiller : pas de danger qu'il devienne un père de substitution.

Thomas était un adolescent qui s'occupait de ses oignons. Qui voulait attraper ce qu'il y avait de meilleur en ville. Qui travaillait fort à saisir les nouveaux codes des citadins, à distinguer les différentes mentalités des classes sociales, les différents accents, à bien utiliser le vocabulaire anglicisé de ses camarades, à apprendre comment aborder les filles. Maman ne pouvait pas lui faire porter n'importe quel habit, oh non ; par exemple, au magasin de chaussures, c'étaient des palabres à n'en plus finir. Il lui fallait aussi mémoriser toutes les règles des nouveaux sports qu'il pratiquait comme un défoncé. Le côté risque-tout, qu'il avait à la campagne, se trouvait multiplié à la ville.

En plus, le chanceux, un après-midi foxé, était allé voir le tournage du film *13, rue Madeleine*, en face de l'archevêché, où flottaient au vent des drapeaux nazis rouge, blanc et noir avec la croix gammée. Il avait vu James Cagney, le sosie de mon cousin Hubert. Se dégageant de la foule des badauds, il avait pu s'approcher des longues automobiles décapotables chromées, équipées de *spotlights* à poignées pour repérer les numéros de porte, la nuit. Pareils à ceux des taxis.

Simone lui demanda s'il avait vu Hitler. Il prit son temps, puis la toisa comme si elle sortait de l'armoire à balais :

— Ben, voyons ! *Hitleur* est mort, Simone.

— Je le sais comme toi que – elle prit une respiration – *Hitleur* est mort. Dans les films, on ressuscite les morts. Voyons, toi ! arrive en ville ! dit-elle, renvoyant à Thomas son expression.

Papa n'était pas là et Thomas n'y était pas, non plus, pour nous. Il fallait l'attraper au vol. À peine si on l'apercevait lors de repas expéditifs à la maison. En deux temps trois mouvements son assiette était vidée de sa pitance, torchée avec une énième tranche de pain aussitôt avalée. Il repoussait sa chaise et bonjour la compagnie. Quand maman lui demandait où il allait, depuis l'escalier intérieur, il lançait à la cantonade : « *See you later, alligator !* »

De plus en plus, il émaillait son vocabulaire de mots anglais comme *stuck-up* et *stiff*, pour ainsi qualifier les filles difficiles à embrasser. Ses mots préférés étaient *game* pour *être prêt, partant*, et *blood* pour *généreux* et *spic and span* pour *impeccable*. Jeez lui sortait de la bouche à tout propos. Il donnait du « *I don't give a shit* » à outrance. Quand il m'entendait bégayer, il me disait : « *Take it easy, ti-gars.* »

Moi, je courais jusqu'au balcon voir dans quelle direction il filait comme un lièvre avec ses nouveaux souliers à semelles tracteur, en caoutchouc rouge – un produit dernier cri de l'après-guerre. Qu'il soit parti du côté de l'avenue Turnbull ou du côté de l'avenue Cartier ne me disait rien. À écouter maman, il aurait toujours pris la direction de Sodome et Gomorrhe.

La ville comptait des centaines de pistes ou de sentiers que j'ignorais encore, ouvrant sur des carrefours secrets.

Depuis peu, je n'avais plus le goût à l'exploration, non, je collais dans mon coin. Certains jours, je croyais que papa allait rentrer; d'autres jours, je désespérais de le revoir. Soit je jouais devant la maison à sauter le plus loin possible à partir du palier en haut de nos quatre marches, soit je m'occupais à suivre le lent cheminement d'une chenille ou celui, rapide et tressauté, d'une fourmi, ou à me faire la main à un jeu de ficelle avec quoi esquisser le pont de Québec. À rêver sans doute. À regretter la campagne, là-bas, où nous étions ensemble aux repas.

Un jour que j'étais désœuvré dans la remise, la porte s'obscurcit d'une silhouette.

— Qui c'est ?

— Tommy, répondit la voix avec un accent anglais.

Un nouvel ami de Charles. Il était un tantinet gros lard, ce gars-là. Un timide qui fondait de malaise dès que Simone se montrait le bout du nez. Pierre ne manquait jamais une occasion de mettre deux doigts levés au-dessus de sa grosse bouille. Il avait toujours un nouveau *comic* roulé dans sa poche arrière.

Grâce à la lumière d'un maigre carreau, je le vis jeter un œil à droite puis à gauche avant d'entrer.

— Tu es tout seul ? me demanda-t-il d'un air avenant.

— Tout le monde est parti.

— Où ça ?

— Je sais pas.

— *As your dad.* Comme ton père.

J'opinaï. Il s'approcha de moi dans la pénombre et m'offrit son *comic* tout neuf : un *Little Beaver*, mon préféré. Tommy s'accroupit, me toucha la cuisse et glissa sa main sous ma culotte. Je cessai de respirer alors que lui

se mit à respirer fort, comme s'il avait couru. Il dit d'une voix proche : « Ça va te faire du bien. » Il continua à me parler en anglais d'une voix qui ne lui ressemblait pas. De sa main libre, il se touchait l'entrejambe. Il respirait de plus en plus fort en même temps que ses yeux s'étrécissaient. Je faisais comme ça, moi aussi, quand je voulais distinguer quelque chose de l'autre côté de la rue.

Une grande silhouette surgit dans le cadre de porte.

— Hou-hou, y a du monde ? fit Thomas. Ça sent la *body odor*.

Tommy plaça un doigt sur ses lèvres. J'appelai Thomas. Il s'avança d'un pas avec un bras devant comme un aveugle. Tommy cessa de respirer. Thomas était sur nous. Il attrapa Tommy par le collet, lui fit sauter le pas de la porte en criant contre lui en anglais d'une voix menaçante et retenue. Tommy argua je ne sais quoi. J'entendis « *got it ?* » ou « *goddit ?* » et le bruit de quelques gifles, un bredouillis de « *okay okay* » et des pas sur le mâchefer, puis le son de ce qui m'a semblé être un coup de poing du genre uppercut. Tommy détala sans demander son reste. À ce moment, je commençais à saisir que quelque chose de trouble venait de se passer entre moi et l'autre.

Thomas finit par dire :

— Je pense que je suis arrivé à temps. *Le son of a bitch*.

Il y eut un grand silence entre nous deux. De toute évidence, Thomas l'avait percé à jour, le vicieux.

— As-tu vu mon gant de base-ball ?

Il alla le prendre sur l'établi. Il ne me lâchait pas du regard, m'inspectant de la tête aux pieds.

— Viens, on gèle ici dedans.

On sortit au soleil. Le *comic* était là, par terre, comme une toiture arrachée. Thomas me dit en m'adressant un clin d'œil :

— Je pense pas qu'il va revenir le chercher de sitôt, hein ?

Il me coiffa de son gant de cuir, comme nous sortions. Je commençais à lui en vouloir de ne pas m'avoir montré le truc pour me sortir d'un pareil pétrin. Mais aussi, j'étais content qu'il soit venu à mon secours.

— Tu sais quoi ?

— N-non, je sais pas.

Les mots ne voulaient pas sortir. Thomas m'aiguilla de la sorte :

— L'été prochain, je te montre à jouer au base-ball. Ça va être toi, le nouveau Joe DiMaggio ou ben Léo Durocher.

Était-ce encore une fausse promesse de grands ? Pourquoi s'acharnaient-ils à nous tirer du présent ? Leur propre passé avait-il été si pénible ? L'avenir devait-il à tout prix briller pour nous attirer comme les héliotropes ? Les grands nous plantaient des crochets pour nous tirer vers le haut, vers eux. Leur position était-elle si enviable ? Pourquoi nous déloger de l'enfance ? Grandir, était-ce pousser ou se laisser tirer ? Peut-être les deux.

Pour me distraire, il me recoiffa de sa mitaine de premier but. Il avait raison d'attendre à l'an prochain. Je me sentais encore trop poche, surtout là, après ce qui venait de se produire. Oui, valait mieux attendre. Il avait raison, mon grand frère.

Pour m'égayer, il commença notre jeu des onomatopées.

- Un facile : toc.
- Le bâton qui frappe la balle ?
- *Yes, sir !*
- Écoute bien celui-ci : tchung.
- Euh... répète-le, OK ?
- Tchung !

Je vis ses deux mains esquisser un mouvement devant la boucle de sa ceinture.

- Un coup de poing dans une grosse bedaine ?
- Hum... pas loin.
- Ah, je le sais. La balle qui rentre dans la mite du catcheur.
- Ben, c'est en plein ça. Tu commences à être bon.
- Ben... je t'ai vu faire le geste.
- Tricheur ! Grimpe vite prévenir maman ! Je t'emmène voir notre *game*, OK ?

* * *

Quatre secondes plus tard, j'étais auprès de maman, qui me réclamait pour une course. Elle me remit un bout de papier avec la liste de ce qu'elle voulait pour le souper. Du balcon, je criai à Thomas que maman avait besoin de moi. Il me fit au revoir de son gant. En chemin vers le terrain de jeu, il alla s'acheter deux cigarettes à l'unité.

Dans la direction opposée, je partis faire la course à contrecœur. Trop bègue pour oser réciter la liste à l'épicier Fortunat Jobin de l'avenue Cartier, je lui tendrai la maudite liste qui m'humilie tant quand il finira par me découvrir, s'étirant le cou, moi poireautant d'un pied sur l'autre, devant le comptoir des viandes, alors qu'il aura servi tous les clients adultes s'offrant à sa vue.

Ces attentes, vues comme des retards par ma mère, me valaient des remontrances non méritées. Jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, je décide de ne plus revenir de ces courses, et de flâner en ville. Je rentrais à la maison le plus tard possible. Engueulé ou battu, je finissais par m'endormir, couché en chien de fusil et maudissant mon sort.

Je m'ennuyais à mort de papa. Jamais de la vie je ne pourrais dire à maman ce qui m'était arrivé en bas, à cinquante pieds, sous la fenêtre de sa cuisine. On ne disait jamais rien de soi aux parents : ils n'étaient pas de notre bord, pour certaines choses, en tout cas.

20

Le fond était bleu foncé, le dessin représentait des palmes vertes avec ici et là des fruits rouges. Je crois que le tissu était du crêpe de soie imprimé comme celui que j'avais touché dans la boutique de Paulette à Donnacona, la fois où j'avais reçu le BCG.

Ce devait être en août.

Maman s'assit à la machine à coudre et y travailla une journée et demie. Il ne fallait pas la déranger. Si on la croisait dans le corridor on se rangeait, dans ses allers-retours entre la machine à coudre et le mannequin piqué d'épingles. Nos repas étaient expédiés à la vitesse grand V, et hop ! dehors les enfants. Il ne fallait pas être dans ses jambes.

On ne demandait pas mieux que de jouer avec les amis. Parfois on se retrouvait quinze ou vingt devant la maison, assis sur les marches, sur les rampes d'escalier ou sur la chaîne du trottoir, ou debout à se bousculer un peu, beaucoup à se taquiner.

On était là, « désœuvrés », disait maman, ou à tergiverser avant de se décider à faire quoi que ce soit. Les piétons préféraient descendre du trottoir et faire un crochet par la rue plutôt que d'oser se faufiler entre ces gamins turbulents qui prenaient trop de place.

À force de traîner dans les ruelles, un ami et moi, nous avions découvert un accès au théâtre Cartier, qui était en fait un cinéma. Une fois montés sur le toit, à plat ventre et tout au bord, la tête dans le vide, nous suivions une partie du film par le vasistas ouvert pour l'aération du gros projecteur et de la fumée de cigarette du projectionniste. Mon ami me relayait toutes les cinq minutes, pour que je puisse faire redescendre le sang qui m'était monté à la tête. Après une demi-heure de cette acrobatie, assis côte à côte, nous rafistolions les segments du film américain. On ne projetait dans cette salle que des films en langue anglaise. C'est dans ces conditions renversantes que je découvris les grands acteurs américains décontractés, et les actrices aux longues jambes, qui échangeaient des baisers – on les savait amputés par la censure – à nous couper le souffle, restaurés par nous.

Un de ces soirs après le cinéma, comme je revenais de raccompagner mon ami au-delà de l'avenue des Érables, je reconnus la silhouette de maman de l'autre côté de la rue.

Il y avait un homme près d'elle. Je ralentis le pas. Arrivé près d'eux, je sentis quelque chose d'impossible

à nommer dans l'univers de mes huit ans. En costume-cravate, il ressemblait à un de ces acteurs américains, James Stewart, un long échalas dégingandé. Il avait les cheveux fins et blondasses. Non, ce n'était pas cet ivrogne qui m'avait tant impressionné aux noces d'argent de mes parents. Il s'appelait Albert C., et son prénom me disait quelque chose. Maman me le présenta comme ceci : « Un ami... » Puis elle ajouta d'une autre voix, que je ne lui connaissais pas : « ...de la famille ».

Plus grande qu'une statue, sur ses nouveaux talons hauts, elle portait cette nouvelle robe de soie bleu foncé, avec des palmes vertes piquées de petits fruits rouges. Son sac à main était du même rouge, ainsi que son chapeau. Les deux accessoires étaient de sa fabrication, en papier crépon et faits au crochet. Maman déployait dextérité et vitesse. Et talent je dois dire.

J'avais, devant mes yeux, à la fois maman et une femme inconnue. La lumière du réverbère allumait un halo couleur de rôtie brûlée dans ses cheveux. Elle m'apparut habillée de mystère et déshabillée de notre quotidien. Oui, glorieuse comme un bouquet. J'éprouvais une sorte de gêne comme devant un nouveau membre de la famille qui vous est présenté, arrivé de nulle part, tel un esprit matérialisé devant vous.

Le bleu de la robe s'imbibait de nuit. Le dessin végétal recouvrait à peine le tissu. Les fruits rouges commencèrent à s'allumer. Je fis volte-face et partis de moi-même en direction de chez nous avant de défaillir.

Maman ne me suivit pas.

Je voyais de loin en loin les réverbères par-delà le 126, rue Saint-Cyrille Est. La maison m'apparut presque

inaccessible tant j'avais le cœur lourd d'une espèce de séparation, d'un manque, d'une absence. J'étais incapable d'encaisser ce je ne savais quoi qui me tombait dessus depuis le coin de la rue. En moi quelque chose se tassait, rapetissait puis montait, grandissait en me faisant mal. *Pa-pa*, me disais-je à chacun de mes pas incertains, sur ce terrain inconnu. Le choc de mes talons contre le trottoir se répercutait dans ma tête. Ou était-ce le sang qui me battait les tempes ?

Je rentrai lécher ma plaie.

TROISIÈME MAISON

1

Ah non ! Pas encore un déménagement ! Ah ! les arrachements. Encore et encore ! Mai, ce n'était pas seulement le mois de la Vierge Marie, le mois le plus beau, comme dit le cantique. Non, c'était aussi le mois des déménagements. Un paquet de troubles, car l'année scolaire se terminait à la fin juin. Un vrai casse-tête pour les parents et de l'angoisse en sus pour les enfants qui perdaient leurs repères : les amis et les anciens sentiers qu'ils empruntaient.

Bon, des boîtes, des boîtes, encore des boîtes. Alors, cette fois, qu'est-ce que j'allais être obligé de laisser derrière ? L'important n'entre pas dans des boîtes. Pas le fleuve, pas le bocage là-bas, pas Mélodie et pas mille et un petits plaisirs ni l'odeur des pommes. Non, mais la plupart des salles de cinéma, les amis, les coins et recoins que j'aimais fréquenter. Devoir à nouveau me faire découvrir comme bègue, donc taré, par d'autres élèves, par d'autres enfants d'un autre quartier : un calvaire.

De la maison qui avait coûté onze mille dollars, nous passions à une autre qui en valait vingt-huit mille.

On s'en allait dans le Quartier latin, au 69 de la rue Saint-Louis. Bien oui, le 69. Une rue qui ne file pas

tout droit, mais tourne comme ma palette de hockey à l'endroit où un orme jaillit entre deux maisons et jette son ombre, et coucou voici un peu de verdure. Dans cette rue étroite, cet arbre était le bienvenu. Un des quatre mille boulets de canon tirés lors du siège de Québec, disait-on aux naïfs touristes, s'était encastré entre deux de ses racines. Il s'y trouve toujours.

Dans ce quartier, on pouvait toucher du doigt les débuts de notre histoire. Là, juste au bout de la rue, Jacques Cartier n'avait-il pas rencontré les Indiens, et fumé le calumet de la paix, assis en tailleur avec des Stadaconiens ?

Dépassant de la marquise en toile rayée, de chaque côté de notre porte d'entrée, deux globes blancs avec les deux chiffres tracés au vernis à ongles : 69. Combien de fois maman se fera-t-elle réveiller la nuit par des marins américains en goguette ? Je ne vois pas Thomas expliquant à maman la position des deux fornicateurs, tête-bêche dans le lit. Hi ! hi !

Elle ne sut jamais le pourquoi de ces dizaines de coups de sonnette la nuit. Thomas nous l'apprendra, mais jamais n'osera en informer maman. Donc une grande maison, toujours avec des lucarnes, à quatre étages et en même sorte de pierre que celle des remparts, appelée grès de Sillery. C'était ce qu'on appelait une maison de chambres. Si un couple se présentait pour louer une chambre, maman était tenue par le curé de demander le certificat de mariage.

Des étudiants de l'université y habitaient. L'été, des touristes américains les remplaceraient. Une annexe, en pierre sèche, longeait la cour. Pour notre plaisir et pour sa fraîcheur, nous y dormions l'été, dans des lits à deux étages, nous, les quatre garçons.

Le matin, à cinq heures trente, le tintamarre du premier tramway nous réveillait en ébranlant les vitres en façade.

Paulette, en chicane ouverte avec maman, ne venait plus à la maison. Simone, elle, occupait une chambre à elle seule. Papa vivait quelque part en Gaspésie et y trimait, changeant de lieu, selon l'ouvrage. Le notaire qui nous avait vendu la maison s'avéra un fieffé menteur doublé d'un voleur : la maison ne lui appartenait pas. Le procès s'éternisa. Papa et maman se firent un sang d'encre, de peur d'en perdre la propriété. Sans compter la mauvaise humeur engendrée par les reproches lancés de part et d'autre. Papa accusant maman d'avoir mal choisi et la maison, et le notaire. Elle, l'accusant d'avoir quitté le foyer.

2

Quand Thomas me l'eut enfin montré, trois soirs sur sept je patinais avec eux derrière le château Frontenac. Comme ils étaient beaux, Thomas et Suzy, enlacés, bras dessus, bras dessous, filant à vive allure. Elle dans son tricot au motif d'ours polaire. « Gauche, droite, comme à la guerre, oui mais en mieux, car on est deux... » chantera plus tard Hervé Brousseau. De quoi faire une photo de calendrier pour le mois de janvier. La patinoire étant ronde, on tournait toujours dans le même sens. À cause

de cela, je fus un assez piètre hockeyeur, incapable de virages à droite.

Pas Thomas. Le coup de patin qu'il avait ! Le bruit franc et solide de ses lames était comme une musique à mes oreilles qui me poussait à l'imiter.

Cette Suzy le déniaisa. Maman et Simone étaient sûres que cette fille avait plus de vingt ans. Thomas en avait dix-huit et se tenait de moins en moins avec ses amis. Il poursuivait de longs entretiens, en tête-à-tête avec Simone. Dès que je tentais de m'approcher d'eux, soit ils se taisaient, soit ils continuaient à voix basse.

Charles commença à se courber : une forme de rachitisme, qui, comme chacun sait, est une maladie du squelette due, parfois, à une carence en vitamine D. À la puberté, Charles s'était découvert un faible pour la crème. Ah ! la famille ! Toujours l'ongle prêt à gratter le même bobo. On le surnommait la Creume, pour l'emmerder. Il n'avait pas tort de suivre son instinct ; la crème contient pas mal de cette vitamine que son corps réclamait.

Il prit des médicaments et fit de longues marches sur la terrasse Dufferin, les bras dans le dos tirant ses épaules vers l'arrière. Pierre, lui, commença son cours classique au pensionnat à Joliette. Façon que maman avait trouvée de lui éviter de fréquentes chicanes avec papa.

Paulette était loin et maman en souffrait. Elle se sentait victime d'une trahison : celle d'avoir été écartée du mariage de sa fille. Faut dire que papa n'arrangeait pas les choses à passer deux, trois après-midi par semaine chez elle, l'hiver, quand il revenait parmi nous.

De quoi pouvaient-ils parler durant toutes ces heures à part du nouveau drapeau bleu et blanc dont la province venait de se doter ? De qui, surtout ? On devine vite...

Simone, elle, venait de *droper* son amoureux, Viateur S., de La Mecque, au Nouveau-Brunswick. Celui qui l'embrassait à bouche que veux-tu, elle dansotant, tanguant sur ses chevilles dans le sumac vénéneux.

Elle reprit des cours de chant tandis que moi, j'appris à monter à vélo et rouler souriant vers plus d'indépendance, loin de la famille, pour avoir les coudées franches.

3

L'après-guerre faisait sortir les filles des campagnes et des villages, et les attirait vers la ville. Québec accueillait des étrangers, ce qui ajoutait du piment au ragoût familial.

Un de nos chambreurs, un industriel russe, ou dentiste, ou artiste lyrique, à coup sûr mélomane, avec des dents en or, qui fuyait l'URSS de Staline et attendait des papiers qui lui permettraient d'aller rejoindre ses deux filles à New York, aimait la voix de Simone. Maman voulait qu'il soit Juif. Son nom était à coucher dehors : Droboli... non. Dobrolioubov, nous finîmes par savoir bien le prononcer. Quand Simone montait ranger sa chambre, il lui demandait de chanter un extrait de ce qu'elle travaillait. Elle s'exécutait et redescendait, souriante, avec un dollar dans sa poche de tablier.

« Il a dit que j'étais son petit *rrrossignol*. »

Monsieur Igor, au crâne brillant comme une pomme, assistait à chacun de ses récitals. La plupart se tenaient

dans des salles fort intimes, pour ne pas dire des salons. Ni l'éloignement ni le froid ne l'arrêtaient, ce patapouf souriant, aux yeux aqueux, enveloppé d'une pèlerine de castor. Il parlait un anglais qu'on faisait semblant de comprendre. Il disait sans cesse *spassiba*, pour *merci*. Quand, coincé dans notre cabine téléphonique, il parlait à ses filles new-yorkaises, Katia et Nadia, j'aimais entendre le babil de ce vieillard. Les yeux plein d'eau, il remontait dans sa chambre.

Cet ex-communiste disait à maman qu'il n'attendait plus rien de bon des bolcheviques. La discussion tournait court vu que maman et la politique, surtout l'étrangère, cela faisait deux. À part le populaire Chubby Power, elle ne connaissait aucun politicien. De lui, elle obtiendrait des emplois d'été pour ses fils, auprès d'arpenteurs ayant contribué à la caisse électorale. Pierre aura à résister sous la tente aux assauts nocturnes d'un arpenteur homosexuel qui en pinçait pour son petit cul aperçu lors d'une baignade dans l'eau fraîche du lac Mistassini.

Quand Simone chanta dans *Lakmé*, au palais Montcalm, le géronte afficha un sourire depuis la première rangée. Papa, à ses côtés, adorait le chant lui aussi et protégeait sa fille.

Son départ pour les États-Unis, au printemps, nous attrista. On l'aimait, notre bonhomme ruskov, si étonné et enchanté de tout. Pierre, lui, le qualifiait de « crapaud qui vient de fumer une cigarette ».

La géographie apprise à l'école prenait visage humain.

Des voyageurs passaient de temps à autre, tel ce Syrien, frisé comme un mouton de Perse et à la barbe bleue. À l'automne, il lançait les nouveaux modèles, en hiver, le

froid faisait vendre et au printemps, pour les rabais, il était un peu là.

Monsieur Najid était marchand de fourrure.

Il arrivait avec sa brassée de manteaux frisés comme sa toison. Il craignait de laisser sa marchandise dans son auto. Il baragouinait l'anglais autant que maman. Ces deux-là formaient un drôle de couple, à boire le thé dans la cuisine. Lui avec ses yeux de charbon et son nez effilé, et maman, à l'autre bout de la table, cheveux noirs et nez aquilin. Elle avait quelque chose de levantin, comme on disait dans les romans des années 1920. Son prénom, Marie-Joséphé, lui allait comme un gant.

L'homme, roi des embobelineurs, savait s'y prendre. Il avait repéré comment le moindre compliment la rendait de bonne humeur. En chaque femme, il décelait une cliente. Même si on le voyait venir, on appréciait le charme avec lequel il pratiquait son métier de fourreur...

Toujours est-il qu'il fourgua un de ses manteaux à maman, un très beau, à la fourrure dense et brillante. Monsieur Najid offrit gratis un manchon à Simone – dont la mode passait. Je parle du manchon, bien sûr. La transaction ne fut pas facile : Marie-Joséphé, fille de paysan, savait négocier.

Elle se levait de table, prétextant ranger quelque chose, fouillant dans une armoire, sortait de la pièce quelques minutes et revenait d'un air détaché, à mille lieues de l'affaire qui se brassait : tout ce manège pour ébranler le vendeur.

Elle y parvint, à son dire. Mais Pierre fit remarquer à maman que le cadeau offert à Simone, quelqu'un devait le payer et que ce quelqu'un, c'était maman. Devant

ce raisonnement, elle hésita, calcula dans sa tête et ne reconnut pas le bien-fondé de l'argument qui plombait le cadeau. Après tout, le manteau bien coupé ne la rendait-il pas élégante, cette femme charpentée ?

« Et puis, n'en parlons plus. » D'un revers de la main, elle écartait le litige.

Que dire de ce Noir de Brooklyn, premier arrivé des touristes américains ? Ils prenaient la relève des étudiants dans toutes les maisons de chambres du Quartier latin. Nous l'appelions Joe Louis, ce grand Jack souriant qui risquait quelques mots de français retenus de son enfance en Louisiane. Il vint comme ça, trois, quatre étés, passer une semaine. Il se promenait par les rues, son Kodak à boîte carrée sur le sternum.

Avant de retourner chez lui, comme il était veuf, il tint à nous prendre tous en photo. Nous allâmes dans la cour, au moment où le soleil donnait le plus, à l'heure du dîner. Endimanchés exprès – maman y tenait –, on s'assit sur le panneau qui fermait l'entrée de la cave. Les deux plus grands derrière, un coude sur les genoux, dans leurs habits du Claridge. Les deux en pantalon gris ; Charles veston prince de galles, celui de Thomas en cachemire brique. Pierre et moi, assis devant, en culotte courte et t-shirt de coton. J'avais les épaules fluettes. Maman se tenait assise à ma gauche et m'agrippait le coude. Nous, les quatre garçons, fixions « *la petite oiseau* », alors que maman portait son regard ailleurs, bien au-delà des murs de notre cour.

Comme ils étaient songeurs, ces yeux de femme de cinquante-deux ans bien en chair ! Il me semblait alors que ce bel homme noir recevait d'elle bien des égards. Et

cet autre, le grand Albert C., combien de fois l'ai-je croisé, flânant dans les alentours alors qu'il habitait à l'autre bout de la ville. Je ne veux pas « partir d'histoires », non, elles étaient déjà là ! Je ne voudrais pas, non plus, parler à travers mon chapeau. Tant mieux pour elle, maman, si. Il m'est facile de le dire.

Après tout, maman était une femme malheureuse. Ne confiera-t-elle pas un jour à sa première « bru » – comme elle disait pour *belle-fille* – que papa ne la prenait que par-derrière ? Voilà de quoi dynamiter la statue du père. Quand Charles apprendra ça de la bouche de sa femme, Nancy, il dira : « Tu ne vas pas la plaindre. Elle n'avait qu'à se retourner. »

* * *

Mister Russell. *Yes yes yes*. Un Anglais d'Angleterre. Droit comme un I, tout de noir vêtu. La tête archi-blanche, mains et figure rouges. À la messe tous les matins que le bon Dieu faisait, et il en faisait des masses, le créateur du ciel et de la terre. Mister, dans la deuxième rangée, avait son petit meuble bien à lui, qui fermait à clé sur son missel.

Il enseignait *My tailor is rich* au O'Sullivan College, mais il était pauvre et ne voyait personne. Peu communicatif. Prenait un bain par semaine. Préférait pisser dans l'évier, haut perché, de sa mansarde. Maman avait beau l'engueuler.

Rien à faire.

Même régime de vie durant les trois ans que nous avons habité rue Saint-Louis. Il lavait ses bobettes dans l'évier et avait visiblement, hum, du mal à les ravoir.

J'ai tout dit, oui, tout ce qu'on savait de lui. Plus seul que ça, tu meurs.

Voilà, il est mort. Paix à son âme.

Après sa mort, je montai voir sa chambre. J'y vis trois paires de souliers noirs identiques et parvenus à des degrés divers d'usure. Ils avaient tous l'empeigne glissée exprès sous le calorifère. Monsieur Russell l'avait-il insérée ainsi pour éviter qu'elle retrousse ? Je me rendis compte pour la toute première fois que nos choses nous survivent, même des objets aussi prosaïques que nos souliers. Son missel oublié dans sa boîte fermée à clé dans la basilique serait plus pérenne que lui et peut-être, même, que le souvenir de cet humble monsieur. Je redescendis les trois étages à chercher pour chacun des membres de ma parentèle ce qui perdurerait de lui ou d'elle en cas de mort. J'y pensai une journée entière. Quand, affolé, je tombai sur papa, je ne trouvai rien à part son *satchel*. Non, ça ne pouvait pas être ça. Le sac de cuir ne représentait pas *assez* mon père. Sans m'en rendre compte, je venais de changer le registre de mon petit jeu. Rien de sentimental n'aurait dû entrer en ligne de compte. De toute façon, papa était éternel : j'aurais en masse le temps pour lui trouver un objet *neutre*. Et puis si jamais il mourait, je lui survivrais et le porterais dans mon cœur.

Je n'ai pas pleuré à cette pensée, mais.

Oh, tiens, me revient une parole de l'Anglais : « J'ai *remarque* les *Quebeucois* ont les... la boutte des souliers retroussé. *Because* les côtes de la ville. Hi ! hi ! »

En écrasant leur empeigne sous le calorifère, tentait-il de nier qu'il était ici, cet Anglais ?

Dorothée C. était une de nos locataires. Serveuse, *waitress* disait-on en se tordant le bec, à la salle à dîner de l'hôtel Clarendon. Elle venait de se marier, dans son village, à Trois-Pistoles. Qui prend mari prend pays, comme on disait. Elle qui avait un je-ne-sais-quoi, tout lui semblait promis, dut tout de même faire sa valise pour accompagner son mari à deux cents milles au nord de Dolbeau. Un lieu haut perché. Un trou perdu. Une *terra incognita*. Le « trou du cul du diable », selon Charles. Lui et moi avions renoncé à chercher l'endroit sur la carte : les Passes-Dangereuses. Insituables sur une carte. Déjà, le nom.

La mariée confia à maman qu'elle craignait de s'ennuyer au fond des bois. Elle lui dit qu'elle désirait m'emmener avec elle passer l'été dans un chalet au bord de la rivière Péribonka. Je dis tout de suite oui à maman. Qui n'aimait pas Dorothée C.? Elle débordait de confiance dans la vie. On se sentait bien à ses côtés.

Après un mois de trajet en auto et une semaine, en pick-up, pour aller de Dolbeau aux Passes-Dangereuses, nous arrivâmes, les os moulus et les fesses endolories, un épisode de mal de dent pour bibi, au royaume des maringouins.

Voyage angoissant. Je pensais sans cesse au Petit Poucet, me créant des repères aussitôt oubliés. Le moteur du pick-up vrombissait à m'endormir. Je somnolais et revenais à moi grâce à un cahot. Il ne fallait pas dormir, de peur de.

Nous avons franchi, à gué, une dizaine de rivières ou de ruisseaux : les passes dangereuses, faut croire. Vu des ours, des orignaux, des castors, huit mouffettes, trois porcs-épics et, comme dit Prévert, un raton laveur. Aussi vu les épinettes se rabougrir. Nous avons pêché notre dîner : onze truites, aussitôt frites au bord d'un lac.

Et si Dorothée allait me garder près d'elle *ad vitam æternam* ? Je l'aimais et je la connaissais peu. Les Passes-Dangereuses était un trou perdu ? Et si c'était un piège pour m'enlever aux miens ? Maman avait bien prié pour qu'on lui enlève Thomas. Je n'étais pas un enfant sage, oh non. Je devais être une charge pour maman avec mon bégaiement. Je me couchai fourbu et inquiet, ne sachant où j'étais. Je n'avais pas observé de quel côté le soleil se couchait. Moi, ça me prend ça pour être bien. Je n'aurais pas su me localiser et ça, c'était encore de l'inquiétude.

Je m'endormis. Le chantonement de la rivière et ses clapots pianotés comme dans *Moon River* vinrent à bout de mes craintes. Ouf, la constipation m'accabla durant trois jours.

La compagnie de John Murdoch y possédait une sorte de magasin général. Steve L., l'époux de Dorothée, y avait son bureau de travail mais pas de téléphone pour appeler maman. Cela faisait-il partie du piège ?

À l'écart se trouvait le dortoir des bûcherons avec ses châlits couverts de paillassons d'où s'envolaient des airs d'accordéon et de violon, juste avant le coucher du soleil, qui arrivait tôt : des montagnes nous entouraient.

Un Indien, comme le dernier des Naskapis, un Innu, semblait tenir le fort et nous rappeler son immémoriale présence remontant à trente-deux siècles. À l'aide d'un

symbole fragile et puissant : un tipi. Une pancarte disant « COUCOU LES BLANCS, VOUS NE POUVEZ PAS ME RATER, JE SUIS SUR VOTRE CHEMIN, AU CARREFOUR ! » n'aurait pas été plus éloquente. Il habitait son tipi de toile d'où sortait un tuyau de cheminée avec sa plume de fumée. Un chien à son piquet, à l'entour, tout aussi pelé, gardait ses biens : une paire de raquettes, un canot d'écorce, un traîneau, trois peaux de castor tendues et lacées à des cadres de cèdre : la panoplie du parfait Sauvage.

Baptiste, aux larges épaules, fusil en bandoulière, marchait les pieds en dedans et ne me voyait pas.

Ce qui faisait mon affaire. Les Indiens apportent les bébés, ils peuvent aussi bien les reprendre, non ? Je serais sur mes gardes. On ne savait pas son nom de famille. On disait : Baptiste Qui-cuit-sa-viande-au-bout-d'une-corde. En fait, c'est la façon traditionnelle de cuire la viande. Baptiste Quicui faisait mon affaire. Ça me plaisait, ce Quicui.

Tout ce petit monde tenait dans la main. C'était un nid de touffeur à partir de onze heures. Dans cette cuvette chauffée à blanc, une odeur de térébenthine vous portait à réfléchir avant de craquer une allumette.

Après dîner, je me retrouvais tout fin seul dehors, à jouer au transport du bois avec mon camion, à l'ombre du chalet. J'entendais Dorothée chanter par la fenêtre. Elle fredonnait tout le temps qu'elle travaillait et elle travaillait tout le temps, c'était rassurant de l'entendre. Sa voix éloignait de moi la solitude et les moments de petite peur.

Le chalet était propre comme un sou neuf. Y compris le trône de la salle de bains, où mes « affaires marchaient », selon l'expression de Dorothée.

Je mettais toute mon attention et mon peu d'ingéniosité à prendre au piège un écureuil roux. Une boîte en bois de cinq livres, de fromage Kraft, me servait de piège. Je n'attrapai rien de tout l'été. Non, pas une goutte de sang de trappeur dans mes veines.

Les jours où je m'ennuyais, et il s'en trouvait un paquet – en fait, je craignais de passer toute ma vie là, sans jamais revoir les miens –, Dorothée me proposait de dessiner. Tirant la langue, je traçai la façade du 69, Saint-Louis, sans un soleil dans le coin de la feuille comme font les bébés qui le dessinent avec des rayons. Puis je dessinaï la cuisine, mon école rue Couillard, plus difficile, la basilique avec ses deux clochers inégaux... Le plus compliqué fut le château Frontenac : il me manquait des étages et puis toutes ces lucarnes, non, c'était trop pour mes capacités. Ce dessin-là, je le déchirai avant que Dorothée se penche sur mon épaule, imprégnant l'air de son parfum.

Elle me demanda de faire les portraits de chacun des membres de ma famille.

Je n'écrivis pas leur nom, pour voir si elle les reconnaîtrait. Je représentai maman avec un cintre – plus grand qu'elle. Elle nous tapait dessus avec, quand ce n'était pas le boyau de la lessiveuse. Mon ami Réal, battu comme plâtre par son père, trouvait cela tout à fait banal.

Elle confondit Charles et Pierre. Ouais, je sais. Les deux dessins n'étaient pas terribles. Le nez de Pierre m'avait pas mal embêté. Avec ma gomme, je l'avais effacé plus d'une fois, jusqu'à perforer le papier.

Facile de repérer papa : il n'avait pas un poil sur le caillou, à part une petite touffe au-dessus de chacune de ses oreilles. Je le représentai derrière son établi de tailleur de pierre. J'avais oublié de dessiner ses deux jambes. Dorothée trouvait – ici geste de la main sur son cœur – que Thomas était de tous le plus ressemblant, avec quelque chose de son expression dans les yeux.

Qu'est-ce que j'avais donc pu mettre dans ses yeux ? À part qu'il les avait en pente ? Ah, c'était peut-être ce gris de mine de plomb frotté du bout de mon index. Oui, oui. C'était ça. Ses yeux gris de loup affamé.

Je refusai de faire mon portrait. Parce que. Quant au sien, malgré ses demandes pressantes, je craignais trop d'abîmer ce beau visage qui me troublait parfois.

Certaines personnes ne voient jamais les ressemblances, mais Dorothée les voyait. Elle trouvait toujours une ressemblance avec un acteur ou une actrice. Sujet de discorde avec le Steve. Non, il était plutôt poché à ce petit jeu. Par exemple, il tenait mordicus à ce que je ressemble à leur nièce Lili. Hé, ça va faire, ressembler à une fille !

« Mais non, mais pas une goutte, avait beau lui répéter Dorothée. Tu n'y es pas du tout. Toi et les ressemblances, c'est deux, OK ? »

Au bout d'un mois à répéter à peu près toujours les mêmes gestes : pêcher, pleurer d'ennui en silence sous mes draps, aller boire une eau gazeuse avec une paille, hhlupp... hhlupp... chez les bûcherons qui, me prenant pour un enfant de la ville, me racontaient des balivernes sur les animaux sauvages et sur les Indiens, à avoir mal à une jambe puis à une autre, car nous poussons, nous les enfants, un côté à la fois et l'on se tient tout croche, mon

docteur a dit ça à maman et c'est la pure vérité, oui, je subissais une poussée de croissance asymétrique,

à passer le linge avec l'aide de Dorothée dans le tordeur de la laveuse,

à suivre les fourmis à une, deux, trois, quatre, cinq, six : six pattes et trois segments : la tête en triangle, l'abdomen, le cul, formant le corps,

à observer Steve, l'époux de Dorothée, démonter et remonter le moteur du pick-up Fargo au capot à double segment, « ti-gars ! passe-moi le *wrench* ! »,

à essuyer la vaisselle midi et soir,

à éviter de rencontrer l'Indien qui m'impressionnait si fort que j'en faisais des cauchemars,

à me laisser mesurer, le dos appuyé au chambranle de la porte de ma chambre, par Dorothée, qui me passait un crayon au-dessus de la tête et disait : « L'été, les enfants grandissent comme les fleurs. » Elle ne faisait pas la comique comme les autres adultes qui disaient qu'on grandissait trop vite comme les mauvaises herbes,

à jouer comme un chien fou avec mon ombre qui, le matin, faisait trois fois ma taille,

à tâcher d'arrêter ma tête d'éparpiller des morceaux de puzzle pareils dépareillés,

à tenir l'écheveau de laine pendant que Dorothée roulait la pelote,

à rouler, retourner, dérouler, plier, déplier des mots, des bouts de phrase que je ne pouvais lui dire à elle, si,

à fuir la nuée, que dis-je, l'escadron de maringouins, bzziii !... comme avait dû en affronter notre explorateur Pierre-Esprit Radisson,

et puis la reine des emmerdeuses, la mouche à chevreuil, appelée ici frappe-à-bord, dont Dorothée me

protégeait en m'enduisant la tête, les bras et les jambes
chaque matin après déjeuner, de 6-12,

à tout faire pour apercevoir un oiseau anonyme et
invisible qui criait et chantait derrière les buissons et se
taisait à mon approche en me narguant de ses trilles dès
que je m'éloignais d'un pas – on aurait dit un jeu entre
nous,

à tirer, à pousser, pour me décalotter le gland comme
m'avait montré le dégourdi Ti-Rat V., « Sois patient, tu
vas y arriver. Sinon, c'est la lame de rasoir... »,

à voir apparaître des poils ici et là, jusqu'autour du
trou de balle ! Qu'est-ce que ça fait là ? À quoi ça peut
bien servir ? Ah ! je crois que c'est ainsi autour de tous
les trous : les cils, les poils de nez, les poils dans les oreilles
de papa, sans doute là pour nous prévenir de l'arrivée de
toutes sortes de bibittes,

avant de partir, à réfléchir autant qu'à bricoler autour
du maudit piège,

à tirer, à distances variables, sur une assiette d'alumi-
nium – *pie plate*, disait l'ancienne *waitress* – avec une
carabine à plombs,

à engourdir mon mal de dent avec un clou de girofle,

à m'endormir au bruit de la Péribonka, dont l'eau
glougloutait en tombant des pierres,

à me méfier des ours rôdeurs dans mes déplacements
restreints,

à, le dimanche midi, partager le succulent rosbif, la
purée de pommes de terre mousseuse et les trente-deux
petits pois verts insipides, à la cantine avec la poignée de
bûcherons aux appétits grands comme leurs mains,

à, profitant de la couronne de montagnes, attendre
que l'après-midi rafraîchisse à souhait,

à laisser la priorité de passage à cette maudite mouffette, à la lenteur majestueuse, qui vivait parmi nous.

At last, Dorothée et son mari m'emmenèrent avec eux un week-end à Alma.

Bon, ils finirent par lâcher, dans la cabine poussiéreuse, qu'ils en avaient assez de cette maudite vie sauvage, bonne pour la santé tant que tu veux, infestée de maringouins, en veux-tu en voilà, et vite, vite bienvenue la ville, la civilisation.

* * *

À Chicoutimi, je passai chez un dentiste qui m'arracha ma vilaine prémolaire. Ce petit rien tout nu dans ma paume, c'était ça qui m'avait tant fait mal ? Il trouva pitoyable l'état de mes dents. Je n'allais pas lui raconter que, par mégarde, Thomas m'avait tapé sur la bouche avec une perche qu'il faisait tourner autour de lui. Toutes mes dents avaient été fendillées comme une vieille théière de porcelaine. Je fus consolé et nourri au blanc-manger durant trois jours. Curieux, ce nombre, non ? Trois jours pour ci, trois jours pour ça. Le tempo des enfants, ça. Pour les punitions comme pour les guérisons.

Nous logions à l'hôtel Chicoutimi. Le saumon aux amandes grillées était succulent.

Sonné, je m'étais étendu, pour la sieste, sur le lit à côté de celui de Dorothée et de son mari. La porte s'ouvrit, je feignis de dormir. Dorothée était en compagnie de sa grande amie au sourire carmin. Elles papotaient de plein de choses : du voyage, de la noce, de cadeaux, de lingerie, de la nuit de noces et de ces choses qu'un enfant de dix

ans ne connaît pas et donc n'entend pas. Elles riaient, s'exclamaient, s'excitaient l'une l'autre, s'interrogeaient plus que de coutume, à mi-voix et parfois de façon inaudible à mes chastes oreilles. Des explosions de rire, aussitôt étouffées, punctuaient leur doux babil.

Son amie lui demanda si ce n'était pas trop accaparant de s'occuper de moi, de me surveiller. Je devins moite.

— Pas du tout, répondit Dorothée, il colle à la maison. Il ne s'éloigne pas. Je le sens toujours à portée de voix. Parfois, il surgit à la course pour se rassurer que je suis bien là.

— Il doit s'ennuyer tout seul, l'enfant ?

— Ça lui arrive.

Puis elle se laissa aller à dire :

— On ne s'ennuie pas beaucoup en ma compagnie, tu le sais.

Elles éclatèrent de rire. Dorothée reprit sur un autre ton :

— Faut faire attention, Steve et moi, quand on s'embrasse.

— Attention à quoi ?

— Deux fois, je l'ai vu verser une grosse larme.

— Oh ! c'est *cute* !

L'amie pencha la tête pour me voir sous le bon angle. Ses cheveux lui cachaient le visage à moitié.

Ma tête posée de côté sur mon bras me permettait, sans être vu d'elles, d'entrouvrir un œil. Dorothée, entre mes cils, s'examinait toute nue comme un bébé dans le miroir fixé à la porte du placard. Mon petit clou tordu se redressa, cherchant une issue pour se déployer à sa mesure. N'en trouvant point, il se planta du mieux qu'il put dans le couvre-lit.

— Penses-tu qu'il dort ? demandait-elle à tout bout de champ à son amie.

Celle-ci s'approchait si près de moi que je sentais son parfum de lilas. Pour un peu elle m'aurait pincé la joue. Sur la pointe des pieds, les deux bras en appui sur l'air, elle retournait rassurer Dorothée :

— Sa respiration est régulière.

Je savais singer celui qui dort.

— Penses-tu que je peux porter ce rouge-là ?

Elle posait plein de questions chaque fois qu'elle enfilait une robe, se coiffait d'un chapeau, suspendait un sac à son bras, sortis de la penderie ou de sa valise ouverte sur le lit. Les cintres s'entrechoquaient. Penses-tu que ci, penses-tu que ça, et patati et patata. Toutes les deux émettaient des petits bruits féminins.

Elle tournait sur ses souliers à talons hauts avec une grâce naturelle. À chacun des pas de ses longues jambes me montait à l'esprit une île exotique et luxuriante.

Dieu qu'elle était belle, la première femme que je vis toute nue comme le pied !

Le lendemain soir, nous couchions chez son amie.

Je partageai le lit avec sa fille Lili qui avait mon âge et NE me ressemblait en rien. Mais Lili, tout comme moi, pouvait replier son poignet et coller le pouce contre lui. Lili passait une jambe par-dessus la tête et, dans cette position inconfortable, parlait d'une voix normale. Elle était forte, cette Lili. Quand, après avoir aperçu un grain de beauté près de son nez, je lui demandai si elle croyait que les mouches souffraient, elle me répondit :

— Les mouches, comme tout ce qui est vivant, souffrent, ça c'est sûr et certain.

— Comment tu le sais ?

— Je le sais, un point, c'est tout. Moi, je serai biologiste. Et toi ?

— Moi je... euh... Dessinateur.

— De quoi ?

— De visages.

J'avais dit ça à la volée. Après coup, l'idée me plut. La conversation roulait sans que je bégaye, drôle, hein ? Résolu, je lui montrai ma hernie.

— As-tu ça, toi ?

Elle releva sa jaquette :

— Non, j'en ai pas.

Je pensai lui dire que chez les filles, c'était plus haut, mais non. Elle fit :

— Je peux toucher ?

— OK.

— Oh, c'est mou !

— Ben oui, c'est comme ça, mou.

— On se mesure ?

Nous nous collâmes. Même taille. Je trichai un peu. Nous avons le même poids, mais mon indice de masse corporelle était sous la moyenne, le docteur l'avait dit.

Tout ceci était-il préérotique ? Étions-nous des Cupidons ? Peut-être. Je n'en savais rien.

Ce n'était pas ses deux bourgeons qui allaient me. Peuh ! J'avais déjà vu mieux et pas plus tard que cet après-midi. Du coup, cela m'autorisait à penser ou à rêver être passé dans la cour des grands.

Lili, qui s'appelait Lyse – elle tenait à son *y* comme à la prune de ses yeux verts –, me demanda si j'aimais comme elle les concombres. Je lui répondis :

— Moi, non, ni les tomates avec du sucre, yeuk ! le lait, les bananes, les radis, la salade, les épinards, beurk ! le fromage, le poisson, le gruau, oui, mais sans les grumeaux, la viande sauvage, euh... peut-être.

Incapable de discerner les « moi si » des « moi non », elle m'emberlificotait de questions de fille alors que j'avais la tête ailleurs et la langue toujours fourrée dans le trou laissé par ma prémolaire. Il y avait trop à gérer à la fois. Je me sentais passé au peigne fin. Je ne me reconnaissais plus à ses côtés. Pris comme dans de nouveaux remous.

Je n'arrivais pas à m'endormir, imaginant sous la jaquette de fine flanelle à mon côté que j'évitais de toucher, le corps *très* formé de Dorothée. J'étais embarrassé. Je me tenais raide, couché sur le dos et les bras le long de moi. C'est à peine si j'osais respirer. Quelle nuit à rêvasser à la vraie nudité féminine ! Bonne ou mauvaise nuit, je n'arrive pas à trancher.

* * *

On rentra aux Passes-Dangereuses. Les jours s'écoulèrent comme le chantonement de l'eau entre les pierres. Les chauves-souris, sorties des interstices rocheux, s'emparaient de l'espace vespéral et en faisaient leur paradis. Elles devaient bien être des centaines, dont une seule suffisait à garder Dorothée à l'intérieur, tellement elle les craignait.

Le matin, Dorothée racontait ses rêves au déjeuner. Elle faisait ce cauchemar récurrent : le barrage se rompait et le chalet se retrouvait submergé par les flots. Elle le

racontait à Steve, bien sûr, mais pas devant moi. Il lui disait : « Attends que je te le mette, moi, le doigt dans la digue. » Ils riaient. De mon lit, j'entendais tout ce qui se disait dans la cuisine par une bouche d'aération.

Le temps allait-il emporter avec lui mon été fait de bonheurs et d'attentes ? Ce que je venais de vivre ici était à moi seul. Et je l'avais vécu sans les autres, et à part ceux de ma tribu. Quelque chose faisait de moi un autre. Et c'était payé cher de solitude, de solitude *solitaire*, si on veut. Ce n'est pas la même que celle éprouvée parmi la foule des autres.

Les Passes auront eu le temps de m'apprendre ça et un tas de choses que je ne savais pas encore. Oui, ce décor des Passes allait être démonté par le temps. J'avais ma vie à moi et je pourrais la raconter si jamais il se trouvait quelqu'un ayant la patience de m'écouter.

Alors, dans quel autre enfant allais-je entrer cette fois ?

5

Moi aussi.

Deux mots qui me permettaient de rattraper les autres. C'était comme si je m'élevais sur des échasses. *Moi aussi*, un petit moteur à deux temps qui permet aux derniers de famille de se coller à la ribambelle déjà montée à bord du train de la vie. Vite, il faut le rattraper avant qu'il disparaisse dans un virage.

En d'autres mots : deux bottes de sept lieues que j'aimais chausser à l'occasion.

Fin septembre à Québec : le temps de la pêche à l'éperlan. Au bassin Louise ou sur les quais de l'anse au Foulon. À la devanture de chaque quincaillerie, un paquet de tiges de bambou attendaient le client.

Certains pêcheurs ajoutaient un moulinet à leur canne. Mais plusieurs optaient pour une ligne fixée au bout de la tige et sur laquelle étaient attachés une demi-douzaine d'hameçons appâtés de vers de terre ou d'yeux d'éperlan. Chacun pigeait dans une boîte de conserve qu'il gardait entre ses pieds.

Bon, ça va, j'avais compris.

Je rentrai ventre à terre à la maison. Je grimpai au quatrième étage, dans ma chambre. Je décrochai les rideaux de tulle, en retirai les deux bouts de la tige.

Le plus difficile était d'y enfiler, beurk, les vers de terre achetés trente cents.

— Pourquoi pas vingt-cinq ?

— Parce que.

— Pour-pourquoi pas ?

— Non, pour toi, c'est trente. J'te dis.

Parce que t'es bègue, pensai-je.

Je l'avais payé. J'avais sauté le dîner.

La pêche était bonne à mes côtés. J'attendais que ça morde. Je sortais un ou deux éperlans quand un pêcheur en tirait six hors de l'eau. Des bravos fusaient à l'entour. J'y aurais droit moi aussi ; il s'agissait d'attendre. Le temps était gris et bon pour la pêche, à ce qu'il se disait le long des quais. Il y régnait une odeur de récolte.

Je voulais en rapporter à la maison, pour le souper. Vers les trois heures, j'avais pris dix-huit éperlans. Ils étaient là, des gens de tous âges, en vêtements de travail, certains portant des vestons rapiécés aux coudes. La casquette était la coiffure d'élection. Certains buvaient du thé ou de la bière à même une bouteille dissimulée dans un sac, d'autres se roulaient une cigarette, la canne à pêche coincée sous le coude. On devait être quelques centaines assis là, les jambes pendantes, le long des quais de l'anse au Foulon. L'ombre du cap Diamant nous atteignit : je frissonnai. Bon, il fallait rentrer.

Je grimpai l'escalier du cap et arrivai sur le terrain des Cove Fields. Il y avait là d'anciens campements militaires sous la forme de longs bâtiments à la toiture et aux murs vert espérance. Je vis une poignée de voyous de mon âge se diriger vers moi. J'aurais aimé être ailleurs. Ils étaient loin, mais quand je changeais de direction, ils faisaient de même. De telle sorte que je ne pouvais que les rencontrer.

Pas la peine de prendre la tangente pour sauver ma peau. La sueur mouilla ma chemise sous les bras. Les prises de Thomas ne me serviraient pas à grand-chose : ils étaient six. Comment ne pas se laisser démonter ? Trois avaient le crâne rasé à cause des poux. L'un des trois autres avait trois, quatre ans de plus que moi et dépassait ses comparses d'une tête. Il avait l'air mauvais. J'accélérai le pas. Ils m'encerclèrent. J'étais au centre d'un noyau de voyous.

— Hé le taon, où tu vas ?

— À la m-maison.

— Où ça ?

— Rue S-Saint-Louis.

— Veux-tu qu'on te raccompagne ?

— Non.

— Parce que t'es perdu, là ?

— Non, non.

— Oui, oui, le p'tit bébé chouchou à sa maman, il est perdu perdu.

— Je suis pas perdu. C'est-c'est tout droit par là.

Un m'attrapa par-derrière, un bras autour du cou, et me jeta à terre. Je reçus une pluie de coups. Ils me tapaient dessus à tout va. Je restai là, assis sur le cul. J'avais mal. D'une main je protégeais ma hernie.

— Oh ! les beaux poissons. C'est pour nous ? Mer-merci ! bégaya-t-il pour se moquer de moi.

— Non, c'est-c'est à moi.

Le grand prit mon porte-monnaie et le vida dans sa main sale. Il compta les sous.

— Une piasse et deux. Mer-merci ! bégaya-t-il encore.

LE CHIEN ! Je les menaçai :

— Mon-mon grand frère va venir vous poigner, si-si vous me lâchez pas, OK ?

La réplique ne tarda pas :

— Si si si si ! Si tous les chiens avaient des scies, y aurait pus de poteaux, OK ?

Ils cassèrent ma canne à pêche, me piquèrent mon argent et mes dix-huit poissons. Il ne manquait plus que ça. Je reçus des mornifles sur la gueule et des coups de pied.

— On va se partager son foin, fit l'un d'eux en se sauvant.

Je retins mes larmes. Si c'était ça qu'ils voulaient voir, je ne le leur donnerais pas, ce plaisir. Je bouillais, je fulminais tant que je ne savais plus respirer. Je voulus

courir, mais je n'en avais pas le souffle. Eux étaient près de leurs bâtiments à se chamailler pour l'argent.

Je repris mon chemin vers la maison. En route, je me disais que Thomas allait me venger. Dans le boisé, à l'angle de la rue Sainte-Genève et de l'avenue Sainte-Ursule, assis sous la tonnelle, je me cachai pour pleurer, de rage, dans mon coude. J'éprouvais une douleur à la pommette droite. Je m'essuyai les yeux avec les manches de mon chandail.

Arrivé à la maison, je lâchai :

— Ils m'ont piqué mon argent.

Au même instant je vis Simone rouler des éperlans dans la farine !

— Qui ça ? demanda maman.

— La gagne des Co-Fildes, je hoquetai.

D'où sortent ces éperlans ? je me demandais.

Pierre dit :

— Trouve une meilleure excuse, Bouche cousue.

Ah ! lui, toujours prêt à m'humilier.

— Va donc péter !

— Ton prétexte pour arriver en retard, ça colle pas.

— Va chier.

— On ne parle pas comme ça à son frère ! fit maman.

— Pas sûr que c'est mon frère, ça ?

Il me pointait de sa fourchette. Maman laissa courir, tout comme moi.

— Thomas est pas là ? demandai-je.

— Non.

— Y est pas là ? j'insistai.

— Tu le sais qu'il déteste le poisson, me répondit Charles.

— Viens t'asseoir, le souper est prêt, fit maman.

Je tirai ma chaise et m'assis entre Charles et Pierre. Simone fit glisser de la poêle à mon assiette quatre éperlans dorés, enfarinés et frits dans le beurre.

— Charles les a pêchés lui-même au bassin Louise, m'informa-t-elle.

— Quand ça ? je fis, interloqué.

— Après-midi, répondit Charles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Pierre.

— Pas de tes affaires, je fis en piochant dans un éperlan.

Avais-je cru entendre ou avais-je deviné que Charles allait pêcher ? Je n'avais pas la réponse.

Je n'allais quand même pas raconter mes tribulations devant mon frère antipathique. Il m'aurait dit : « Tu as couru après. »

Vite devenir grand et plus bête.

6

C'était jour de cinéma. Je pris mon couteau de chasse, on ne savait jamais. Dans la rue Berthelot, devant la salle des zouaves pontificaux, un stock d'enfants piaffant attendaient l'ouverture des portes. Certains échangeaient leurs *comic books*. Il se trouvait toujours un semeur de trouble qui fendait le troupeau jusqu'à l'avant, provoquant une bousculade, comme si le vent agitait le groupe. Ça n'arrêtait pas d'aller dans un sens puis dans

l'autre et parfois de tourner. Un mini vortex, une force interne travaillait tous ces petits corps. Bref, c'était un carrefour où se rencontraient, se cognaient, se rejetaient, se frottaient les enfants venus de quatre paroisses avant de gravir le goulot de l'escalier qui les rejetait dans la salle obscure.

Pour dix cents, on avait droit à un long métrage et à l'épisode d'une série qui laissait chaque semaine le spectateur sur une patte.

Nous nous asseyions par terre, sur nos manteaux repliés. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Quelques audacieux rompaient cette convention. Ils se faisaient attraper quand le projectionniste rallumait la salle pour recoller – sous nos cris de protestation – la pellicule brisée. Il m'est arrivé de transgresser l'interdit juste pour le plaisir d'être l'autre parmi les *autres*. Ça me remplissait de promesses. J'étais dans l'attente de quelque chose qui allait passer de l'autre à moi, par osmose ou par je ne savais quoi, quelque chose qui nous ferait passer du côté des grands, oui, c'était ça au fond de nous. D'abord une rencontre, puis un mélange par frottement et puis quoi ? Mystère et boule de gomme, encore, que cette *autre*, enfermée, aux longs cheveux avec des manières...

Le noir tomba d'un coup en même temps que nos cris.

Un sous-marin vogua sur l'eau avant de piquer. Les vagues déferlaient sur son nez qui s'enfonçait jusqu'à ce qu'elles éclaboussent la tourelle.

Puis, retour dans le sous-marin. Là, on s'activait devant des radios aux aiguilles affolées. Dans un coin bourré de fils électriques et de boyaux d'aération, des marins bichonnaient des torpilles destinées aux Japs. Certains y déposaient un baiser du bout des lèvres.

Retour à bord d'un destroyer qui balançait des mines dans la flotte, à bâbord et à tribord. Toute la salle des zouaves accompagna les marins au fond de l'eau, en silence. Les mines continuaient d'exploser en brassant l'eau. Au bout de cinq minutes, le sous-marin se stabilisa. La salle respira mieux.

Quand le commandant ordonna de remonter, un nouveau problème survint : le sous-marin refusait d'obéir à cause d'un bris dans le système électrique.

Il se mit à faire chaud. Je déboutonnai mon col. L'équipage manquait d'air. À présent, je manquais d'air aussi.

La tension monta d'un cran dans l'habitacle bloqué au fond de l'océan Pacifique. Cet inconfort se déversa en moi comme un courant d'air chaud me ramollissant. Dans le sillon de mon sternum, des gouttes de sueur roulaient. Je me liquéfiais. Bientôt je ne serais plus qu'un tapon humide.

Un officier informa le commandant : la jauge de la réserve d'air dégringolait.

Moi, je déglutissais de plus en plus mal. J'avais chaud aux pieds, au tronc, à la poitrine, aux mains. La sueur me coulait le long des lombaires.

J'allais sombrer. J'allais tomber dans les pommes.

Eux pouvaient bien suer, alors que moi, je sombrais dans une lente immersion. Étais-je seul à éprouver autant de malaise ? Je jetai un œil aux autres ; ils fixaient tous l'écran. Je me forçai à m'imaginer au pôle Nord, à voir des banquises, des igloos, des chiens courant sur la neige, des phoques soufflant hors des trous dans la glace, à suivre un gros ours blanc jusqu'à ce qu'il plonge dans l'eau glaciaire. Oh ! ça allait si vite dans ma tête que mon excursion polaire ne dura, me sembla-t-il, que quelques secondes.

Je n'en pouvais plus. Je ramassai mon manteau, me levai sous les cris de protestation derrière moi, attrapai la rampe d'escalier et me dépêchai de sortir au plus vite. À l'air libre. Ah ! enfin de l'air, de l'air, ah, ah !

Un soleil éclatant m'aveugla. J'enfonçai mes mains dans la neige. Mon équilibre étant de plus en plus précaire, j'avançais en m'appuyant d'une main contre le mur de brique de la salle. L'énergie me quittait. Je posai une fesse sur une aile d'auto garée le long du trottoir. Une grande faiblesse s'empara de moi, me pénétra, mes genoux plièrent, j'allais m'affaïsser et perdre conscience. Je glissai sur la neige. Je restai là combien de temps ? Je n'étais pas sans conscience, non. Mais je me sentais incapable de bouger le petit doigt.

Je compris que j'étais couché entre deux autos. Entre deux pare-chocs. Je commençai à avoir la chienne. Si jamais une des deux autos devait partir, je serais écrasé.

Enfin, quelqu'un me découvrit. Mon sauveur. En pensée, je n'arrêtais pas de le remercier. Il se parlait : *Mon Dieu, qu'il est blanc ! Est-il blessé ? Y a pas de sang. Qu'est-ce que je fais ? Il est pas mort. Son front est chaud.* J'étais comme qui dirait un petit nuage de conscience flottant au-dessus de moi. Ou un petit reste de moi ! Ou la pensée de moi, peut-être. Ou peut-être même rien que le souvenir de bibi. J'étais privé de sensibilité fine. Je ne sentais rien, ni ses mains sur mon front ni quand il me prit dans ses bras, traversa la rue et ouvrit une porte en criant : « Vite, appelez l'ambulance ! »

Le bon Samaritain a dû me poser sur un canapé. On chuchotait autour de moi. Quelqu'un dit : « Ils arrivent. » J'entendis du bruit dans l'escalier, sans doute les

brancardiers. Puis la sirène de l'ambulance se plaignit au-dessus de moi. On me retira mes bottes et défit ma ceinture. *S'ils voient mon couteau, je suis fait. MERCI, ils ne l'ont pas trouvé, fiou !* On fouilla mes poches pour y découvrir des tickets de servant de messe au nom de la basilique. *In nomine Patris et Filii...* Je me récitais le début de la messe. On fit venir le sacristain et monsieur Poulain m'identifia.

Une religieuse dit : « On va lui faire une piqûre. » *Oh non, pas le maudit BCG, toujours ?* La peur de souffrir me ramena dans le monde. Mais entre-temps j'étais sorti de mon corps pour me loger quelque part au-dessus, comme un de ces angelots peints au plafond des églises. Je m'étais vu allongé sur une civière élevée. Une voix en moi me priait de revenir, de ne pas partir. J'étais là, j'attendais, indécis, dans un entre-deux. Évanescent, étais-je en train de me dissoudre comme une aspirine dans l'eau ? Sans inquiétude, calme et un peu amusé de tout ce mystère qu'on faisait autour de ma petite personne.

Quand on me piqua, je lâchai une plainte et m'assis sur la civière. Monsieur Poulain posa la main sur mon épaule et me dit : « Viens, je te ramène à la maison. »

En fait, je rentrai chez moi, fiérot, à bord de la voiture de patrouille. Tant pis si ça faisait jaser dans les chaumières. Le policier expliqua l'affaire à maman, qui me passait sans arrêt la main dans les cheveux.

Pas mal fini pour moi, les bains de foule. Fini, pour moi, les films comme celui que je venais de voir, terminé les films de gens disparates coincés dans un ascenseur au quatre-vingt-neuvième étage d'un édifice de New York, ras-le-bol des films de mineurs qu'un coup de grisou

emprisonne sous terre au Kentucky, ras-le-pompon des films de voyageurs dont le train est enseveli sous une avalanche dans les Alpes, plein les bottes des films avec une adolescente séquestrée par un individu aux neurones délabrés dans le cabanon de jardin d'une banlieue de Nowhere City.

J'appris, le lendemain, dans un entrefilet du *Soleil*, que j'avais fait une syncope blanche.

* * *

La semaine suivante, je la passai à l'hôpital où je dus subir une batterie d'examens. On ne me trouva rien. Quelques jours après ma relaxe, Simone me dit que Paulette était passée me voir à l'hôpital. Puisqu'elle était arrivée à la sacro-sainte heure de la sieste, les religieuses lui avaient interdit l'entrée du dortoir où j'étais censé dormir en compagnie de vingt-trois autres enfants. Elle m'avait apporté douze oranges que je ne vis jamais !

Je crois que j'aurais guéri sur-le-champ juste en apercevant Paulette au pied de mon lit. J'aurais été si content de la revoir que même mort, elle m'aurait ressuscité. Oui, oui, j'ai pensé ça. Pas juste à cause de son pep qu'elle m'aurait transmis par osmose. Après que mon cœur eût bondi, je serais resté un moment les deux mains sur ma poitrine, au top de la joie. Le bon Dieu de maman aurait même pu venir me chercher, tiens.

On était une dizaine d'adolescents, entassés dans la cuisine longue, avec ses trois fenêtres donnant sur la cour. Le temps était maussade. La pluie griffait les vitres en diagonale.

De nouveaux amis, mêlés à des anciens du temps de la rue Saint-Cyrille, comme Pinotte, étaient là, sous l'unique ampoule à l'éclairage blafard.

La carabine de calibre .22 que venaient de dénicher et de s'acheter Thomas et Charles – avec leur paye du Claridge – circulait de main en main. C'était aussi incongru, surréaliste, cette carabine aux reflets sombres, passant d'une main à l'autre de ces jeunes en pantalon gris, blazer bleu marine et cravate rouge vin, que la présence de cette femme flambant nue au milieu de ces messieurs habillés déjeunant sur l'herbe – image vue à la dérobée chez le docteur. Certains visaient, le canon dirigé vers le dernier carreau d'une des fenêtres, un oiseau imaginaire. L'arme passait entre d'autres mains. La plupart n'avaient jamais touché une arme.

Thomas racontait sa chasse à l'écureuil dans un bois, avec Charles, à se geler les pieds et les doigts. Ils n'avaient pu tirer sur rien d'autre que ces bestioles aux cris agaçants. Il les imita, selon son habitude. Un des garçons lui précisa qu'avec ça il ne pourrait jamais abattre une perdrix. Paf ! Un bruit de claque.

Il y eut un long long silence. De mort, oui.

Un silence comme on n'en entend jamais et qui fige tout : les hommes et les choses. Charles tenait la carabine, genoux fléchis d'un cran, comme nous tous. Blanc comme un drap. Aussi blanc que celui sur qui il avait tiré.

On entendit les pas de maman dans le corridor. Thomas ouvrit un carreau.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda maman.

— Rien. On a tiré un coup par la fenêtre.

Elle goba ça. Elle qui n'avait pas l'habitude d'avaler n'importe quoi. Surtout de la part de Thomas, quoique... Elle sortit de la pièce. Les armes à feu et elle, ça faisait deux. Un cintre de bois lui suffisait pour nous taper dessus.

Charles s'était vite placé devant le trou creusé par le plomb de la *long rifle*. L'orifice était grand comme mon poing.

Quelqu'un découvrit une éraflure d'un rose vif, à peine visible, sur la joue de celui qui avait été visé. Le « héros » se mit à rire, par nervosité, et n'arrêta pas de répéter à Charles : « Je l'ai échappé belle. »

Charles dut s'asseoir. Il tremblait. Nous avions tous froid dans le dos : l'ange noir de la mort venait de nous effleurer de son aile.

Le raté s'assit à son tour, demanda un crayon et écrivit sur un papier à cigarette : « Ce 15 octobre 1949, cette balle a failli me tuer. » Et il plia le papier avant de le fourrer dans la cartouche qu'il glissa dans sa poche de poitrine. Bon, la catastrophe évitée semblait réglée. Espérons-nous.

Charles répétait, d'une pauvre voix, qu'il ne comprenait rien, que ce n'était pas lui qui avait chargé l'arme.

Il en était sûr. « Je le jure, la main au feu », disait-il. Il refaisait les gestes et le parcours d'avant.

Un donneur de leçons – il s'en trouve toujours un – enchaîna qu'on ne devrait jamais, au grand jamais, pointer une arme, chargée ou pas, sur quelqu'un.

— Ça ne se fait pas. Un point, c'est tout.

Appuyé contre la table, on aurait dit qu'il s'adressait au scintillement métallique de la carabine abandonnée sur les marguerites imprimées de la nappe, le bout du canon pointé vers le mur.

Inoffensive.

Mais on flairait, à un petit quelque chose dans sa voix, qu'il se parlait à lui-même, pas convaincu à cent pour cent. À part soi, on sentait que ce n'était pas la chose à dire.

En écho, Charles se mit à geindre. Il pleuvait de plus en plus contre les fenêtres grises. La gêne augmenta. On douta les uns des autres. Qui était l'imbécile, le vicieux, le chien galeux qui avait chargé l'arme ? Par quelle méchanceté inconnue ?

Chacun reprenait le fil et se remémorait la place où il était, les gestes qu'il avait faits avant le coup. Le projectile n'était pas arrivé là comme ça, voyons ! Quelqu'un l'y avait mis. Mais qui ?

Personne n'osa le demander à voix haute pendant que Thomas bouchait le trou avec une boule de mastic. Maman le remarquerait, ce trou. Avec un couteau, il apla-nissait la surface, de son mieux. Le mur étant beige, la réparation se voyait à peine. On fit mine de ne pas voir Charles se lever ; il se rendit à l'évier et but un verre d'eau. Il regardait par terre en faisant les cent pas, le dos

courbé comme un grand-père. On avait beau lui dire qu'il n'avait pas fait exprès, il ne se le pardonnait pas, et sans doute ne se le pardonnerait jamais, tel que je le connaissais, si enclin à se culpabiliser. N'importe qui se serait senti coupable à moins, non ?

Cela touchait à quelque chose bien au-delà d'une supposée tare judéo-chrétienne, cette bonne vieille resucée. Nous, ses frères, savions bien que Charles, le parfait Zigonneux, si concentré à démonter et à remonter toute mécanique, NE pouvait PAS avoir chargé l'arme, bon. Ça ne tenait pas. Lui, si méticuleux avec les objets, mon frère aux yeux d'un bleu...

Quelqu'un avait éteint l'ampoule. La cuisine se trouva plongée dans une pénombre de plomb. On parlait peu, juste les mots nécessaires.

Avant le départ des amis, la honte avait commencé son travail de sape. Le groupe se fissurait. Avant la fin de ce jour sans fin, nous allions être éloignés les uns des autres. Tels les morceaux d'un miroir éclaté tout d'un coup. Quand quelque chose se casse, peu cherchent à recoller les morceaux. Je parle ici d'une chose intime. Je pense à papa, maman.

Le grand dieu, en majuscules, FATALITÉ, descend au milieu de nous et nous aveugle de sa lumière noire, on dirait. Tous vieux d'un coup, paf! voilà notre innocence perdue.

Le lendemain matin, Thomas alla, rue Saint-Paul, vendre la .22 chez un brocanteur. Les mêmes adolescents ne se retrouvèrent plus une seule fois ensemble, chacun emportant son mystère.

Plus de peur que de mal ? Dans ce cas-ci, la peur fit du mal. Oui, peut-être plus. Après ce *big* paf. Allions-nous vivre chacun notre vie sans jamais connaître la vérité ?

Avait-on, avais-je soupçonné Pierre ? Je ne m'en souviens pas et je ne crois pas que ça nous ait effleurés. Non, pas du tout. Non non, impossible.

8

J'avais une vue en plongée sur maman attendant le tramway, coin Saint-Louis et D'Auteuil. Elle leva la tête et m'aperçut chevauchant le toit d'une maison à quatre étages, pas plus acrophobe qu'un Mohawk monteur de lignes. Elle me fit signe de descendre. Le tramway interrompit son sémaphore et l'emporta. Sans doute allait-elle ajuster le corset d'une de ses clientes. Maman portait, elle aussi, un *satchel* tout neuf au bout du bras. Elle corsetait les grosses de préférence. J'entendis Paulette lancer : « La maison lui brûle les fesses. »

Je vis repartir le tramway dans un bruit de ferraille. Paulette s'était mariée en cachette de maman, oui, avec le Français, bien sûr. Maman n'aurait jamais, au grand jamais, donné son accord. Son refus s'était construit comme une citadelle au fil des ans. Elle l'occupait toute et s'en trouvait indélogeable. Elle aurait dû être contente de voir sa fille aimer un autre homme que son père, car elle était jalouse de cette relation père-fille. Aux yeux de

Paulette, papa n'avait pas de défaut, et elle donnait toujours tort à sa mère devant les récriminations que celle-ci destinait à son père. Maman était une femme insatisfaite. Jamais complimentée dans son enfance, jamais elle ne complimenta ni ne complimentera.

Simone était, comme on disait, à la maison. Plusieurs étudiants lui faisaient la cour et allaient l'embrasser sur les sentiers près des Plaines.

« Qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse d'autre ? On s'embrassait, s'embrassait », disait-elle parfois à sa meilleure amie.

Elle y attrapa aussi l'herbe à puce et cacha au médecin dans quoi elle avait marché, de peur qu'il le dise à maman. Il fit un mauvais diagnostic. La guérison fut aussi longue que le mutisme de ma sœur.

Je n'étais plus jamais avec mes frères. Des intérêts insoupçonnés les poussaient en tous sens. Sans trop nous en rendre compte, nous devenions étrangers les uns aux autres.

Pierre avait ses amis, pas question de les partager avec bibi. Thomas et Charles dormaient une partie de la journée, au frais, dans la remise en pierre derrière la maison. Ils étaient garçons d'ascenseur, la nuit, au Claridge. Tous les deux très élégants dans leur pantalon et veston-cravate. On leur aurait donné vingt ans.

Bref, j'étais laissé à moi-même la plupart du temps.

* * *

Je crois savoir que c'est quand elle m'aperçut sur les toits de la rue D'Auteuil qu'elle prit la décision de

m'envoyer au collège à Saint-Augustin, où Thomas avait fini son année après sa fugue du collège de Pont-Rouge.

— N'oublie pas : si un frère te frôle, tu me le dis, j'arrive et je lui pète la gueule en sang. T'as compris ?

C'est ce qu'il m'avait déjà dit à Neuville. Moi, j'échappai à ça, grâce à je ne sais quel antidote, mais pas mon voisin de dortoir. Dès l'extinction des feux, disons ça de même, il se glissait hors de son lit et, à quatre pattes, poussait la porte, laissée exprès entrouverte, par le bon Frère.

Une petite demi-heure plus tard, il flottait une certaine odeur de poisson : signe inexpliqué du retour dans son lit. Le petit chéri croquait des bonbons, la bouche fermée. Dans mon ensommeillement, je l'entendais gruger.

Au retour des vacances de Noël, bon débarras, le diable s'en va : le tout-de-noir-vêtu n'était plus là, parti avec l'odeur suspecte. Celle que détestait tant Thomas, tiens.

9

Au milieu d'avril tombe la fête de saint Jean-Baptiste de La Salle. À cette occasion, un autobus déposa les collégiens à la porte du Palais Montcalm pour une séance mortifère. À un vague cousin qui bâillait d'ennui, comme moi, je soufflai à l'oreille : « Viens, on se pousse. »

Cinq minutes plus tard, on rendait visite à maman. On mangea une pointe de gâteau au chocolat et but un verre de lait à moustache. Elle nous embrassa. Nous galopâmes

jusqu'au palais Montcalm : plus un chat. Nous filâmes vers la gare : l'autobus pour Saint-Augustin venait de partir. Nous prîmes celui de seize heures trente.

Nous arrivâmes au collège comme on formait les rangs avant de passer au réfectoire.

— Minute, vous deux, fit Herménégilde, tout de noir vêtu, mains et poignets velus sur les hanches. D'où arrivez-vous comme ça ?

— De chez ma mère.

— Si vous n'aimez pas ça ici, vous pouvez vous en aller.

Je lui demandai – en pensée – de répéter ce qu'il venait de dire. Je décidai de ne pas me laisser démonter et de jouer la manche en prenant l'air de ne pas comprendre.

— Vous pouvez partir, se résuma-t-il sans me regarder.

Il fit entendre son claquoir de chêne, et le troupeau se mit en branle.

Je jetai un œil à mon comparse et nous courûmes à nos casiers prendre un tricot et, une minute après, nous prenions le large.

— Vite, poussons-nous. Ils vont essayer de nous rattraper.

Je me souvenais de l'évasion de Thomas.

On coupa derrière l'église afin de profiter de la cache des pierres du cimetière. Je remarquai que quelques-unes portaient, au verso, tout au bas, les initiales de papa en très petits caractères : *rd*. Mon compagnon me demandait toutes les dix minutes si j'étais sûr de la direction empruntée. « Avance, avance. » Nous avançons, tout à la marche, résumés à nos pas et à nos pensées. Enragés. Nous avons marché durant quelques heures sans trop nous arrêter, optimisant notre énergie. Le soir tombait. On avait les jambes lourdes mais pas mortes.

Arrivés à Cap-Rouge, devant le tracel, nous n'osâmes pas emprunter ce vertigineux viaduc à tréteaux, meccano géant d'environ soixante-quinze pieds. Nous descendîmes au village, d'abord en traversant un pierrier, avant de remonter une côte. La noirceur nous entourait et la fatigue se faisait sentir dans nos jambes. Mes pieds plats brûlaient.

Pas très loin de là, l'ancêtre Louis avait pris racine, et une descendante, longue vieillarde aux mêmes yeux bleus que Charles, Rosalie, y sera jusqu'en 1956. Y penser me donna un petit regain de courage. Nous reprîmes la route. Un pick-up ralentit, le chauffeur, crayon sur l'oreille, dit qu'il allait à Québec. Mon ami descendit à l'avenue Cartier, tandis que je continuai jusque chez moi. Maman était absente. Papa m'offrit le reste du gâteau au chocolat et un verre de lait. Je lui racontai toute l'affaire.

Le soir même, la mort dans l'âme et la rage aux poings, je rétrogradai comme au Monopoly: *go back to jail*, je coucherais au collège. Papa, à Québec pour cette affaire de procès autour de la propriété de la maison, me ramena. Je fus privé de récré durant un mois. On m'installa une table et une chaise brochée au centre de la salle de jeu. La grammaire ouverte devant moi, j'en copiai une partie. Quand un élève venait me narguer, sous mon nez, je me levais et pif paf. Merci, Thomas.

N'empêche, je crois devoir à ces travaux forcés de m'être hissé au deuxième rang de ma classe. Grâce à l'écrit, mon bégaiement ne venait plus empêcher la fidélité de ma mémoire, alors que cette entrave faisait dire à toutes ces personnes de noir vêtues que si j'hésitais, c'est que je

n'avais pas étudié ma matière. Et tac tac, deux coups de règle sur les doigts.

— Dites merci.

— ...

10

Vers la fin de mars, sans préambule, le Frère directeur du pensionnat m'ordonna de faire ma valise. Sans rien dire du motif de mon renvoi, il me donna une pièce de vingt-cinq sous pour l'autobus qui m'emmènerait à Québec. J'étais trop secoué pour articuler le moindre mot. C'était bloqué dans mes entrailles. Un camarade m'aida à descendre ma malle du grenier, où les poutres craquaient à faire peur les nuits de tempête. Elle serait mise à bord du train. Je versai des larmes sur mes vêtements pendant que je les pliais. Je n'aimais pas le pensionnat, mais j'aimais étudier. La brutalité du couperet faisait de moi un enfant empêché. Je ne voulais pas quitter l'école pour de bon et devenir, comme certains de mes camarades, livreur dans une épicerie de quartier. L'été sur un triporteur, l'hiver tirant un traîneau chargé de boîtes de carton.

Le matin de mon départ, il tombait une épaisse neige de printemps. Je montai dans l'autobus qui empestait l'essence. J'avais la mort dans l'âme, je savais bien que c'était la fin de quelque chose.

J'éprouvais une énorme trahison. Mes notes étaient pourtant excellentes. Tout allait bien. Qu'avais-je donc fait ? À part être bègue ? Ce que je payais cher, me semblait-il.

Ç'a été fait sans me prévenir. Toujours aimables, les Frères me confiaient la responsabilité d'aller chaque matin à l'étable du curé cueillir le bidon encore tiède du lait pour le collège. Une quarantaine d'élèves attendaient que je l'apporte pour le verser sur leurs céréales. Qui donc me remplacerait ? J'éliminai Bouchard, Robillard, Verreault, sans en trouver un seul pour prendre ma place. Ouf ! enfin de l'air. Je sortis du terminus en pleine tempête, je ne voyais pas à vingt pieds. L'air sentait l'ozone. Maman venait d'acheter une nouvelle maison, que je n'avais pas vue. J'avais l'adresse en tête : 45, chemin Sainte-Foy, coin Bourlamaque. Pendant des années, on dira Bourlamarque.

Quelque chose me retenait de rentrer tout de suite au bercail. C'était comme trop de bousculade d'un coup. J'étais fragilisé. J'avais besoin de me retrouver dans un cadre familial, sinon... Sinon, j'allais me laisser mourir, évanoui dans la neige, n'étant bon à rien et n'intéressant plus personne. Oui, la mort, peut-être. Pourquoi pas ? Personne ne tenait à moi. Autant traîner en chemin.

Je montai traîner dans le Vieux-Québec. Je revis l'école de la rue Couillard où j'avais appris à servir la messe en latin. Par un carreau, je regardai à l'intérieur. Tous ces petits à leur pupitre me parurent être dans un autre monde et lointains comme quand on regarde par l'autre bout de la lorgnette.

Je traversai le Petit Séminaire, où je fauchai deux brioches dans le réfectoire à l'odeur de Javel.

J'allai me réchauffer au château Frontenac, où je tournai et tournai, sans plaisir, comme je l'avais souvent fait, dans la porte à tambour. Dans les toilettes de marbre, je tâtai ma hernie ventrale, que le docteur avait palpée sous mon t-shirt de coton. « Il se fera opérer ça, la trentaine venue. » Au toucher, je n'avais pas de douleur. Une inquiétude de moins. Tout de même, cette bosse...

Je passai devant le 69, Saint-Louis avec un pincement au cœur. Un globe était pété. Ce détail suffit à me la rendre étrangère, mon ancienne demeure. Où s'était donc en allée toute cette vie de moi derrière ces murs imperturbables ?

Il ne servait à rien d'aller cogner chez Ti-Rat ni chez Réal : ils seraient en classe.

Je traversai, sous la bourrasque, le terrain du Manège militaire. Je crois que si je n'avais pas été lourd de chagrin, le vent m'aurait emporté. Les baraquements verts des Cove Fields m'apparurent sous la neige. J'entrai sans frapper chez madame Provencher, une bonne grosse maman que j'aurais donc voulue pour mère, à ce moment-là. Elle lavait un bébé – « agâââ !... agâââ ! » – dans une cuvette et fredonnait un air d'Alys Robi. Marcel était en classe. Elle m'invita à m'asseoir.

QUATRIÈME MAISON

1

Sur le coin de la rue, notre grande maison en brique, un haut sous-sol en pierre, un escalier blanc, des lucarnes pointues : une maison victorienne. Chez nous, ça ? Je vérifiai pour la énième fois l'adresse. Je n'osais entrer, me croyant indigne d'y habiter. J'en refis le tour. Je remarquai une poubelle dorique en tôle galvanisée derrière un arbre. Il y était écrit R. D., pour Rodolphe Dauret. Je montai les marches à l'arrière de la maison, incapable de passer par-devant, me sentant ni plus ni moins *enfermé en dehors* de la maison.

Et si je m'en allais par le vaste monde ? Ni vu ni connu, sur la route en sautillant comme Chaplin à la fin de ses films, hein ? Rien dans les mains, rien dans les poches. Le monde aurait l'air fin. Ce serait beau si je mourais. Vous m'oubliez, je vous oublie, on est quitte, se disait le laissé-pour-compte. Mais la pensée de ne plus revoir de toute ma vie Thomas chassa le vent des fugues de ma tête.

Je pris une grande respiration. J'entrai.

Personne. Un corridor d'une grande hauteur sous plafond avec des portes closes et un escalier au bois ouvragé montant au premier étage. Cette odeur de meubles cirés, ça ne sentait pas chez nous. J'entendis un bruit familier venant de la cuisine.

J'aperçus maman en train d'enfourner un plat en pyrex. Je restai dans le cadre de la porte à l'observer. Elle sentit une présence, pivota vers moi en remplaçant une mèche à son chignon. Quand elle me vit, elle lâcha, consternée : « Mon Dieu ! J'ai oublié de faire le chèque du pensionnat. »

C'était ça ! ? Ce n'était donc que ça ! Un oubli des plus triviaux. Une facture impayée. Je changeai de face, c'est bien simple. Il me sembla que je remontais à la surface. Enfin j'émergeais d'une mer d'angoisse. J'étais sûr que la neige avait cessé. Non, les flocons striaient la fenêtre de la cuisine : il tempêtait toujours.

La surprise évacuée, maman m'aida à retirer mon manteau. Puis je l'entendis téléphoner haut et fort au collège. Puis le ton baissa.

Elle m'expliqua qu'à cause du déménagement en janvier, les « noirs » n'avaient pu la joindre au téléphone. D'où leur décision de me renvoyer. Voilà qui légitimait l'expulsion. Enfin la lumière se faisait de ce côté. L'explication n'était que technique. Mais j'étais incapable de nommer ce qui manquait. Il restait une zone d'ombre.

Papa n'était pas à la maison. « Soit il est au cinéma, soit il est chez ta sœur », me dit maman sans nommer Paulette. Puis elle s'assit avec moi et, à son habitude, me recoiffa de ses doigts, rabattant sans cesse ma rosette. Elle prit le temps de me raconter ce que chacun de mes frères faisait. Pierre dans les cadets de l'armée, Thomas « englué » dans sa Suzy – je ne saisis pas ce mot –, Charles devenu studieux et faisant de la gym pour son dos. J'aimai partir dans une autre vie que la mienne. Simone allait bien, c'était « le principal », dit-elle avant

d'enfiler ses maniques. Après m'être lavé les mains, j'eus droit à une tranche de gâteau Reine-Élisabeth sorti du four. Après cette consolation de maman, c'était à moi de rebondir, n'est-ce pas ? Ah ! cette bonne sensation d'être de retour à la maison. Enfin, enfin l'Inertie retrouvée après le tourbillon ! L'appétit surgit en moi d'un coup ! Le dimanche, je mangeai du rosbif – l'entame, mon morceau préféré – accompagné d'une purée de pommes de terre et de petits pois verts.

La vie était un train en marche, et je devais sauter à bord.

Ce que je fis en écoutant la rediffusion d'une partie de hockey à la radio. Le Tricolore l'emporta sur les Maple Leafs : trois à deux. Maurice « Rocket » Richard marqua deux buts.

Je retournai au pensionnat deux jours plus tard. Ma malle attendait au dortoir, à côté de mon lit. Rien n'avait bougé, pas de séisme. Moi, j'éprouvais encore la répercussion du coup de pied dans la fourmilière. Et j'avais été la seule fourmi touchée, égarée et ramenée par l'odeur : mon oreiller exhalait un relent de vieilles plumes. Tout du pareil au même. Le train du collègue filait en parallèle à celui de la vie. Mon absence n'avait pas plus été remarquée que celle d'un passager qui va pisser et revient s'asseoir.

Et même pas le moindre ragot dont j'aurais été le sujet. Rien, un non-événement.

Mais il resterait toujours, au fond de moi, ce poison qu'est le sentiment d'abandon. Rien ne pouvait être comme avant.

* * *

Maman avait bien des chats à fouetter, je dois dire. De la maison tout juste acquise elle avait fait une maison de convalescence, un foyer pour personnes âgées et non autonomes. Dix-huit bouches à nourrir, les chambres à entretenir, la lingerie, etc. Trois bonnes aidaient à l'entretien de la maison qu'elle avait payé quarante-cinq mille dollars. Et nous habitions au 45, chemin Sainte-Foy...

Elle fera, en mai, visser une enseigne à un des ormes : Montcalm Tourist Accomodation. En juin, elle reçut une lettre polie, à la syntaxe sans faille, d'un quidam du quartier, membre actif de la Société Saint-Jean-Baptiste, dénonçant le franglais de l'inscription. Il y parlait de défense et d'illustration de la langue française, d'une question d'honneur. Elle consulta Charles et le dictionnaire Larousse. La compagnie P. E. Poitras revint poser une nouvelle enseigne en forme d'écusson : La pension Montcalm. En lettres gothiques. Ça avait de la gueule.

2

Tout vient à point à qui sait attendre... plus ou moins longtemps. Je jouais aux sous sur le trottoir avec mon ami Réal. Le jeu consistait à lancer la pièce de monnaie le plus près des fondations. Il fallait garder les pieds en bas de la chaîne de trottoir. La pièce la plus rapprochée de la maison donnait la victoire à son propriétaire. On

jouait ainsi à coup d'un sou. J'étais très concentré, car Réal montrait beaucoup d'habileté ce jour-là. Je venais de perdre sept sous. Sans se retourner, il me chuchota :

— Regarde qui vient de l'autre côté de la rue.

Je me retournai.

Trois garçons des Cove Fields s'aminaient. Il était facile de les repérer à cause de leur accoutrement de chandails troués. L'un portait un bob fauché à un marin américain. Comme des animaux sortis de leur enclos, ils se montraient méfiants. L'un marchait dans la rue. Je reconnus celui qui longeait les façades, qu'il effleurait avec une branche. C'était lui qui m'avait jeté par terre pour me voler mes dix-huit éperlans pendant qu'un autre me piquait mon dollar et deux. Une cicatrice lui barrant le sourcil gauche me dit que c'était bien lui.

Je tetai le fond de mon Orange Crush pendant que Réal finissait son ginger ale.

On planta là notre jeu et nos bouteilles vides contre la chaîne du trottoir. Résolu, les mâchoires serrées, je me précipitai vers eux après le passage d'un tramway. Je tremblais comme les pavés. Réal suivait.

— J'ai... hum... un compte à régler avec lui, fis-je en pointant le tondu.

Depuis peu, ma voix muait. Les deux autres s'écartèrent. Nous étions sur notre territoire, et ça, ils le savaient. Celui qui se tenait dans la rue me dit :

— Vas-y ! Pelletier, c'est rien qu'un p'tit baveux.

L'autre voyou lui arracha la branche des mains. Mon adversaire était maigre comme un clou.

Je frappai. Je crois que j'atteignis la poitrine de l'autre. Ça l'avait sonné. Je l'attrapai par les épaules et le jetai à terre. Je m'assis sur lui à califourchon.

— Hein ? T'avais pas pensé qu'on se retrouverait ?
Tu vas demander pardon, si-sinon...

Même la tête sur le billot, l'excuse ne lui venait pas. Je dus le secouer à deux, trois reprises avant qu'il s'exécute. J'entendis un filet de voix dire « Pardon », puis je le lâchai. Il se releva, piteux, et s'éloigna de quelques pas avec cette puanteur de Vicks. Je lui avais rendu la monnaie de sa pièce. Celui qui tenait la branche me dit s'appeler Marcel.

Nous devînmes amis.

3

Se faire tirer les cartes était devenu LA grosse affaire. Simone n'échappa pas à ces sortilèges. À vingt ans, l'âge des possibles, on veut savoir ce qui nous attend, n'est-ce pas ? Quand on était une fille, fallait se trouver un bon parti avec qui se marier avant l'âge fatidique de vingt-cinq ans, sans quoi vous deveniez une catherinette, c'est-à-dire une vieille fille.

Dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, il y avait, paraît-il, un bon tireur de cartes, pas chérant. Simone se rendit chez lui avec son amie Madeleine. Le garçon entreprit une cour effrénée auprès de ma sœur. Un dimanche où il l'avait invitée à dîner chez lui – il habitait chez ses parents –, après le repas copieux, Simone fut saisie d'une

brusque envie de dormir. La mère du garçon lui proposa de s'allonger dans une des chambres.

Simone se réveilla avec l'homme allongé sur elle. Il la força. Sous elle, dans la cuvette de la salle de bains, elle découvrit du sang. Accourue à la maison, elle s'empressa de raconter toute l'histoire à maman. Était-elle enceinte ? L'épouserait-il ? Ce n'était pas un métier, ça, tireur de cartes. Papa enquêta sur le garçon qui ne travaillait à peu près jamais, n'avait pas de métier et s'en allait sur ses trente ans. Simone avait vingt-deux ans.

Sentant la soupe chaude, Jos L. laissa entendre qu'il voulait la fiancer, qu'il avait déjà acheté la bague.

« Ouais, trouvée dans une boîte de Cracker Jack », disions-nous, nous, les gars.

Mais il devait venir demander la permission au père. Papa l'attendit avec une brique et un fanal. Mes parents le reçurent dans le boudoir et fermèrent la porte derrière eux. Simone se tenait avec nous dans la cuisine, portant sa robe cintrée, au gros nœud dans le dos. Épinglée à son corsage, une de ces épinglettes de plastique avec deux pivoinies peintes, une rose et une blanche, de fabrication domestique. On savait l'affaire grave. Moi, je sentais bien les complications d'un certain pétrin, mais sans plus.

Mes frères, eux, connaissaient les conséquences. Quelques éclats de voix nous parvenaient du boudoir. Ils ne pouvaient pas éviter de se regarder dans le blanc des yeux, enfermés dans cette pièce. Dans la cuisine, on relevait les sourcils, faisant de gros yeux, les lèvres serrées. La porte s'est ouverte. C'est à peine si nous avons aperçu la silhouette de Jos L. se précipitant vers la sortie. Le

« trésor » montrait un derrière de tête dégarnie, comme une tonsure.

Maman consola Simone, qui se crut obligée de verser une larme. Sans plus. Au souper, maman laissa entendre que Jos L. sentait le tonneau. Simone geignit et finit par dire qu'il lui avait promis, la main sur le cœur, d'arrêter de boire. Pierre glissa que les sans-cœur avaient la main là, toujours à le chercher. La phrase méritait réflexion.

« Le crapaud mourra dans sa peau », prédit maman avant de débarrasser.

Deux jours plus tard, Simone s'amourachait d'un étudiant en art dentaire. Un bon parti. Le nouveau trésor venait du comté de Matapédia. Tralala, la vie était belle et le petit rrrossignol chantait. En amoureuse, elle se heurtait à tout. C'était elle, la reine des bleus. L'homme de ma vie, aimait-elle se faire accroire. Mais l'étudiant disparaissait chaque fin de semaine. Simone apprit d'un ami à lui qu'il en voyait une autre. Le carabin passait le samedi et le dimanche avec sa « chérie locale ».

Ces étudiants, venus des régions, avaient la réputation de peloter leur copine de la ville et de marier celle de leur village. Certains disaient : « On aime celle de la ville, tandis qu'on marie celle de par chez nous. » Avec l'esprit des carabins, cela donnait : « On sort la fille de par icitte, mais on *rentre* celle de par chez nous. » Ça vous dit ?

Simone lui demanda de choisir entre elle et l'autre. Il choisit l'autre. Elle eut un gros chagrin, une peine d'amour, la deuxième de sa vie, après Julot. Une dépression suivit dans les quinze jours de la séparation. Elle s'arrêta de parler. Mangea comme un oiseau, du bout de la fourchette comme du bout des lèvres. Elle ne chantait

plus. Elle marchait les bras ballants le long du corps. Elle collait à la maison. Elle n'avait plus le goût à rien. L'ombre d'elle-même, notre Simone.

Elle si douce et si discrète. On l'entendait soupirer, jetant à peine un œil dehors par la fenêtre de sa chambre. Quand un tramway faisait vibrer les vitres des fenêtres, elle ne tressautait plus. Les oreilles fermées à notre monde, on aurait dit. Le cinéma ne lui disait rien, elle qui aimait tant les films sentimentaux français du Cinéma de Paris. Elle était devenue une jeune amoureuse trahie et abandonnée. Simone n'était plus bonne à rien.

4

Papa nous emmena avec lui en Gaspésie. Sans maman. La route sentait les vacances d'été, c'est-à-dire la mouffette écrasée tous les cinquante milles. Nous occupions un logement à un jet de pierre de la mer. Son chuchotement nous répétait de dor-mir dor-mir dor-mir, comme un hypnotiseur.

Bronzés et dynamisés par nos bains d'eau froide salée, nous pétions le feu. Nous restions dans l'eau jusqu'à claquer des dents. Pour nous réchauffer, nous jouions à lancer le marteau en utilisant de longues algues gluantes accrochées à deux, trois cailloux. Pierre était le champion. À côté de nous, Simone paraissait blanche comme son tablier, dont elle ne nouait plus les cordons. Mais où

puisait-elle l'énergie pour cuisiner ? Était-ce la présence rassurante de papa à ses côtés ?

Elle nous cuisinait des tartes aux petits fruits sauvages que nous engloutissions comme des ogres. Nos pêches à l'éperlan nous étonnaient. Elles étaient rehaussées de surprises : se mêlaient à nos poissons argentés des truites de mer. Huuummm...

Un dimanche matin, du quai d'où Pierre plongeait, j'aperçus un saumon long de même et gros comme ça qui nageait aux côtés de mon frère. Je lui criai qu'un requin nageait contre lui. Il fut aussitôt près de moi, cherchant le gros poisson alors que c'était lui.

Nous avons repris la scène exprès devant Simone. Rien n'y fit.

Elle ne trouvait pas le moyen d'entrer dans la conversation. On aurait dit une étrangère, d'une autre langue, d'une autre culture, tant son regard semblait dépaycé. Aussi se précipitait-on dehors, gênés de son étrangeté et de notre propre incapacité à passer outre. La maladie élevait un mur entre elle et nous, ses frères. Un jour, elle me dit se sentir enfermée dans une boîte de carton. « J'entends tout ce que vous dites, papa et vous. Mais j'ai pas envie de me mêler à vous autres. Pas le goût à rien. »

Sur le plancher de la grange, on n'avait qu'à soulever quelques madriers pour avoir accès à de la morue salée, dont nous emportions quelques arrachures. Nous les mâchions au bord de la mer, dans l'odeur iodée du varech roulant à nos pieds.

Les montagnes, à l'horizon, du côté de Sept-Îles, se profilaient au loin dans une vapeur marine.

Bernadette de l'hôtel, derrière nous, à qui on voulait tant *la* montrer, s'était mariée au printemps. Elle habitait Montréal. Son rire nous manquait le matin au réveil.

De Cap-Chat à Sainte-Anne-des-Monts, il y a une baie de près de dix milles. Les samedis soir d'été s'y allumaient des dizaines de feux ponctuant l'espace. Ils étaient composés de bois flotté, parfois de quelques épinettes séchées aux aiguilles rousses. Un pneu venait encercler et couronner le tout.

Cette tradition des feux datait de la fois où, en 1690, les navires de William Phips avaient remonté le fleuve vers Québec pour s'emparer de la Nouvelle-France. De cette façon, l'alarme fut relayée jusqu'à Québec.

Pour nous, ils tenaient chaud et nous permettaient de veiller tard par ces soirées fraîches. Les filles y étaient en plus grand nombre que les gars, partis travailler en Ontario ou sur la Côte-Nord. Les parents veillaient, assis au chaud, dans leurs vérandas vitrées. Nous chantions plus que nous ne parlions.

Moi, je rêvais d'enfiler mon premier pantalon ; j'avais hâte de sentir le vent en battre les jambes. C'était le signe avéré qu'on n'était plus un enfant et qu'on pouvait aller courir la galipote avec les autres. Ceci restait à négocier.

Car, non, la permission d'accompagner les grands ne venait pas d'emblée avec le pantalon. Combien de fois je fus renvoyé auprès de Simone et papa ? Devant eux, mes frères disaient m'accepter pour telle sortie, aussitôt l'envie de sortir avec eux me picotait les jambes, mais dès qu'on avait franchi cent pieds, ils me signifiaient de faire demi-tour et me faisaient des tatas de la main, comme au temps

où j'avais la couche aux fesses. Il ne me restait plus qu'à les maudire.

Je rentrais écouter papa et monsieur Sasseville parler de l'ancien temps qui, pour eux, n'était pas le bon temps. Ils causaient du grabuge du côté d'Asbestos, entre la police de Duplessis et les grévistes. Il y avait eu mort d'homme. Ils parlaient du meurtre de trois Américains dans la forêt près de Gaspé. Wilbert Coffin était-il coupable ? Oui, non. On ressassait les mêmes données approximatives. C'était un bon Jack, concluait-on.

Papa fumait un cigare à cinq sous, un Peg Top, à bague rouge et or, tandis que monsieur Édouard tirait sur sa pipe bourrée de tabac Alouette qui empestait tout le logement.

Dans un coin, Simone se berçait, un plaid sur les genoux. Le regard perdu dans d'autres fumées.

Parfois papa allait le soir à l'hôtel, à deux pas, jouer aux cartes. Il y avait là quelques couples estivant pour un mois ou deux. Un libraire de Québec, le directeur d'une école de la même ville, un notaire du comté de Champlain et d'autres, oubliés. Tous accompagnés de leurs épouses. Papa revenait à la maison et nous régalaient d'une anecdote.

Par exemple, le notaire avait fait rire de lui en expliquant s'être foulé la cheville d'avoir trop longuement pesé sur la pédale de l'accélérateur, de Deschambault à Sainte-Anne-des-Monts. Surtout qu'il avait fait le trajet de cinq cent cinquante milles en trois jours.

Ce notaire était fêru d'astronomie. Les soirs étoilés, on le voyait étirer sa longue-vue et fouiller le ciel tout en croquant une pastille Smith Brothers, croyant prévenir

une grippe imparable qu'il attraperait en septembre. Il rentrait au salon et déclarait qu'il avait vu Alioth, Merak, Tania, Thêta.

— Ah bon, répondaient les joueurs de cartes sans lever les sourcils.

— Moi, je suis du signe du Taureau, lançait quelqu'un. Dites-moi, notaire, si j'ai de la chance aux cartes.

Ils pouffèrent tous de rire, sauf le notaire qui asséna :

— Il ne faudrait pas confondre l'astronomie et l'astrologie qui est, je dirais, la science des ignorants.

Sur ce, son épouse passait dans l'autre salon, aux meubles aussi noirs que le piano, écorcher un nocturne de Chopin. Les quelques notes ratées et l'habit des années 1930 du mari accusaient l'allure surannée du décor, sans compter les lampes à huile disposées ici et là, dont les cuivres brillaient sous leur abat-jour.

Quant au directeur d'école, il se contentait de rire dans sa barbe, quand madame, elle, roulait des yeux et se mordait les lèvres. Leur bande faisait plus de bruit que nous, qui jouions au Monopoly. Excepté Thomas, qui, à chaque amende qu'il devait payer, se levait en poussant les hauts cris. Le Bandit n'aimait pas la prison quand le hasard des dés le jetait dans ce coin du jeu. « *Go back to jail!* » que nous lui criions en chœur.

Simone, elle, sans plus de bruit qu'un pétale qui tombe, se couchait à l'heure des poules.

Les beaux soirs, c'étaient ceux où le ciel, au-dessus du fleuve, s'éclairait de l'intérieur d'une lumière phosphorescente. Ah, les aurores boréales ! Comme elles ont irrigué les champs de nos imaginations. C'était quoi, ces vastes voiles verdâtres ? L'un imaginait des gaz, l'autre, les reflets du soleil sur les banquises du Grand Nord.

À la fin des années 1950, la NASA désenchanta nos fantaisies, nous apprenant qu'il y avait un lien avec les vents solaires. La nouvelle science chassait l'ancienne, nous laissant moins rêveurs, mais curieux de tout ce qui s'annonçait. Déjà, le plastique ne pouvait plus. Le *Popular Mechanics Magazine* prédisait des voitures en plastique, des téléphones permettant de voir son interlocuteur, un voyage sur la Lune. Mais tout ce progrès ne nous faisait pas oublier la menace d'une guerre nucléaire.

Un soir après souper, j'entrai dans la cuisine de l'hôtel par la porte arrière. La patronne de l'hôtel, madame Sas-seville, toute menue, le tablier dénoué à la main, était assise dans sa chaise berçante au long dossier qui la rapetissait. Je la saluai: elle ne me répondit pas. Était-elle devenue sourde? Je repassai devant elle en la saluant de nouveau. Pas un battement de cil, rien. J'agitai une main devant: pas la moindre réaction.

Je fonçai trouver papa. Je lui racontai ce que je venais de voir. Il me sourit d'abord avant de me dire qu'elle piquait toujours un somme comme ça, les yeux ouverts. Je m'en retournai à la cuisine et trouvai ma morte debout en train de mettre à tremper des torchons dans de l'eau de Javel.

Elle avait un fils unique, Olivier, qui vivait dans une maison tout à côté. La polio l'avait laissé boiteux. Il marchait avec une canne. Un jour qu'il parlait avec papa, ils découvrirent qu'il avait étudié avec mon demi-frère Georges, aux Hautes études commerciales, à Montréal. Olivier avait la quarantaine, était célibataire et fumait cigarette sur cigarette.

Une infirmière tournait autour. Elle trouvait le moyen de s'arrêter à l'hôtel deux fois par semaine. Il s'en moquait comme sa mère et la pauvre fille était, plus souvent qu'à son tour, la cible de ses taquineries. Mais elle avait la carapace épaisse : elle l'aimait. Ces deux-là auraient pu se retrouver dans une nouvelle de Tchekhov. Avec pour décor la maison ancestrale, entourée de cette odeur de térébenthine que dégageaient les planches d'épinette entassées dans la cour arrière. Un chemin de gravier bordé de pivoines ne fleurissant qu'en août reliait la maison à la grand-route. *Quel beau couple*, pensaient les autres.

— Ils sont faits pour aller ensemble.

— Ils font la paire.

— On ne peut plus assortis.

— Une infirmière et un infirme. *Quoi de mieux ?*

Du vivant de ses parents, Olivier ne se maria pas ni après leur disparition. L'infirmière se lassa et fut nommée à l'autre bout de la péninsule, à Gaspé. Le chœur des marieurs poussa des « ah ! » de désolation. Olivier aimait les livres. Un dimanche où j'avais le cœur au ras des pâquerettes, il m'en prêta un tout mince, à couverture blanche. Je m'installai dans l'escalier du perron de l'hôtel et lus tout d'une traite *Tit-Coq*.

Je ne me laissai même pas distraire par les deux moineaux bavards qui se chamaillaient dans le lilas, à l'angle de l'escalier et du perron. À leur façon, ils se disputaient comme les amoureux de la pièce. Je n'en revenais pas de *voir* tous les personnages rien qu'en écoutant parler Marie-Ange et Tit-Coq.

Ce fut le premier livre sans images que je lus d'un couvert à l'autre.

Je restai là encore longtemps après ma lecture, les yeux levés, le regard au large, par-delà le fleuve. Un autre monde existait donc. La porte d'entrée était ce livre à peine plus grand que mes mains. Je le gardai coincé entre mes genoux écorchés. On n'avait pas de livres à la maison. Papa en achetait de temps à autre. Après avoir lu le livre, il le passait à maman, qui le lisait vite à son tour et puis le refilait à une de ses amies. Les livres ainsi prêtés ne revenaient jamais.

On possédait bien ce très gros livre épais à la couverture entoilée. Papa l'avait acheté à Montréal. Il contenait les poèmes de Victor Hugo. Celui-ci, maman n'y toucha jamais. La poésie, elle ne courait pas après.

Thomas travaillait à la construction d'une jetée, à Cap-Chat. Il enfonçait des clous à coups de masse. Cloung cloung. Si vous aviez vu ses biceps ! On disait *mosselles*. Il habitait là-bas cinq jours sur sept, revenait le vendredi pour le souper et repartait le dimanche. Thomas n'était plus tout à fait avec nous. Il avait basculé. Quelque chose s'achevait de son côté. Bien sûr qu'il avait eu du mal à se faire à l'odeur tant détestée des harengs mis à sécher. Il avait souffert de nausées.

Un soir de ciel étoilé, nous étions tous les quatre assis sur un tronc d'arbre apporté là par la marée. La mer roulait ses vagues à nos pieds. Nous avons parlé d'avenir, de ce que nous voulions devenir.

Le futur était plus vaste que le fleuve sombre, mais nous y projetions nos espoirs en poignées d'étoiles. Nous

rivalisations d'audace et de promesses. Pour chacun, le chemin de l'autre semblait tracé. Oui, on voyait l'autre dans ci, dans ça. Mais ce n'était pas si simple de trouver sa voie et puis, l'adolescence, cette puissante soufflerie, viendra chambarder la donne, laissant chacun avec ses abandons ou nous plantant devant des avenues inconnues dans une perspective insoupçonnée.

C'est bien la seule fois de toute notre vie, à tous les quatre, que nous nous sommes parlé. La seule. Oui, cette soirée est marquée d'une pierre blanche.

Le silence régnait alors dans les familles. Personne auprès de qui m'épancher, à part mon chat. C'était le mutisme ou les cris. Ou l'un et l'autre. Mais la méfiance, ça oui ! Jamais un mot à propos des parents. Voilà un des sujets dont on ne parlait pas. La question n'était jamais mise sur le tapis. C'est pas qu'on n'aurait pas eu de quoi à redire. « Oh là là ! » comme font les Français.

Charles, l'habile, caressait l'idée de devenir dentiste ; Thomas, celle de pratiquer un métier technique – il venait de commencer un cours en électronique – ; Pierre, jamais pris de court, voulait devenir avocat, et moi, rien de précis sinon que je piquais un petit quelque chose à chacun.

Mais selon les jours et les humeurs, je me glissais dans leur peau : de Thomas, j'imitais la façon de n'avoir peur de personne, me faisant une carapace pour me protéger si jamais on faisait des remarques sur ma façon de parler. De Charles, j'empruntais la démarche droite et la curiosité. De Pierre, je prenais son regard noir des mauvais jours, enviant sa parole si directe. Quel don il avait, le chameau ! Sa langue pouvait vous descendre en flammes.

De papa, je désirais – sans y croire, tant je la voyais puissante – la force physique : oui, je m’amusais à soulever plein d’objets. Et je portais, comme lui, attention à la nature, aux bêtes et aux personnes.

Est-ce cela, de la dispersion identitaire ? Ou du polymorphisme ? Chose certaine : c’était un jeu, du plaisir, des envies, des tentatives, des approches de savoir, des admirations, des apprentissages, etc. Ça va comme ça, Sigmund F. ?

Thomas et Charles, eux, parlaient sans cesse de filles et riaient beaucoup, chauffés par les flammes. Charles n’arrêtait pas de tourner la tête à droite. De ce côté, quasi sur la grève, habitait Jeanne B., avec sa mère. La mère était aussi belle que la fille. Elles veillaient l’une sur l’autre. Si vous cherchiez Charles, c’est chez les B. qu’il était, à réparer quelque chose. Les filles faisaient tourner la tête de mes deux frères aînés, voilà. Et parler des filles cimentait les liens entre eux.

Pierre et moi, pour une fois, nous avons passé un été sans trop nous chicaner. Peut-être parce qu’à notre dernier différend, j’avais eu le dessus. J’avais onze ans et plus de colère, et lui quatorze.

Lors de notre dernière soirée en Gaspésie, nous amassâmes des bouts de bois sur la plage pour les entasser sur notre radeau, qui avait fait les beaux jours de notre été. Nous nous en étions servi pour transporter les pitounes sauvées des eaux. Nous y avons été occupés tout l’été. Combien de locaux jouant les Cassandre nous avaient crié « Attention au vent du sud, vous autres, les p’tits flots. Ça peut vous emmener au large ! », pendant que monsieur Olivier, lui, nous disait, exhalant la fumée de son éternelle

cigarette, qu'il tenait à la manière des Chinois entre le pouce et l'index : « Ici, le vent du sud, c'est rare comme de la marde de pape. »

Pierre craqua une allumette et mit le feu à l'étoupe sous le bois. La flamme s'éleva. Mon cœur fit un bon. À deux, à mi-jambe dans l'eau, nous avons poussé notre radeau vers le large. La marée descendante l'accompagna, sans bruit, dans une sorte d'apothéose. Nous l'avons suivi des yeux jusque tard dans la nuit. Jusqu'à ce que s'éteigne une toute petite lueur au loin, sans doute au beau milieu du fleuve, notre terrain de jeu partagé. Il me semblait que notre silence endiguait plein de paroles. Mon rythme cardiaque les martelait. Quelque chose de nous deux se terminait en nous. Nous avions eu du bon temps avec notre papa si tendre. Il paya à ses deux grands gars le passage à bord d'un petit côtier tout blanc, le *Nord Gaspé*, jusqu'à Québec.

Thomas et Charles y seraient à temps pour la rentrée des classes.

Quand ils poseront les doubles fenêtres en octobre, Charles, voyant le premier ministre Maurice Duplessis passer dans la rue, trois étages en dessous, demandera à Thomas : « Veux-tu qu'on déclenche des élections ? OK, on se débarrasse du roi nègre ? »

Depuis quelques jours, Thomas et Charles étaient plus excités que des puces. Ils se racontaient des blagues à voix basse, se coiffaient et se recoiffaient, changeaient de vêtements avant de sortir, ou repassaient par la maison pour enfiler une autre chemise.

On les retrouvait, après manger, le soir, pendus au téléphone. Pierre leur demandait s'ils parlaient à quelqu'un ou à quelqu'*une*. Ils avançaient les lèvres soit pour dire « une », soit pour donner un baiser. Puis sortaient de leur bouche des « Rebecca » et des « Phoebe » – jamais entendu prononcer ça auparavant – à travers une poignée de mots anglais.

Impossible de saisir quelle fille allait avec lequel de mes frères. C'était agaçant de ne pas savoir. En tout cas, elles n'étaient pas maquillées comme des P.E. Poitras, du nom du plus fameux faiseur d'enseignes en ville. À l'époque, on traitait de P.E. Poitras les filles beurrées de couches de *make-up*. D'après Thomas, elles n'étaient pas *stuck-up* pour une miette.

Rien à voir avec la snobinette de cousine Jeanne qui étudiait, ô scandale, dans un *high school* ! Pour devenir sténodactylo et bilingue, par-dessus le marché. Désormais, Jeanne se prénommera Joan, OK ? En fait, elle travaillera comme réceptionniste chez Bell, au service des lignes internationales. Façon pour elle de s'émanciper en se déshabillant de son Abitibi natale.

Nous habitions tous les quatre la même chambre et dormions dans deux lits à deux étages. Bienvenue la B. O. Non, pas *bonne odeur*. B. O. pour *body odor*, disait-on. Inutile de décrire le fouillis de notre capharnaüm. Maman n’osait plus y mettre les pieds.

« Attaboy ! » s’écriait Thomas, tout content de ne plus la voir renifler ses affaires.

Pierre, lui, découvrait les chansons américaines comme « Jealousy ». S’il avait pu se mettre la tête dans le poste de radio... C’était à donner les bleus, ces chansons. *Night and day you torture me...* Quand il ne l’écoutait pas, celle-là, il se la chantait en boucle, rien que pour m’énervier. Autant il parlait juste, autant il chantait faux. Moi, en revanche, je mimais que je jouais de la guitare, ce qui l’agaçait pas mal, le frerot.

Les deux grands avaient rencontré deux anglophones, deux Juives qui baragouinaient un peu de français, mais pas celui parlé dans ma famille...

Ma façon d’apprendre des grands était de faire semblant de dormir. Autrement, j’arrivais toujours à l’*ite missa est* de leurs messes basses. Ils pénétraient dans la chambre après moi. Thomas venait s’étirer le cou jusqu’à l’étage de mon lit : je dormais au-dessus de lui.

— Il dort comme son chat, soufflait-il à Charles.

En effet, Tigre dormait avec moi et ronflait pour deux. Puis, Charles ou Thomas ouvrait le poste de radio à ondes courtes. Une musique de jazz, à faible volume, nous emportait à Boston ou à New York, parfois jusqu’en Louisiane. Ils pensaient que c’était juste assez fort pour couvrir leurs voix chuchotées, mais j’avais l’oreille fine.

Thomas demanda à Charles s'il connaissait la dernière nouvelle.

— Non, fit Charles.

— Tu la connais pas ?

— Non, je la connais pas.

— L'acteur Alan Ladd est mort.

— De quoi il est mort ? demanda Charles.

— Imagine-toi qu'Alan Ladd s'est noyé dans Veronica Lake.

Ils pouffèrent tous les deux. Je ne compris pas la *joke*, comme disait Thomas. Veronica Lake était une actrice américaine. Les rires s'emmêlaient aux parasites de la radio.

Charles en redemandait, lui si réservé d'habitude. Ils reprirent leur discussion. Chacun se mettait à raconter, à inventer peut-être ce qu'il avait fricoté avec Rebecca ou Phoebe.

— Tu sais pas ce que la mienne a dit de la tienne ?

— Quoi ? fit Thomas.

— *She has a big crush on your brother.*

— Et ça veut dire quoi, ça, *crush* ?

— Qu'elle en pince pour toi, fit Charles, qui fréquentait le Cinéma de Paris.

— Et ça veut dire quoi, ça, en bon français ?

— Qu'elle a un *kick*.

Sans doute gênés de leurs propos et gestes, ils ne nommaient plus les deux filles. C'était toujours *elle* : *elle* fait ci, *elle* a fait ça. Les nouvelles blondes habitaient dans des appartements l'un au-dessus de l'autre sur Saint-Cyrille. Le soir, quand venait le temps de se quitter, les deux couples s'engouffraient chacun dans une entrée et, là, ils se livraient à un pelotage en règle.

Les deux filles avaient la poitrine généreuse. Pour en donner la mesure, Thomas ouvrait une main capable de contenir un pamplemousse. Elles riaient tout le temps. Thomas raconta qu'*elle* l'avait caressé, là, par-dessus son pantalon. Elle savait y faire. D'une seule main, elle avait défait les boutons de sa braguette et l'avait caressé à pleine main, jusqu'à... houïï !... pendant que lui, il lui tétait les deux seins à tour de rôle.

— Le pa-ra-dis, je-te-dis !

— Et toi ?

Il s'adressait à Charles. Pas de réponse.

— J'ai ouvert la porte à côté pour te demander des Kleenex. Moi pis elle, on pataugeait dans le tapioca, raconta Thomas.

Pataugeait ? ! Minute, Jos Montferrand, me dis-je.

— Vous étiez plus là ! Qu'est-ce qui s'est passé, Charles, de ton bord, avec la tienne ?

Charles raconta qu'ils s'étaient « frenchés à te faire fondre les plombages », un *midnight kiss* après l'autre. Puis il dit combien la fille était chaude, les yeux brillants, sensuelle, colleuse et pas gênée de prononcer nos mots cochons avec son accent sexy...

— OK, OK. Et après ? et après ? insista Thomas.

— On a entendu du bruit en haut de l'escalier derrière nous. Sa mère l'appelait : *It's you, sugar ?*

— Pis ?

— Elle a répondu : *Yes, mommy*. On s'est lâchés. Je suis allé t'attendre, à la jonction de Sillery, fit Charles.

— Je te crois pas.

— Puisque je te le dis, rouspéta Charles devant Thomas l'incrédule.

— Je te crois pas, redit Thomas sans démordre.

— Ben, tant pis ! Crois-moi pas !

— C'est ce que je fais, espèce de constipé. Par ta faute, elles voudront plus nous voir. À l'heure qu'il est, elles sont en train de se téléphoner et de te traiter pas juste de *goy*, mais de maudit pissou.

Thomas se leva du lit sous moi, se cogna la tête, jura entre ses dents et éteignit la radio. Quand Thomas ne gobait pas, il ne gobait pas. Pendant des jours, Thomas interrogea Charles. Ils débattaient, sans fin, de cette soirée mémorable autant qu'incertaine – selon le point de vue – entre deux portes, avec ces filles de David qui n'avaient pas froid aux yeux.

Pas comme nos saintes-nitouches qui portent un scapulaire jusque dans leur soutien-gorge Daisy Fresh en broadcloth, se dit Thomas.

Charles fut le premier à ne plus en reparler. Tandis que Thomas revenait à la charge dès que l'occasion se présentait. Charles était timide. Thomas, bouillant et d'une seule pièce. Ce fameux soir, vous dire combien de fois j'ai essayé de défaire d'une seule main ma braguette de pyjama ! Juste pour voir si ça se pouvait. En vain.

Rapide comme l'éclair, un coup de patte griffée de Tigre arrêta l'exercice. Thomas me dit d'une voix ensommeillée :

— Sacre-le en bas, l'animal !

Je me contentai de souffler sur ma cuisante éraflure. La régularité de mon souffle anesthésiant m'endormit aussi. Jamais en cent ans je ne confesserais les beaux rêves qui me visitèrent cette nuit-là, même pas au bon curé Vincent de Paul, dont on venait de projeter le film *Monsieur Vincent*.

Au réveil je m'interrogerai sur la provenance de ces taches de lait Carnation sur mes draps.

6

Pierre étudiait chez les Jésuites et faisait à pied le trajet entre le collège et la maison. Comme il passait soit devant le *high school*, soit derrière, il devait tomber sur la « tête carrée » à qui il avait, naguère, donné un coup de sac assassin. Sa victime le reconnut ; accompagné d'un copain, le gars le poursuivit jusqu'à la maison. Jusque dans l'abri de l'escalier du sous-sol. Pierre y fut poussé sur les pots de confiture, qui volèrent en éclats.

« Non, maman, c'est pas du sang, c'est ta confiture de fraises. » Il lui fit avaler avoir raté une marche.

Ce retour du bâton, il ne l'avait pas volé. Le lendemain, il courait chez un marchand de surplus d'armée, rue Saint-Paul, se procurer une baïonnette ! Désormais, elle l'accompagnerait dans sa serviette de cuir. Quand l'ennemi s'approchait, il plongeait la main, se saisissait de son Excalibur, qu'il pointait en direction de l'agresseur tétanisé, de quoi le faire passer pour hystérique et fou dangereux. Puis, cerise sur le gâteau, Pierre éclatait de rire à la barbe de l'autre, qui déguerpissait au grand galop. Quelque temps après cet incident, il apprit que l'ennemi s'appelait Steve Laplante, un Québécois comme lui. De quoi avaler ses bas de honte.

Quand maman apprit le danger que courait son fils, elle décida de l'envoyer dans un pensionnat. Non sans avoir consulté chacune de ses amies du club de canasta. À l'unanimité, elles garantirent que le pensionnat serait formateur.

Ne comptez pas sur bibi pour aller crier sur tous les toits du quartier Montcalm que j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Non. Ce fut une sécheresse réciproque.

Ne soyons pas mesquin, et montrons-nous bon joueur. Oui, je dois avouer que j'aimais le voir et l'entendre pratiquer ses discours sur la belle langue française, qu'il préparait pour des concours oratoires intercollégiaux qu'il remportait souvent. Là-dedans, il faisait des étincelles, ça oui. LA LANGUE, ce rempart, cette gardienne de la foi, ce plus beau fleuron, notre fierté, bien parler c'est se respecter, et quoi encore ?

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, / Et les mots pour le dire arrivent aisément », répétait-il après Boileau.

Quelques années plus tard, après l'une de ces joutes orales où il aura encore une fois triomphé, quelqu'un de la Patente l'invitera, en vain, à se joindre à ces drôles de moineaux et à leur patente à gosses.

« Allez donc chier, bande de caves ! » leur asséna-t-il.

Un samedi pluvieux, j'ai aidé Charles à transporter une table dans le boudoir. Nous y avons posé deux chaises côte à côte. Il avait l'air préoccupé, le Charles. Fini, son air rêveur. Il allait et venait dans le corridor. De temps à autre, il se rendait dans le tambour regarder dehors. Il rentrait et reprenait son va-et-vient, les mains dans le dos, les tirant vers l'arrière pour se redresser. On sonna à la porte. Maman rejoignit Charles pour accueillir le professeur Saturnin S. Celui-ci rangea son parapluie, enleva son imper, d'une taille supérieure à sa personne. Ma foi, le barbichu, la pluie l'avait rétréci. Il retira ses caoutchoucs avant d'apparaître sous les traits du professeur Tournesol, que je venais de découvrir dans *Tintin*. Maman le conduisit au boudoir.

— Parfait ! dit-il, nous en avons bien pour trois heures, Charles et moi.

Façon de dire à maman de dégager. Elle ferma la porte.

Je descendis au sous-sol finir *Le secret de la Licorne*, pendant que Charles, aux yeux inquiets, passait un test d'intelligence. Maman tenait à savoir s'il avait le bon Q.I. pour entreprendre le cours classique. Le supplice dura, comme prévu, trois heures. Charles sortit du boudoir épuisé. Il ne prit pas le café que maman lui offrit.

— Je sors prendre l'air.

Maman resta en plan avec le professeur et travailla à lui sortir les vers du nez. Il lui promit le résultat dans

deux jours. Maman paya l'homme et le raccompagna à la porte. Charles faisait les cent pas sous la pluie devant la maison. Au dîner, elle questionna Charles sur le niveau de difficulté des questions. Il répondit par une dérobade :

— Les réponses étaient difficiles, pas les questions, maman.

Le résultat arriva par la poste. Le professeur écrivait qu'il ne croyait pas que Charles avait les qualités intellectuelles suffisantes pour poursuivre des études supérieures.

— Bon, fit maman, qu'est-ce que tu vas faire dans la vie ?

Charles releva la tête et parla plus fort que jamais.

— Eh bien, je vais lui montrer qu'il a tort, le p'tit criss !

— En voilà une façon de parler !

— Dès septembre, je commence mon cours classique. Je vais lui montrer qu'il s'est trompé.

Je ne sais pas si maman apprécia la détermination de son fils. De son côté, Charles ne pardonna jamais à sa mère une telle humiliation.

8

Le télévoix ! Merci ! Mille fois merci. Quelle merveilleuse invention. Il a été installé dans nos écoles dès la fin de la guerre. Plus besoin de faire la tournée des classes et d'interrompre le travail en cours pour annoncer telle consigne, par exemple.

Un jour, un de ces télévox fut ouvert, en douce, dans le bureau du noir vêtu directeur d'une école de la Commission des écoles catholiques. Cela permit aux trois cent vingt-huit élèves du secondaire d'entendre les avances du frère Matamain à un élève à l'esprit vif. Là, ce fut un méchant coup de pied donné dans le nid. Un commando de professeurs laïcs vint comme supplétif des frères chassés, pour terminer l'année scolaire.

Était-ce le commencement du début de la fin de ce cirque d'abus sexuels ? L'élimination du chancre pédophilique ? Aujourd'hui, on dit qu'ils ont commis des gestes inappropriés. C'est un euphémisme employé par une société qui ne sait plus appeler un chat un chat.

Ils seront sarclés comme de mauvaises herbes. Je repense à cet autre noiraud, bel homme, les cheveux ondulés, qui nous coiffait avant la photo de groupe, collé derrière chacun des écoliers en culotte courte et soufflant fort dans leur cou.

Les scandales se mirent à éclater les uns après les autres. Des langues se déliaient. Pas toutes, mais tout de même. On connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui en connaissait un autre, et ainsi de suite. Chacun pouvait lâcher son avalanche de noms. Les robes noires ne mèneraient plus la danse. Le holà aux abus n'était pas pour demain, mais.

Rue Crémazie, le cordonnier tout sale – même pantalon et même chemise à vie, on aurait dit –, fumant cigarette sur cigarette à lui jaunir la monture des lunettes au bout de son pif nicotiné, fut arrêté, passé devant juge et condamné à tant de coups de fouet et à des années de prison. Bon !

Nous, les enfants, nous savions quelle sorte de pédophile c'était. On aurait fait un détour par la Chine pour éviter de passer devant sa boutique, où il était assis face à la vitrine et reluquait le cul des petits.

Ça commençait à bien faire, tous ces excités du pédoncule. Son truc à lui, c'était de prêter son poinçon à un enfant.

— Tiens, prends-le.

Il lui tendait une chute de cuir.

— Vas-y, fais des trous, tant que tu veux.

Hein ? Quel enfant n'a pas rêvé de tenir cet appareil et de trouser n'importe quoi ? Le gros homme, après une minute à zyeuter la chair fraîche, appuyant sa petite main potelée sur sa machine à coudre et s'arc-boutant de l'autre sur le comptoir, s'extirpait de son tabouret et se traînait les pantoufles dans le vert-de-gris répandu sur le plancher de bois.

— Ta ceinture de pantalon aurait besoin d'un ajustement.

Il la retirait à l'enfant qu'il avait fait passer derrière le comptoir, lui baissait le pantalon et là, bingo.

Puis, cet autre vieux vicieux à la silhouette de Richard III de la rue Saint-Louis, qui possédait une chapelle privée, dans sa maison, au deuxième étage. Lui, il hameçonnait les petits avec un truc classique : une sucette.

— Viens voir le petit Jésus, disait-il en ouvrant la porte à sa victime.

— Oh que c'est beau ici ! disait le petit.

Le bonhomme plaçait l'enfant dans un confessionnal.

— Ne bouge pas. C'est l'affaire d'une seconde.

Aussi vite que lui permettait son âge, il se mettait à poil, avant d'enfiler un surplis de dentelle qui lui arrivait là. À son tour, il entra dans le confessionnal, se signait et disait :

— Donne-moi ton prénom. Confesse tes péchés. Seuls ceux de la chair, susurrerait-il. Les plus beaux... pardon, les plus gros.

Pendant que l'enfant s'exécutait, lui se prenait le goupillon à deux mains et se l'asticotait à toute vitesse. En se soulageant, il faisait un boucan tel que l'enfant pensait que de l'autre côté du grillage un animal s'était pris au piège et se débattait comme un damné, ou bien il s'imaginait entendre le génie sortir de la lampe d'Aladin d'Érasme J., dernier d'une lignée de juristes de la Vieille Capitale.

Sans demander son reste et sans avoir trop compris, l'enfant courait chez lui.

Bang ! fit le marteau du juge : vingt coups de fouet et quatre ans de prison.

Dis donc, toi, comment sais-tu tout cela ?

Un auteur a toujours ses espions quand il n'en est pas un lui-même. Oui, je suis du genre à laisser traîner mes oreilles. Mais la vraie question serait : *Toi, comment as-tu fait pour passer entre les gouttes toxiques de cette pluie diluvienne de pervers ? Si jamais tu leur as échappé ?*

Je me le demande. La méfiance secrétée par mon bégaiement, peut-être. Oui, je pourrais dire ça comme ça. Enfin, je crois. Et la présence rassurante de Thomas, physique et morale. Ne m'avait-il pas prévenu du danger ?

Viviane, on ne savait même pas qu'elle existait avant qu'elle débarque chez nous avec sa mère, une cousine germane. Elle avait été tenue à l'écart, souffrant, jusqu'à la puberté, d'alopécie. Ce qui lui avait valu, à sa guérison, une belle tignasse, bien fournie en cheveux fins comme ceux d'un bébé.

Elle avait maintenant quatorze ans et nous paraissait être une Sophia Loren junior. Moins pulpeuse, mais tout aussi palpable. Oui, elle avait, notre Viviane, outre le nom le plus beau du monde, un corps de femme avec tous les attributs rattachés à ce statut, qui rendirent fous ses quatre cousins dont bibi. Elle souriait et prêtait une oreille attentive aux propos des garçons. Étant fille unique, elle découvrait, à travers nous, un univers inconnu.

Je fus invité à passer une semaine à leur chalet au bord d'un lac, près de La Tuque. Pas d'électricité. Pas d'eau courante. Vive la pompe à eau ! Blocs de glace enfouis dans la sciure de bois. Chiottes à l'extérieur et maringouins plein les fesses. Longues soirées à l'intérieur, à l'abri des bêtes qui rôdent.

La mère se baladait toujours, cigarette à la main et gin tonic dans l'autre, et ne zigzaguait ni du pied ni de l'esprit. Une éponge. Au mieux ou au pire, c'est selon. Elle chantait : « *My bonnie is over the ocean, my bonnie is over the sea...* » Sans doute un premier amour disparu en mer sur un navire coulé par un U-boat allemand.

Je découvris la vie en forêt, la beauté des lacs un matin de juillet, le soleil faisant son chemin à travers la brume et transfigurant les rochers, la pêche à la truite vers cinq heures, « juste de quoi sortir notre souper », comme disait le mari.

J'appréciai les plaisirs de la chaloupe à rames. C'est-à-dire mes genoux contre les genoux parfaits et bronzés de Viviane assise face à moi. Puis d'autres plaisirs encore, inoffensifs, pendant nos courses sous l'eau, où il arrivait que nous nous frôlions. J'allongeais mon bras jusqu'à encercler sa taille. Dieu que nous étions chastes ! Elle était bonne nageuse et se lançait avec audace et grâce dans l'eau fraîche, le matin, à partir du ponton.

Cette semaine, au fond des bois, à frôler cette fille, reste un des plus beaux souvenirs de ma vie. C'est comme une belle photo gardée en moi et que je me ressors quand j'ai les bleus ou pour chasser le stress chez le dentiste ou dans n'importe quelle salle d'attente, au décollage ou à l'atterrissage de l'avion ou quand j'ai besoin de me calmer devant le pire. Nous n'en avons pas tant que ça, de ces moments miraculeux. Quelques-uns, oui, sortis de notre enfance, mais on dirait qu'ils s'estompent ou se font rares avec l'arrivée de l'âge adulte dans sa peau de dur à cuire.

Nous croquions dans nos tartines en même temps, buvions notre gorgée de café en même temps, nous essuyions la bouche d'un même geste, en même temps nous refusions la seconde tasse offerte par l'imbibée, etc.

Cependant, je refusai la séance de tir à la carabine .22 sur une boîte de tomates. Euh... parce que. Juste l'odeur de la poudre me ramenait dans la cuisine glauque du 69, rue Saint-Louis.

À l'occasion, je revis Viviane, quand elle et sa mère étaient de passage à Québec.

Vers l'âge de dix-huit ans, elle vint passer quinze jours chez nous, chemin Sainte-Foy. Sous mes yeux, je la vis s'éprendre, à en perdre la tête, de mon ami Larry. C'est bien simple : j'en devins vert de jalousie. Je ne serais pas allé jusqu'au meurtre, non. Mais.

Larry (Laurent) était homosexuel et le cachait aux autres comme à lui-même. Il était plus âgé que moi de deux ans. Sa mère était morte quand il avait douze ans, et il souffrait de son absence. Son père, militaire et colonel, lui en faisait baver. Parfois, il lui offrait un cadeau extravagant comme cette veste de satin importée de Corée. Les manches étaient d'un jaune vif tandis que la veste, elle, était bleu cobalt, ornée dans le dos d'un grand dragon brodé de mille fils de couleurs. Tous en voulaient une semblable. Larry la portait mine de rien.

Un jour – je devais avoir quatorze ans –, Larry m'entraîna dans la cave où il avait accès à un compartiment fermé à clé, sous prétexte d'y prendre son *sleeping* avant de partir en camping. Je l'aidai à ouvrir le sac pour vérifier l'état du matériel, nous étendîmes le duvet au sol. Il sortit son pénis, me demanda d'en faire autant. Je m'exécutai sans trop de gêne. Il voulait qu'on se la mesure.

— Mais comment ?

— Côte à côte.

— Hein ? Impossible, dis-je.

— Viens ici, approche-toi.

Je me traînai sur le cul à ses côtés, les jeans et les bobettes ravalés aux chevilles. Il mesura la sienne entre son pouce et son index.

— Tu vois ? On fait comme ça.

Là, il me prit par le cou et m'embrassa tandis qu'une de ses mains commença à me masturber. Je figai sur place. Lui, croyant que je consentais à ses avances, continuait de me masturber. Je lui fourrai un coup de coude dans les côtes et nous nous battîmes. Il cherchait toujours à m'embrasser. Je bouillais de rage et de déception. Il était plus grand que moi et musclé. Tous les trucs de Thomas s'emmêlaient dans ma tête. Je réussis à le cogner de mes deux poings. Il se laissa faire tout à coup. Je l'entendis rire. Ma foi, on aurait dit qu'il aimait que je le frappe. Il courait après. Je m'arrêtai net. Il continua à rire.

— Enfin, je t'ai eu, dit-il.

Il se leva et remonta ses jeans.

— Je suis pas fif pour autant, OK ?

— OK, je fis tout comme lui.

Mais je n'en pensais pas moins. Larry était une tapette, maudit ! Et je l'aimais quand même, malgré ses « attouchements », comme disaient les confesseurs. Dès le lendemain de cette tombée de masque, je donnai rendez-vous à Viviane au restaurant le plus près de chez nous. Comment lui annoncer ça ? J'étais déchiré. J'allais trahir mon ami Larry. J'allais blesser Viviane. J'évitais de me dire que j'allais assouvir ma jalousie. Je pesais le pour et le contre. Si leur amour allait trop loin, ça allait faire mal quand elle tomberait des nues pour atterrir sur le dur plancher des vaches. Viviane décèlerait ma jalousie et ne voudrait pas me croire.

Il était joli garçon, le Larry. Viviane et Larry ? Tandem forcé ou attelage dénaturé ?

Il parlait bien, savait toujours quoi dire à la gent féminine. Simone et ma mère l'adoraient, c'est bien simple.

Il avait une élégance naturelle, s'habillait avec un goût certain. Le ver d'oreille chanté par Pierre, son fameux *Jealousy*, m'entêta à mon tour. Elle m'en voudrait à mort de briser ce lien de confiance qui se tisse entre deux amoureux. Elle ne voudrait jamais, à cause de ma félonie, qu'on couche ensemble. Je l'aimais, je vous dis.

Bon, je décidai de porter le premier coup.

— J'ai quelque chose d'important à te dire.

Un de ses genoux entra en contact avec mon genou droit. Elle s'en excusa. *Misère !* pensai-je. J'attrapai le sucrier.

— Qui me concerne ?

— Oui, Viviane.

— De près ? fit-elle en fronçant le front.

— Oui, oui.

— Tu m'inquiètes.

Elle arrêta de dévisser le bouchon de la salière dorique.

— Ton ami...

— Quel ami ? fit-elle.

— Mon ami...

— Dis son nom, voir.

— Laurent...

— Laurent ! ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Viviane plaça une main devant sa bouche. *Non, c'est pas vrai !* pensai-je en apercevant la bague sans valeur que lui avait donnée Larry.

— Non non non, je fis.

— Vite, dis-moi.

Elle revissa le bouchon de métal.

— Je regrette de te le dire, mais Larry n'aime pas les filles, Larry ne peut pas aimer une fille.

Viviane redressa la tête qu'elle tenait penchée comme les femmes peintes par Modigliani.

— Pourquoi ça ? – *ici, un temps* – Ah ! le vilain jaloux, le vilain jaloux, là, assis en face de moi !

Les paumes contre le rebord de la table, elle se recula contre le dossier de la banquette de vinyle.

— Je te dis et te prie de me croire, j'ai des preuves : Larry n'aime pas les filles. À toi d'en tirer ta conclusion.

— Je ne savais pas que tu pouvais être aussi méchant. J'en ai assez entendu. Salut !

Viviane se leva de table, mit ses lunettes de soleil, fit quelques pas, revint arracher deux, trois *napkins* au porte-serviettes et s'enfuit à la course.

Je levai les yeux : il était dix heures et dix minutes au Westclock. Je sortis en relevant le col de mon veston. Vous voyez ça ! En plein été ! Quand donc le soleil brillerait-il de nouveau à l'horizon ? Mais, bon. Une de perdue, dix de... Oui, des conneries ! Mes yeux se mirent à piquer. Tout un pan de va savoir quoi me tomba sur les épaules. Maintenant le film se déroulait en noir et blanc.

Nous n'avions pas mordu dans nos toasts en même temps ni bu en même temps ni rien : nous étions désaccordés par le contretemps qui régnait dans l'air. Notre amitié venait de se défraîchir. D'elle et moi, je sentais bien qu'il ne resterait que des fragments, des éclats du temps où il faisait beau entre nous.

Elle me crut, la Viviane, car le lendemain, elle faisait sa valise et rentrait à La Tuque. Sans me reparler, comme sans explications à Larry, qui ne sembla pas plus affecté

par le départ de l'amoureuse que par une fissure dans le trottoir sous ses pas :

— Et Viviane ?

Il prenait toujours les devants, celui-là.

— Quoi, Viviane ?

— Où est-elle ?

— Elle est partie.

— Alors comme ça Viviane est partie ?

— Oui. Je viens de te le dire.

— Ça va nous faire plus de temps ensemble, hein ?

— Euh !...

— Quoi ?

— Rien.

— Mon cul.

— Marche donc comme tout le monde.

— Quoi encore ?

— Tu marches pas, tu mesures le trottoir.

— Va donc chier !

Je me fis un plaisir de le traiter de mal élevé. Larry passa devant. On ne peut pas dire que la conversation languissait. Nous nous tûmes. Je n'en ruminai pas moins. Un coup d'œil à son cul me fit découvrir qu'il devenait un peu grassouillet, tiens. Larry stoppa et se retourna :

— Ta cousine, c'était pas sérieux.

— De ta part, non, naturellement.

— Je voulais juste te rendre jaloux.

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Tu l'étais.

— Je peux pas être jaloux d'un tapette.

— Une, une tapette. T'apprendras aussi que je suis aux deux. OK.

Hein ! je fis en dedans. Quoi ? J'ai pas bien entendu. Qu'est-ce qu'il vient de dire ? Mes neurones venaient d'en prendre un coup. Le silence s'installa entre nous tout autant que le début d'une très longue brouille. Il repartit à pas de géant devant moi qui crus voir double... Laurent et Larry ?

— Eh oh ? je fis dans sa direction.

Il leva les épaules et continua son chemin sur les arpens de Voltaire. Puis sa silhouette floutée disparut.

De ma révélation, il m'est toujours resté un mauvais goût sur la langue. Je ne suis pas sûr d'en avoir été fier. Ai-je été juste ? Ai-je été bon ? Ai-je été juste bon ? Était-ce une trahison ? Je crois que oui, une de plus.

Parce que grandir, c'est aussi trahir, c'est passer d'un soi à un autre soi. Je me disais ça, sans doute pour rester debout dans mes bottes et en avoir le cœur net.

Faut croire que nous, les gars, ça nous prend une cousine pour nous muscler le cœur. Après quelque temps de cette distance étalée entre Viviane et moi, je me fis cette réflexion. Mais ça n'a pas été pour autant un baume sur ma douleur, ce *spotlight* allumé sur ma scène sentimentale. Il m'en restera toujours une espèce de pincement sournois, là, au cœur.

Seul des garçons encore à la maison, je m'étais lassé des mauvais coups. De même que de ces dimanches après-midi à lancer la rondelle dans le filet et à attendre que Poppé, mon cocker, me la rapporte.

Et ce n'était surtout pas celui qui salue comme la reine d'Angleterre et qui touche son pied de sa main qui comblera ce creux existentiel qu'on finit toujours par éprouver en février. Que non ! Cette mascotte au sourire givré, insipide bibendum, incolore pape des flocons, bénin bonhomme, officiel et anémié, tout juste bon à souhaiter la bienvenue et à remercier d'être venus en si grand nombre malgré le froid polaire, bravo !

Je venais d'apprendre que mon ancien copain Ti-Rat V. était derrière les barreaux pour vol d'autos et autres méfaits. Et puis il y eut cet épouvantable accident de voiture où les deux jeunes frères V. se tuèrent.

À la fin d'une nuit à rouler aux alentours de Québec, rendant des visites arrosées à des amis ici et là, dans la décapotable *empruntée* à un voisin, arrivant près des plaines d'Abraham à tombeau ouvert – « à tombe ouverte », disait Charles –, ils ne purent redresser la voiture après avoir évité, d'un coup de volant, une avancée du trottoir sur Grande Allée. Ils heurtèrent la chaîne de trottoir et furent éjectés de l'auto, qui roulait à plus de cent quarante milles à l'heure de leur mort – disons-le ainsi.

L'Oldsmobile 88 bleu ciel frappa un arbre et rebondit s'écraser sur un érable deux fois gros comme ma cuisse.

Le moteur aux trois cent cinquante chevaux-vapeur parcourut cinquante pieds dans les airs avant de retomber avec des flammèches devant le museau du cheval du laitier, seul témoin dans le matin blême. Il paraît que ce n'était pas beau à voir : les corps des deux grands adolescents avaient été empalés par les tiges de fer d'une clôture qui les ont réduits en charpie.

J'attendis des jours avant de me rendre sur les lieux de l'accident. Un segment de clôture avait été remplacé. Je pus voir, sur le tronc des deux arbres encore droits et indifférents à la tragédie, deux grandes plaques sans écorce.

Revenant de là songeur, je les imaginais, ces deux garçons enjoués, brillants, ratoureux, que tout le monde aimait, chantant leur chanson préférée : « *A white sport coat and a pink carnation, I'm all dressed up for the dance...* »

Oui, la danse macabre sans fin jusqu'au jour de cette scandaleuse tuerie. Le Québec se payait ces grosses cylindrées, vues dans les films américains, et imitait une jeunesse éperdue d'espace, de liberté et de vitesse. Étions-nous tous des James Dean ?

Je mis un stop à ma vie de délinquant. Après deux mois en huitième, j'avais envie de rejoindre Charles et Pierre au cours classique à Saint-Victor-de-Beauce, un petit séminaire pour vocations tardives.

Un jour pluvieux d'octobre, Thomas, dans sa vieille Graham-Paige – l'auto de Batman, on disait –, me conduisit au pensionnat. Le dernier bout de chemin se fit dans la boue. On risquait d'y rester. Assis à l'arrière, je

réfléchissais à ma décision ; j'en étais presque à souhaiter que la drôle de voiture cale jusqu'aux essieux et qu'on reste bloqués là jusqu'à la fin des temps. Amen ! Je passerai quatre ans dans ce pensionnat. J'y ferai : éléments latins, syntaxe, méthode, versification.

Mon premier matin à la chapelle. Il est cinq heures trente. Les vitres sont des tableaux noirs. La lumière encore chiche et crayeuse blanchit peu à peu les hautes fenêtres. Une voix caverneuse, celle du directeur, commence la prière du matin : « Seigneur, *non sum dignus*, je suis un ver de terre, je ne suis rien, je suis moins que rien. Et si je regarde mon voisin, je te vois, Seigneur... »

Il ne se pouvait pas plus janséniste que cette demi-portion d'abbé, s'excusant d'être au monde : *non sum dignus*.

Je tournai la tête et je vis Bouchard, six pieds et deux pouces, une armoire à glace, comme disent les Français, bien fait de sa personne, le teint rose comme une jeune fille. *À vue de nez, ce spécimen d'humanité faisait plutôt bonne figure*, pensai-je. Un ver de terre lui aussi ?

Les frais, pour nous, les trois garçons, équivalaient au montant d'un seul pensionnaire dans un autre établissement. Maman et nous faisions une bonne affaire. Il fallait simuler la vocation religieuse. Cette fibre-là n'a jamais vibré fort de notre côté. Je pense que les abbés le savaient et nous laissaient nous instruire. Le nombre des vocations ne commençait-il pas déjà à baisser ?

La contribution de tous les élèves était requise pour l'entretien et la bonne marche du pensionnat. Nous lavions les chiottes et les bains de pied en acier inoxydable, faisions nos lits, épluchions les légumes, lavions

la vaisselle, époussetions, lavions les planchers. Un élève plus âgé que la moyenne et qui avait été boucher dans son village faisait boucherie. À tour de rôle, nous servions les repas dans de la vaisselle en plastique incassable et d'un beige à vous faire aller. Durant tout le carême, on se la bouclait à table pour écouter une demi-heure de lecture pieuse au ton monocorde.

Durant mes quatre années à n'en plus finir là-bas, je ne sentis, ni ne vis, ni n'entendis quoi que ce soit qui ait un lien avec le sexe. Et j'en remercie tous ces abbés qui nous aimaient sans chichis. Tout au plus y eut-il une amitié particulière entre un abbé et son chouchou. C'étaient des profs dévoués et, dans l'ensemble, assez compétents, dont certains avaient publié dans leur domaine: grammaire anglaise, philosophie, études littéraires. Cela faisait du bien de se sentir à l'écart et à l'abri des scandales des pédophiles qui pullulaient ici et là, à la grandeur de la Belle Province.

Je retiens deux, trois types.

Le prof de grec, qui souffrait visiblement dès que l'un de nous n'avait pu dénicher un des multiples camouflages qu'empruntait cet incontournable verbe *luo*, qui veut dire *lier* et qu'on retrouvait à toutes les sauces. Verbe souvent escorté d'un préfixe le masquant à nos « cervelles d'âne bâté », comme disait l'abbé souriant d'affection.

Cet autre prof assez psychorigide, qui nous enseignait la morale en nous posant de graves dilemmes qu'on devait résoudre à plusieurs en expliquant le pourquoi et le comment de nos conclusions. Il nous laissait nous exprimer, celui-là. On disait de son extrême pudeur qu'elle l'obligeait à glisser sa queue de chemise dans son pantalon

à l'aide d'une règle – les plus taquins disaient d'une verge. Au cas où vous ne le sauriez pas, ils portaient tous sous la soutane un pantalon et parfois, sinon souvent, ils avaient un cœur.

Et puis ce cher vieux, un peu sénile, ajustant et réajustant sa calotte, professeur de syntaxe à qui la mémoire jouait des tours. Avec lui, les règles de grammaire avaient, comme la météo, de remarquables variations. Quand fallait-il mettre un subjonctif ou pas devenait un labyrinthe dont il n'arrivait pas à sortir. Moi, sans me vanter, je lui servis de fil d'Ariane dans ses jours d'égarement.

Merci, grand merci à ce jeune abbé amoureux des belles-lettres qui, un vendredi pluvieux où l'on n'avait plus le goût à l'étude, posa une fesse sur le rebord de son bureau – du jamais vu ici – et commença à nous lire *Le grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Les mots évoquaient si bien les êtres et les lieux qu'une architecture prit forme dans ma tête. Je me promenais dans des lieux inconnus, mystérieux, brumeux et si réels... de la Sologne. Les deux garçons, c'était moi. À ce moment je sentis, pour la première fois, que les mots pouvaient se substituer au monde en le créant d'une façon plus lisible. Les mots humanisaient le monde.

Mais la bibliothèque était pauvre : un seul exemplaire de *Vol de nuit* de Saint-Exupéry, voilà pour le vingtième siècle. Autant dire une misère ! Par contre, il se trouvait, derrière les hautes vitrines de la salle d'étude, toutes les vies de tous les saints du ciel et de la terre, toutes les encycliques papales et, à ma grande joie, *Les relations des Jésuites*, sorte de journal de la colonie rédigé presque au jour le jour et expédié chaque année, à Paris, au supérieur

provincial de la Compagnie de Jésus. Je les lus de bout en bout.

À la fin de l'année, les différentes communautés religieuses autorisées et représentées par des démarcheurs venaient nous vendre leur salade : par ici les Pères blancs, par ici les Dominicains, par ici les Oblats, par ici les je ne sais plus quoi. On avait droit à des films nous montrant des Africains – jamais d'Africaines aux seins nus – dansant, et bleus comme des pruneaux. Pour terminer, le bon père recruteur nous servait le *Je vous salue Marie* en swahili, en wolof, en tonga ou en éwé.

À part au dortoir, où nous couchions les uns à côté des autres, je ne voyais presque pas Charles et Pierre. C'est avant le coucher que nous en profitions pour échanger les derniers potins.

Un jour, Charles me demanda d'aller marcher avec lui. Un sport pratiqué par les non-sportifs. Ils étaient fort nombreux à emprunter, à l'aller comme au retour, les mêmes allées, creusées sous leurs pas. Mon grand frère Charles faisait partie du cercle Dollard-des-Ormeaux, un rassemblement patriotique. Il me dit de commencer à songer à l'avenir du fait français en Amérique.

— Ça ne peut plus continuer comme ça. Tous ces mécaniciens dans les garages qui ne connaissent même pas le nom français des outils qu'ils vont utiliser toute leur vie. Te rends-tu compte ? Ils ne savent pas le nom français qui désigne chacune des cent parties qui composent une auto.

Ici, je me fis, comme Pierre disait, l'avocat du diable :

— De toute façon, personne ne parle dans un garage, à cause du bruit.

Minus et assez nulle, ma remarque. Comme elle ne valait pas tripette, Charles continua :

— On ne peut pas accepter ça. On s'est déjà battus pour les timbres bilingues, on se bat pour les chèques bilingues, contre le nom de l'hôtel Reine-Elizabeth qu'ils construisent à Montréal. Il faut devenir millionnaires et prendre notre place et notre destin en main, sinon on est faits à l'os. On n'a pas le choix, devant ces deux cent millions d'anglophones. Pas question de les haïr, ici, non non, pas de racisme. Sommes-nous un peuple de peureux, sommes-nous devenus dociles ? Des moutons ? Tous des béni-oui-oui ? On a surtout peur de nous mêmes. La Hollande s'appelle aussi Pays-Bas ; nous, ici, ce serait le Pays-Pas. Tu ris ? Ce n'est pas une blague ! C'est la triste réalité. Le Pays-Pas, oui oui.

Moi aussi je ris de ma dérision, mais j'en pleurerais.

— T'es pas sérieux ? j'ai dit.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, fit-il avec gravité. Penses-y. On s'en reparlera quand tu voudras.

Ces paroles de Charles claquèrent comme un coup de feu dans ma petite musique quotidienne.

Il m'étonnait, Charles, lui qui ne savait jamais si *horloge* prenait un *h*. Et le voilà qui se portait à la défense du français et m'exhortait à suivre ses traces ! ?

Et moi, est-ce que je savais nommer en français toutes ces pièces d'auto, moi qui étudiais le latin et le grec ? *Tire, wiper, starter, dash, brake, top, bumper, horsepower, rim, bolt, seat cover, windshield, shock absorber, choke, lighter, heater, clutch, cap de roue, gasoline, flasher, spotlight, hood, convertible, flat* pour crevaison, *jack* pour cric ? Je ne connaissais que pneu et miroir.

J'étais incapable de traduire ces mots de notre quotidien. Cela paraît incroyable maintenant. Juste prononcer le mot *pare-brise* m'aurait fait passer pour une tapette à mouches.

Après la promenade avec Charles, je passai la journée à vérifier si mon vocabulaire était français. Très souvent je n'en démêlais même pas l'origine. Comme tout le monde, je me rabattais sur *affaire, patente, chose, ça*. Misère ! *Mayday ! Mayday ! Mayday !* (Signal international d'alerte maximum tiré du français : « Venez m'aider. »)

Je crois me souvenir que, à cette époque, un linguiste écrivit dans *Le Devoir*, avant la parution des *Insolences du frère Untel*, que notre vocabulaire ne dépassait pas les trois cents mots. Je ne me souviens plus très bien du chiffre cité dans l'article. De toute façon, c'était bien peu.

J'étais étranger dans ce pays, muet bien au-delà du bégaiement personnel. Je ne l'habitais pas à fond. Est-ce que ça avait à voir avec notre race de locataires ? Charles avait raison, ça ne pouvait plus durer. Je pris la résolution d'apprendre le français de mon mieux et de tout lire.

Un souvenir de la plage vint me trotter dans la tête. Cette promenade avec Charles continuait son petit bonhomme de chemin : Charles était debout sur les épaules de Thomas, tandis que moi, je me tenais assis sur celles de Charles. On se prenait pour des fourmis se grimpant dessus pour former une échelle. Thomas me cria :

— Vas-y, l'acrobate ! Vas-y, lève-toi debout !

Je réussis l'exploit quelques secondes, avant de dégringoler sur le sable. Mais j'avais eu le temps de saisir, d'éprouver quelque chose de fort qui me laissa songeur. Je m'étais senti allongé, prolongé, grâce à leurs muscles,

mais aussi par quelque chose d'autre comme... comme quoi ? Je n'arrivais pas à mettre les mots dessus. C'était juste une sensation ? Non, c'était plus que ça. Mais quoi donc ? Une autre vision ? Je faisais partie d'un totem ? Oui et non. Plus que ça encore, mais une chose impossible, alors, à formuler. Je n'arrivais pas à caractériser le... la... Je détestais mon ignorance.

Après le départ de Charles et Pierre, je restai deux ans au pensionnat. La dernière année, je n'allai plus à la chapelle. En mai, le directeur m'appela à son bureau pour parler de mon absence.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-il.

Je lui remémorai qu'un jour, il avait dit que si on n'avait pas envie de venir prier à la chapelle, il ne fallait plus venir.

— Et de toute cette année, vous n'en avez pas eu une seule fois envie ?

— Non, monsieur l'abbé.

— Alors, dites-moi, à quoi passiez-vous tout ce temps ?

— À lire.

— À lire ? Et quoi donc ?

— *Les relations des Jésuites*.

Je lui cachai que je m'étais enfermé des heures et des heures à lire, sans blague, dans les chiottes, *La peste* de Camus. Cinq fois d'affilée. Un exemplaire donné à Québec, par un ex-ouvrier de chez Renault reconverti dans l'électronique. La télévision entrainait dans le Québec par tous les pores.

— Alors vous devrez nous quitter en juin, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

C'est ce que je fis, heureux, et les yeux pleins d'eau quand nous avons chanté ce chant écossais, tous les élèves ensemble en nous tenant par la main, autour de la statue de la Vierge à l'entrée du séminaire : « Ce n'est qu'un au revoir mes frères, ce n'est qu'un... »

11

Après six mois pas folichons coincé sur une île du Saint-Laurent, comme télégraphiste, Thomas se maria, partit vivre un an à Toronto et revint à Québec. Thomas se fit voyageur de commerce de ci et de ça, rédigeant ses rapports de vente en anglais. Dans ses longs moments de chômage, il fabriquait des modèles réduits d'avions.

Façon pour lui de réaliser son vieux rêve d'envol, mais en miniature. Entre ses gros doigts, d'une habileté impensable, naissaient des petits bijoux enviés d'autres amateurs mordus comme lui de ces bricolages dorlotés.

Le vrombissement des moteurs miniaturisés faisait battre son cœur d'enfant.

Je m'arrêtais chez lui, rue MacKay – n'en avait-il pas déjà combattu un, MacKay, sur le ring? –, fumer une cigarette. Il me parlait de la dernière joute du Canadien de Montréal avec toujours autant de passion.

De retour chez moi, une main invisible me prenait à la gorge. Je savais qu'il passait des journées entières au Colisée à regarder le tournoi de hockey pee-wee. Je

l'imaginai frustré, s'empiffrant de hot-dogs et du même coup, qui sait, ravalant sa vocation perdue.

Un jour, me prenant à part, Thomas me dit :

— J'en ai plein le cul de toutes vos maudites chicanes de séparatistes. Faudrait tous parler anglais d'un océan à l'autre. Comme ça, plus de problème ! *That's it, that's all*, mon ti-gars !

— Ah bon ! je vois que ton boss de Toronto te traite en trou de cul.

Il resta bouche bée devant le ti-gars qui, pour la première fois, affichait son désaccord. Je lui laissai le temps de voyager de mes treize ans à mes dix-neuf ans de ce jour. Puis je lui tournai le dos. Il était impossible de discuter de nos différends sans fâcherie.

12

Simone, l'étrange Simone, fréquenta longtemps son Guillaume avant de le marier. On l'aimait bien, cet ancien combattant engagé, à l'âge de dix-sept ans, avec la signature de son père, dans le régiment de la Chaudière, en 1944. On le trouvait bizarre, le soldat Bidoche, à toujours, après souper, stationner sa Mercury flambant neuve devant la fenêtre de la cuisine où Simone finissait de débarrasser. Il sortait ses linges du coffre et son carré de chamois, les secouait avant d'essuyer son auto. Il y apportait un soin particulier, qui faisait dire à Thomas :

« S'il te frotte de même une fois mariée, des tonnes de plaisir t'attendent, ma grande. » Les fiançailles finirent par aboutir. Mais elle avait beau l'emmener dans ces motels de banlieue, il ne passait pas à l'acte. « À la bagatelle », disait le marquis de Montcalm. Guillaume n'aurait pas fait de mal à une mouche. On l'aimait bien tout de même, ce garçon bien enveloppé, rétif à se mêler à nos jeux de plage comme nos pyramides branlantes et nos acrobaties idiotes aux giclées de sable dans les yeux.

Il nous conduisait à Neuville.

Un gars organisé. Allait-on à la plage, il apportait les pliants, les jumelles pour lire le nom des bateaux sur le fleuve, la radio portative d'où sortaient, emportés par le vent, nos succès préférés : « Sixteen Tons », « Love is a Many-Splendored Thing », « Sincerely », « Let Me Go », « Lover », « Maybellene », etc. C'est avec ça, ces mots plus ou moins barbares à nos oreilles, que nous exprimions notre sentiment amoureux.

Guillaume était comme un autre frère, mais tout en rondeurs et en douceur. On aimait aussi se moquer de lui. Juste un peu, pas trop.

C'est drôle, jamais il ne parlait de la guerre qu'il avait faite, pour de vrai, notre Guillaume le Conquérant. Non, pas un mot, jamais. Il en avait rapporté un drapeau à croix gammée, de même qu'un pistolet d'officier allemand, un mauser, que j'aimais tenir dans ma main. Ils se marièrent et n'eurent point d'enfants. Ni ne firent bien l'amour : il avait un gros ou un petit problème dans ce coin-là, le brave gars. La vraie nature de Simone se pigea un amant dans le dernier carré d'anciens combattants, amis de Guillaume. Le sut-il ? Oui et non, je ne saurais trancher.

Il l'habillait comme une bourgeoise et aimait se montrer avec cette belle femme à son bras portant du beau linge. Pour la vitrine, cela faisait de l'effet. À part l'absence de sexe, c'était un bon mari, toujours attentionné et à l'heure pour les repas du midi et du soir. Avant de repartir au bureau, il allait au salon écouter la musique semi-classique de Guy Lombardo sur les ondes de CHRC. Un bon gars, quoi, et qui sifflotait, un brin, quand tout allait « comme sur des roulettes ».

Voici la phrase de lui restée dans toutes nos mémoires. Alors qu'il allait nous quitter après souper, tapotant la poignée de la porte derrière lui, embarrassé du silence qui tomba soudain, Guillaume lâcha : « Ouais, bien, demain mardi. »

13

La grande et bien proportionnée bonne Françoise – Framboise sur l'oreiller –, à la tignasse noire de squaw des Appalaches, m'ouvrit ses cuisses : deux canots d'écorce de bouleaux, à la chair rose et blanche. Une et deux et trois fois, mon père. Je dis merci, merci, merci.

Alléluia !

Dans sa chambrette sous les toits, dans son lit qu'elle m'ouvrit et qui m'ouvrit. On entendait la pluie tomber goutte à goutte.

Elvis, Michel Louvain, Marlon Brando, Jean Marais,
James Dean, tapissaient son *cosy corner*.

Ce qui suit doit être chuchoté :

Oh ! Françoise qui ne comptais pas les tours,
la fragrance de ton parfum épicé à trois sous de chez
Zellers,

ton sourire et ta talle de dents toutes bien distribuées,
ta pudeur qui refusa la douche avec moi, la lumière
étant trop crue,

tes vingt-deux ans contre mes dix-sept.

Découvrant Baudelaire, je te célébrais, lisant *La géante* :

« Parcourir à loisir ses magnifiques formes ; / Ramper
sur le versant de ses genoux énormes »

Et cette autre, passant pour ta sœurlette, ta copine et
camarade de travail, cette Jeanne-Mance, brunette aux
yeux de braise, caparaçonnée dans son uniforme blanc,
corps ferme mais coriace de sa chasteté qu'elle finit par
envoyer en l'air, sur le tard, avec un curé défroqué, empor-
tant avec lui, comme viatique, un joli magot d'argent
prélevé, pièce par pièce, durant un quart de siècle à la
procure d'une paroisse d'un village près de Québec.

Combien de fois avez-vous toutes deux arpenté les
mille et un madriers de la terrasse Dufferin en quête de
l'âme sœur ? Bien sûr que quelques bidoches en vadrouille
vous ont plus ou moins serré de près et la taille et vos beaux
seins, et baisé votre bouche accueillante et fraîche. Sur
l'autre banc public, Jeanne-Mance ou Françoise – vous aviez
convenu d'un signal –, l'une de vous deux se levait sou-
dain et disait assez fort : « C'est l'heure, il faut rentrer. »

Les deux bidoches restant en plan, sous la *minitente*, hum ! au drap épais de leur pantalon de *battle dress*. Avant de se soulager dans un buisson de cenelliers puis de retourner à la citadelle et de vous traiter de garces, échangeant ainsi leur vague à l'âme par ce dépit exprimé.

Mais l'hameçonné de la Jeanne, lui, se réconfortait avec le numéro de téléphone d'icelle. Le lendemain, ça ferait son bonheur, ce long appel où elle chuchoterait tous les mots à peu près interdits dans la bouche d'une jeune fille qui se respecte.

« Non, jamais jamais la première fois », protestait-elle. Mais quand allaient-ils se revoir ?

Mais quand, simonak ? Rendez-vous renvoyé *sine die*.

Le moment et l'heure et le jour reculaient à la semaine des quatre jeudis, comme par un coup du destin, alors que la garce tirait les ficelles et vous embobinait ces pauvres garçons débarqués de leur village au nom béni. Pendant l'appel à voix chuchotée, la Jeannette se croisera et se décroisera les jambes, emprisonnant sa main bien au chaud, à chacun de ses mensonges.

Les braves soldats en mettaient du temps à comprendre que cette chatte aux yeux de braise se jouait d'eux comme de souris avant de mettre fin à tout espoir par un clic du combiné raccroché dans le silence de leur tête perdue qui se mettait à bourdonner, sans recours possible.

Oh ! satanique Jeanne-Mance, combien d'heures sadiques as-tu consacrées à faire passer un mauvais quart d'heure à tous ces jeunots ? Frigide Diane aux flèches empoisonnées !

Deux bonnes aimées par moi, au sortir de l'adolescence. *Mea culpa*.

Moi le bègue, élève en belles-lettres, je me préparais en parascolaire à jouer dans un Molière. On travaillait ça le soir, dans le studio du cours donné par un comédien engagé exprès pour nous enseigner les rudiments du théâtre : comment se faire entendre et être vu.

Avec le par cœur, peu de bègues dérapent. Exemple : Louis Jouvet et Roger Blin. Peu à peu, je prenais confiance. Sans doute aussi apprenais-je à respirer. C'est le principal problème avec ce handicap. En effet, ça se bloquait de moins en moins sous l'estomac dans une espèce d'écrasis que je redoutais tant dès que je voyais venir le moment où je devais parler.

Je me disais : *Il faut que ça cesse, tu ne peux continuer à vivre ainsi, fais quelque chose, sinon tu risques de t'enfermer à double tour et de passer toute ta chienne de vie tapi, enragé, derrière le mur du silence.*

À cette académie, un vendredi après-midi par mois, un conférencier venait nous entretenir. Il fallait qu'un de nous le présente. Je m'offris. Le responsable de cette activité me donna quelques coordonnées. L'heure fatidique arriva. Je me levai, les jambes flageolantes et les mains froides avec un cœur plus qu'excité. Je dévidai mon petit laïus, qui m'apparut aussi long qu'une grand-messe.

Youpi ! Je l'avais dit, prononcé, articulé sans heurt comme sans hésitation aucune et d'aucune sorte, entendez-vous ?

J'étais si fier de moi que je n'avais d'yeux ni d'oreilles pour personne, étant tout à ma joie, à mon triomphe sur mon hostie de bégaiement. J'avais enfin pris la décision d'en finir avec ce handicap de malheur. Bègue un jour, bègue toujours ? Bien sûr qu'il m'en resta et m'en reste encore des séquelles, mais, mais – voyez cette tendance à répéter ! – je fais avec.

Enfin, je laissai derrière moi ces heures passées enfermé dans l'armoire à balais chez les dames tout de brun vêtues de Saint-Louis-de-Gonzague. Cette fameuse comptine qu'on me destinait, enfant, *Chapeau pointu, nez crochu, menton fourchu, bouche cousue*, resterait enfoncée au plus profond de moi. Ces centaines de coups de règle sur les doigts alors que la leçon bien apprise refusait de sortir de mes lèvres. Presque oublié, ce rendez-vous auprès du directeur de l'école technique où je me comportai comme un détraqué. Incapable de commencer, encore moins de finir une phrase. Rougissant, suant sang et eau de gêne, de honte et de quoi encore. Puis m'enfuyant comme un fou, l'imper à demi enfilé.

Débile au cube !

Exténué, à bout de souffle de ces sons phasiques si durs déjà à expulser, comme des cailloux bloquant le flux continu qui devrait suivre son cours normal.

Dis donc, toi, saint Jean Chrysostome – la bouche d'or en grec –, combien de fois t'ai-je imploré ? Hein ? Hein ? Dis-le, allez, parle ! Toi, le beau parleur.

Pendant qu'il étudiait à l'Université Laval, Charles épousa Nancy, rencontrée dans un cours de théâtre. Sentant vibrer une fibre artistique en lui, il chercha à sortir de l'enclos familial en portant un col roulé noir – symbole des existentialistes à nos yeux de ploucs –, se laissant pousser les cheveux de même qu'un collier de barbe. Le voyant s'éloigner d'eux, Thomas et Pierre se saisirent de lui *manu militari* et lui coupèrent les cheveux et firent une entaille de travers dans sa barbe. Ils lui reprochaient aussi de dire *formidable*, *forcément*, *décidément* et *pinailler*, qui ne se prononçaient pas ici, à part peut-être chez les théâtraux, gens portés sur le français de France de même que sur l'accent.

Pas de quoi être fiers, mes deux...

Je me souviens que Charles en eut les larmes aux yeux. « Famille, je te hais », dut-il répéter après Gide.

Il eut un garçon avec Nancy – le couple ne faisait pas que lire le *Kâmasûtra* –, Balthazar. Eh oui, allait un jour exploser cette mode des prénoms ethniques. J'entends mon frère dire à son fils âgé d'un an : « En mai, fais ce qu'il te plaît ? On s'est couché dans l'herbe et l'on t'a fait. »

Le pédiatre, après examen et mesures du chérubin, prédit aux heureux géniteurs que le petit ferait son six pieds et demi et serait, sinon fort comme Hercule, du moins autant que notre Louis Cyr à moustache et tignasse.

Charles navigua d'un boulot à un autre, eut à peine le temps de profiter de son voilier rafistolé par ses soins. À vingt-cinq ans, un cancer des os – reliquat de son rachitisme ? –, fit accourir ces charlatans de la numérologie, cette incommensurable niaiserie, qui le lâchèrent une fois épuisées leurs élucubrations fantasmées à partir des chiffres 6 4 6, inscrits sur la porte de sa chambre à l'hôpital.

Ce n'était pas assez déraillé. Après quelques tentatives suspectes au Ouija pour savoir s'il allait survivre ou pas à son cancer, Charles trouva plus tordu encore. Un gourou de Chicoutimi le fit jeûner à soixante-dix dollars par jour dans « un site enchanteur près d'un cours d'eau », le dépliant disait vrai. Par contre, la théorie du sorcier mentait. Son hypothèse était fort simple, comme toute idée aux allures géniales : tuer le cancer par inanition. Fallait y penser, comme a dit le jésuite qui fit le truc de l'œuf avant Christophe Colomb. Lui, au moins, son œuf tenait, tandis que la bulle de l'autre, pouf ! a pété comme une de savon.

Quand c'en est fait de nous, avec notre pauvre cul au mur, nous écoutons n'importe qui et avalons n'importe quoi. Notre jugement, en ces derniers jours comptés, ne vaut pas cher et ne se compare en rien avec la longueur de nos diplômes. Notre cerveau, endormi ou éveillé, est bien capable de prendre le premier Diafoirus rencontré, sur notre ultime bout de chemin, pour le meilleur des oncologues.

Une journée ensoleillée de septembre, je louai une auto, traversai le parc forestier entre Québec et Chicoutimi, bifurquai à l'enseigne du motel – je lus mortel, oups ! – et

m'arrêtai net. Je découvris Charles assis sur un coussin, adossé à un bouleau pleureur. On entendait le clapotis de l'eau tombant des roches. Il fut surpris et embarrassé de me voir. Il me parla des causeries auxquelles il assistait, de l'étonnante et rapide liquéfaction et de l'odeur du diable de ses selles noires comme du goudron.

Grand, il était devenu émacié, ascétique. Nous ne savions pas par quel bout prendre la parole. Par quels mots commence une tragédie ?

Je le reconnaissais à peine dans sa nouvelle maigreur ; ma gorge s'en trouvait étranglée. Lui, assis par terre, me semblait en colère ou jaloux, ou les deux, de me trouver si bien portant dans mes mocassins.

Fier, il se mit debout, de toute la hauteur de ses six pieds. Il voulut marcher le long de la rivière. Le sentier étant trop étroit pour deux, je le suivis à quelques pas. Ça l'arrangeait qu'on marche l'un derrière l'autre.

Qu'il était loin le temps où, au séminaire, nous avons marché côte à côte dans la neige foulée. La fois de son discours sur la préservation et la récupération de notre langue française.

Le bruissement des feuilles et le bruit de l'eau, hélas, rongeaient ses paroles, déjà si parcimonieuses et prononcées d'une voix si épuisée que je me contentai d'acquiescer à tous ses propos. Quels pouvaient-ils être ?

Hélas ! Je n'en puis confirmer aucun. Impossible de comprendre de quoi il retournait. A-t-il parlé de son voilier vendu au rabais ? Il comptait traverser l'Atlantique, accoster à La Rochelle et, de là, remonter en auto jusqu'en Charente-Maritime, poser le pied à Vivier-Jusseau, bourg de nos ancêtres, et pénétrer dans l'humble chaumière :

le tout premier nid, le premier enclos, la toute toute première maison. Le bien nommé *vivier* des Doré.

Parla-t-il de notre enfance heureuse à Neuville, de sa jeune femme, de notre drôle de mère qu'il redoutait tant et aimait si peu ? De l'après-vie ? Certes, Charles croyait. Je ne saurais dire à qui, à quoi. En tout cas, il ne murmura aucune de ces prières apprises dans l'enfance, j'en suis sûr. Ou bien délira-t-il, à voix basse, à cause du jeûne ?

Nous avons rebroussé chemin pour emprunter un autre sentier, nervuré de racines de cèdre.

Il devint muet comme une carpe.

Quand nous revînmes dans la lumière du jour, ses yeux coulaient d'un bleu désespéré sur ses joues creuses, mangées par le maudit jeûne. Il fixait son regard au-dessus de ma tête. *Il regardait au loin, sans doute là où il aurait préféré que je sois*, pensai-je.

Le malaise entre nous s'était épaissi, pour ne pas dire durci comme du béton. Dans ce paysage coincé entre les rochers et l'eau, je me sentis moi-même fort oppressé, comme si toute la nature et tout l'air si difficile à respirer s'acharnaient, en douce, à m'expulser, corps étranger. Une grosse bête allait me vomir, voilà.

Je compris que j'étais de trop. Comme si ça ne me regardait pas.

Tout autour se mit à me dire que cette rencontre n'aurait pas dû avoir lieu.

Charles était venu ici se cacher pour mourir. Et moi, dans mes gros sabots, j'étais venu le dénicher, lui si orgueilleux et toujours si droit, contre vents et marées. Je le quittai, ému, après qu'il m'eut dit qu'il n'apprendrait jamais le nom des oiseaux gazouillant dans ce coin enchanteur.

Après cet après-midi, au temps immobile où les oiseaux jasaient plus que nous deux, il me fit savoir par sa femme qu'il ne désirait plus de visite. J'en fus peiné. C'était son droit strict. Comme on dit, Charles ne passerait pas l'hiver.

Il est mort en novembre, à l'arrivée de la première neige.

Elle me fit prendre trop de temps à rouler, à basse vitesse, en direction de chez lui, jusqu'à Lévis. Quand j'ouvris la porte de sa maison, il venait de lâcher son dernier souffle.

Parti *ad patres*. Je croisai dans l'escalier un abbé vietnamien qui en avait vu d'autres arriver au terminal de la vie. Il avait placé Charles, en paix, sur sa dernière voie. Encore un rendez-vous raté entre nous deux.

Le vent commençait à souffler sur notre château de cartes familial. Ah, nous autres !

Charles n'est plus. Ce n'est pas possible. Je rêve. Quel choc. Un scandale, la mort à cet âge. La mort, n'importe comment. CHARLES ! CHARLES ! CHARLES !

16

C'est un Thomas ému, ébranlé, incrédule qui m'a raconté l'histoire secrète de Guillaume. Après un de ces gueuletons du vendredi soir – une mode, vins, pain et fromage –, où il avait bu plus qu'à l'accoutumée, Guillaume, lui si taciturne, s'était laissé aller à se raconter à

l'épouse de Thomas. Certains hommes ne se confient qu'à des femmes.

Tout juste arrivé d'outremer comme soldat et tout frais débarqué en Belgique, il se retrouva jeté au front. La bataille avait lieu dans les bocages. Les Allemands fuyaient. C'était la débandade, avec ses dangers. Contournant un camion calciné, aux pneus déjantés et encore fumant, Guillaume tomba nez à nez sur un officier allemand qui sortait de l'écran de fumée. *C'est lui ou moi*, pensa-t-il avant d'appuyer sur la gâchette de sa .303, pointée dans le bide du Boche.

Qui tira aussi. Et s'écroula à genoux puis sur le côté. Du sang coulait d'une oreille de Guillaume. De là la photo où on le voit sur une chaise transat, escorté de deux nurses dont une aux palettes proéminentes et *british*. On le reconnaît malgré la tête semi-bandée de gaze blanche, comme celle de Guillaume Apollinaire, blessé à la tête à la guerre de 14-18.

Notre héros fut transporté en Angleterre. Une blessure de rien du tout. Mais dans le cœur, mais dans l'âme, un désespoir, un chagrin, une douleur, un vide sans nom d'avoir tué un homme dans la force de l'âge. Lui qui avait perdu son jumeau à l'âge de sept ans venait de tirer, à bout portant, sur un parfait inconnu à peine plus âgé que lui.

Il avait tué tué tué. Alors que le sixième commandement commande de ne pas tuer.

Sur le champ de bataille, dans le portefeuille pris sur la victime, il avait trouvé une photo avec femme et enfants qu'il avait laissée sur place. La photo était tombée, image face au ciel. Il ne cessa, des jours et des nuits, de la revoir,

comme un reproche, par mauvaise conscience. Trois têtes blondes et le visage absent du père, perforé, occulté, anéanti.

Guillaume en perdit ses moyens, se dévirilisa, souffrant de « dysfonctionnement érectile », on dirait aujourd'hui. Il tomba dans le mutisme et devint taiseux, effacé, presque un *nobody* : mollasson, le sosie du roi Farouk I^{er} d'Égypte, tout aussi grassouillet.

Ce n'est qu'une fois à moitié ivre qu'il raconta son épisode, un vendredi soir bien arrosé. À cet officier, il avait pris le pistolet encore tiède et le drapeau imprégné de la chaleur du corps en train de refroidir.

On ne connaît pas les gens tant qu'on n'a pas mangé ensemble quelle quantité de sel, au juste ?

17

Quand elle arrivait quelque part, la Solange, tous les hommes étaient en émoi, Thomas et Pierre inclus. Comme ils papillonnaient autour d'elle, tandis que les belles-sœurs rageaient et que Guillaume, son frère, devenait d'une dureté étonnante.

Solange, toute petite et voyant qu'on n'en avait que pour les deux nouveaux jumeaux, Guy et Guillaume, s'était mise à se déshabiller pour attirer l'attention. Ce qui est drôle chez une petite enfant cesse de l'être passé six ans. Elle continuait d'enlever sa robe et de courir à poil dans le corridor familial.

Les années la virent perfectionner ces strip-teases n'importe où et à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Et pas devant n'importe qui ni à n'importe quel prix. Elle allait, en déshabillé, un pied nu et rose, l'autre chaussé d'un escarpin de taille huit, sur les épaisses moquettes des grands hôtels des colloques internationaux, de-ci de-là, s'appuyant contre un mur, buvant au goulot le champagne lui dégoulinant entre les seins puis ruisselant jusqu'à son nombril. Te souviens-tu Solange quand, petite, ton père adoré t'interceptait dans le corridor pour rabattre ta robe sur ton joli nombril, en disant « De grâce, jolie princesse, veuillez dérober cette perle aux yeux du commun », et te racontait cette sornette voulant que Dieu, après avoir modelé Ève, l'avait touchée du coussinet du bout de son médius pour savoir si la glaise était sèche ? « Et voici pourquoi, petite Solange, vous avez un nombril. » Smack ! font les lèvres de ton papa qui rabat ta chemisette. Et toi, maintenant, sur tes hautes pattes, repartant d'une démarche chaloupée vers d'autres rivages, d'autres mirages, Schéhérazade moderne sachant compter – *conter, compter*, même étymologie qu'*énumérer* –, compter, oui, les gros billets de banque de même que les coups de ceinture que tu recevais avant le matin sur ta croupe ramollie, dans un jeu sadomasochiste qui tordait ta face de douleur ou de rire et faisait se redresser ton client et bourreau qui te montait encore et encore, lui, comme un de ceux que tu aimais détester ou détestais aimer, derrière des portes closes d'acajou, ou dans la literie mousseuse des grands lits qui finiront par t'ensevelir aux petites heures. Tu ne verras point le jour se lever à travers tes longs cils clos, endeuillés déjà de mascara.

Cet ange déchu et déçu de son voyage sur terre fila ainsi jusqu'à ses trente-trois ans. Sol-ange s'aperçut alors qu'elle n'avait plus rien de beau à montrer. Elle fit une sorte de bilan de son apparence, qu'elle confondait peut-être avec sa personne.

Cernes et poches sous les yeux. Regard pierreux. Pattes d'oie, etc.

« Je me dégoûte », conclut-elle devant son miroir.

Elle ouvrit le panneau de sa pharmacie, décapsula une fiole de Seconal, une de Florinac et une troisième de phéno-barbital, se fit couler un verre d'eau avant de s'allonger, habillée – autre Dalida –, pour entrer dans l'éternité. On put lire sur le visage de Solange les traits crispés et figés d'une grande colère. Contre qui ? Contre quoi ?

La vie de Solange, la vue de Solange mortifièrent Guillaume jusque dans sa chair. Imaginez, sa mort était survenue deux mois après celle de mon Charles.

18

Mon frère Pierre, lui, après un gros chagrin d'amour dû à la perte de son Arménienne bien-aimée aux beaux grands yeux, parce que ses parents à elle craignaient l'exogamie, s'empessa de se trouver à Toronto une Anglaise d'origine, Pamela Smith, qu'il maria au bout de trois mois de fréquentations.

Il se mit en tête que papa n'était pas son père biologique. Bonne façon de mettre de l'espace entre eux et leurs humeurs incompatibles, disons ça comme ça. Il rencontra chacun des membres de la famille et déclara tout de go qu'il se retirait du scénario familial. Joignant le geste à la parole, il nous remit à chacun des lunettes de soleil. Puis, d'un cœur léger, j'imagine, il partit, obéissant à cette ancienne et toujours actuelle pulsion qui lui criait : « *Go West, young man !* » Il obtempéra sur-le-champ. C'était sa façon à lui, un peu brutale, de quitter le nid. La choisit-on toujours ?

Nous sommes sans nouvelles de lui depuis. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

19

« Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. »

Non, ce n'est pas de moi. C'est de Camus ; le début de *La peste*. Attendez que je vous raconte.

J'étais en Gaspésie, tout seul avec papa, à Bonaventure pour être précis. Je travaillais à tirer les joints sur les travaux de pierre qu'on effectuait avec deux hommes.

Ou j'aidais à assembler un trottoir de pierre, ou bien je déroulais des rouleaux de gazon qu'on tapait avec une masse de bois avant de les arroser. J'étendais aussi au râteau des monticules de terre, déversés d'un camion. Ou

encore je plantais des arbres d'ornement. Après mes neuf mois plongé dans les livres, j'aimais travailler des muscles et faire aussi bien que les employés. Je vous dis que je me décarcassais pour échapper à cette image de blanc-bec d'étudiant du cours classique que je croyais voir dans leurs yeux.

Ou bien était-ce une lubie de ma part ?

Plût au ciel ! Ils ne m'appelaient plus « chef ».

À cinq heures, papa déposait sur l'établi ses outils de tailleur de pierre : la massette et le ciseau. Cela marquait la fin de la journée de travail. Dans le pick-up Fargo que je conduisais au retour, je me sentais les jambes et les bras lourds. J'aimais cette expression : *avoir la journée dans le corps*. La fatigue nous gardait en silence. Jusqu'au moment où, après notre toilette à la pension, papa, verre de gin à la main, résumait la journée et commençait à planifier celle du lendemain.

J'étais près de mes émotions.

Les Basques disent : « Si tu ne regardes pas, tu n'apprends pas. »

L'écho du monde résonnait en moi, et j'étais à l'écoute de ce bruissement. Tout me touchait comme la pérennité de certains souvenirs d'enfance.

J'ai déjà dit combien papa était un bon conteur. Enfant, je raffolais des moments où il me racontait cette histoire qu'il entamait ainsi : « Il était une fois un roi et une roise... » Oui, j'aimais l'entendre parler de son passé, décrire en peu de phrases les types qu'il avait croisés. Je connaissais la plupart de ses portraits, et j'appréciais la formulation qu'il utilisait pour les rendre vivants. Parlant du quêteux irlandais, il disait de lui : tout son avoir tenait

dans son mouchoir. Ou d'un tel à l'élocution lente qu'il parlait comme de la mélasse en hiver. Elle variait peu, comme s'il avait trouvé, une fois pour toutes, les mots justes. Je n'ai jamais entendu personne d'autre parler aussi bien des chevaux. Sa parole était pleine de respect et de fines observations venues d'une vie à les fréquenter.

Je dois dire que je finis par avoir moins le cœur à l'ouvrage. Il m'arrivait, râteau en main, de m'absenter en esprit. Certains soirs de mélancolie, j'arpentais la rue Principale plusieurs fois dans les deux sens. Je refusais, sans raison, les invitations à veiller sur le perron de certaines familles que je connaissais. J'étais aux prises avec de l'inconnu en moi-même. J'avais besoin de solitude.

Mon travail comme tireur de joints – j'y mettais une application d'artisan appréciée de papa, je le savais – venait de finir en même temps que la cheminée et le foyer du docteur où nous « paysagions » le terrain. J'avais refusé la proposition de papa de me payer un cours d'architecte paysager dans une université américaine.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais faire dans le grand chantier de la vie. Mais je savais ce que je ne ferais pas. J'étais déphasé, je prenais mes distances, je regardais aller le monde.

Après une journée de dur travail, mon verre à dents rempli de gin De Kuyper et de 7Up, je confiai à papa que je voulais écrire. Il me regarda puis avala une gorgée de gin. N'était-il pas un grand admirateur de Victor Hugo ? J'étais sûr que ma proposition tomberait en terrain fertile. Imaginez, un amateur de poésie. Il aimait que je lui récite *Oceano nox* : « Oh ! combien de marins, combien de capitaines ». Un praticien de l'oralité, lui l'admirateur de

nos grands tribuns tels Henri Bourassa et Olivar Asselin, qu'il était allé entendre à Montréal et qui m'enflammaient à travers lui et sa multitude de réminiscences.

Assis au bord de son lit, il fixait le verre, qui semblait petit entre ses deux bonnes mains.

Je continuai sur ma lancée.

Je lui dis que le lendemain matin, j'allais rester dans cette chambre où nous étions et que j'allais écrire, là, sur la table face à la fenêtre.

Il y jeta un œil las, finit son gin. Et, s'essuyant la bouche du revers de la main, il laissa tomber : « C'est comme tu veux, mon gars. »

Je finis mon gin sans grimacer, pour une fois, et nous descendîmes souper à la salle à manger. J'avais le cœur léger et hâte au lendemain pour commencer l'écriture de mon premier livre. Le sujet en serait : le choc éprouvé par une famille de la campagne qui arrive en ville en 1945. Comment chacun des enfants se découvre des intérêts divers. Puis la famille qui se démantèle petit à petit.

Après manger, j'allai jouer au ping-pong avec Rina, une nièce de la patronne. Papa partit fumer son cigare Peg Top dans le bureau du propriétaire du magasin général. Après le ping-pong, j'arpentai la rue Principale en pensant à cet écrivain français venu nous baratiner tant et plus que c'était lui qui allait enfin écrire « le grand roman canadien ».

Le chameau avait réussi à convaincre le Conseil des arts du Canada de lui octroyer quelques dizaines de milliers de dollars pour cheminer dans notre désert littéraire. On l'attendit jusqu'à sa mort. Et même un peu plus. Qui sait ? Une œuvre posthume pouvait surgir d'un moment

à l'autre ! Non mais, du front tout le tour de la tête, le scribouillard de maudit Français. Nous en avons accueilli combien, de ces rastas imbuables ? Quel était le prochain que nous élrions dans notre cœur de colonisés ? Encore un à qui il faudra apprendre que, oui, l'original avec son panache large de même circule dans nos bois aux arbres serrés comme ça ! C'est comme dans *La lettre volée* de Poe, nous cherchions le grand auteur loin de chez nous.

Depuis deux ans, je jonglais avec cette idée : frapper à chaque porte et demander aux gens de me raconter la pire injustice scolaire qu'ils avaient vécue. Qui n'a pas vu de ces écoliers battus à coups de n'importe quoi pour des riens, jour après jour et de façon si violente qu'elle vous tétanise le cœur ? Des petits virés tête-bêche et *montrés* – mot dont la racine est *monstre* –, exhibés, promenés et tapés sur tout le corps devant la classe pour moins que rien. Où était donc passée la bonté divine, Seigneur ?

Je vous le demande.

Le lendemain matin, je me levai en même temps que papa. Je descendis déjeuner avec lui. Il tapotait la table d'un doigt... En sortant de table, il oublia de dire son bon mot habituel à la patronne. Je l'accompagnai jusqu'au pick-up. Par-dessus la vitre baissée, je lui dis que n'importe qui pouvait me remplacer vu qu'il n'y avait plus de joints à tirer. En réponse, il démarra le moteur du Fargo. Je restai là jusqu'à ce qu'il quitte l'entrée de gravier pour rejoindre la rue Principale.

J'éprouvais une gêne devant cet homme qui, à l'adolescence, gagnait déjà sa croûte. Alors que moi... jeune homme depuis un an... Mais l'envie d'écrire effaça cet embarras. Quand la patronne me vit rentrer, elle me demanda si j'étais malade.

Bourré d'énergie, des ailes au corps, je grimpai à la chambre; elle n'avait plus tout à fait le même aspect. Était-ce dû à la lumière du jour? Elle m'apparut vaste. Pour la première fois, je notai le motif du linoléum: une guirlande de fleurs stylisées en faisait le tour. Je remarquai le silence qui régnait dans la pièce; je me fis craquer les doigts. Je tirai la chaise, sortis mon cahier du tiroir de la table, saisis mon Bic et m'assis, le cœur palpitant et les mains glacées.

C'était dans ce même tiroir que maman, venue à l'improviste voir le nouveau pays de son homme, trouva une lettre adressée par Paulette à son père. Elle accusait maman de se préparer à foutre le camp avec Albert C. C'était d'une mauvaise foi ces suppositions de Paulette!! J'en rapportai le contenu, car j'étais seul à l'avoir lue, à Simone, qui me dit ne pas en croire une miette: « Pas de saint danger! Maman a bien trop de cœur pour ça. Penses-tu! Albert C. est un vieux célibataire endurci. » Non, c'était impensable. Une pure supposition. Voilà qui rompit à jamais les relations entre Paulette et sa mère, qui s'étaient resserrées un tantinet lors de la naissance d'un premier bébé.

Derrière le rideau de fin coton, des poules se promenaient. J'ouvris mon cahier.

Une question se posait. Peut-être un peu bête. Non pas de savoir ce que j'allais écrire. Mais combien de pages il me faudrait dans mon cahier pour obtenir un livre comme celui posé là sur la table. Oui, combien de pages?

J'étais comme ça, ce matin de juillet 1958. Je me devais de répondre à cette question avant de relever le défi. Jusqu'où me mènerait mon élan? Ma boule d'énergie

tiendrait, m'alimenterait jusqu'à quelle page ? Le livre de poche de 1955 était posé là, racorni au possible : je l'avais lu cinq fois. Le titre en lettres rouges, sur fond de ciel bleu, au-dessus d'une ville blanche, méditerranéenne, avec la silhouette d'un homme au premier plan, et des rats de chaque côté. Sur la photo, au verso, l'auteur, tricot en V, cigarette aux lèvres, baisse le regard.

Je commençai de transcrire la première page, jusqu'à la fin : « Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique... », « Dans notre petite ville, est-ce l'effet du climat, tout cela se fait ensemble, du même air... »

Fin de la page imprimée.

Bon, qu'est-ce que ça donnait ? Il me fallait presque une page et demie manuscrite pour avoir une page imprimée, dans ce tout nouveau format de poche qu'on payait quarante-cinq cents. Puis je comptai les pages du cahier : il m'en faudrait deux.

En bas, dans la basse-cour, une poule se sauvait du coq. Je fermai les yeux.

Au bout de dix minutes, j'allumai une cigarette et commençai à écrire notre départ de Neuville. L'arrivée du camion du cousin Médéric ; Mélodie, la vache récalcitrante à se laisser embarquer dans le camion. Elle chie, elle pisse. Monte une odeur d'ammoniaque mêlée à celle du gaz sorti du tuyau d'échappement, etc. Et moi, assis sur la balançoire, comme dans le coin d'un tableau, j'assiste à la scène. Bientôt mes frères et sœurs s'extirperaient des entrailles familiales.

Comme des veaux.

Je noircis quatre pages de mon cahier. Tout à l'indicatif présent – c'était encore si près, si frais. Je le refermai et écrivis sur la couverture : *Chez nous*.

Je n'avais pas vu l'avant-midi passer. Le cendrier débordait de mégots. On m'avait crié d'en bas pour que je descende dîner. Pour dessert, madame Bourdage avait cuit de ses petits biscuits dont je raffolais. L'après-midi, même chose : gros travail de concentration pour aligner dans une sorte d'ordre les pensées, les images, les bouts de phrase qui se bouscullaient dans ma tête. Travail tout aussi éreintant que mes travaux manuels.

Papa monta se laver et nous servit un gin 7Up comme à l'accoutumée. Il fit le bilan de la journée. Se dit content des deux hommes, monsieur Aspirot et Oscar. Me parla d'un *prospect* – son vocabulaire d'ex-agent d'assurances –, du côté de New Carlisle : un parterre à gazonner devant la station de radio CKCV. Il se leva, rinça son verre et, sans me regarder, me dit qu'il avait affaire à Québec. On partirait tôt le matin. Il prit son éternel *satchel* aux fermetures de cuivre dans la penderie, le déposa sur son lit. Comme je ne bougeais pas, il me dit, toujours sans me regarder : « Tu viens avec moi. »

Je fus un peu étonné, mais pas plus. Mon petit père avait soixante-huit ans et me laissait conduire une bonne partie du trajet entre Bonaventure et Québec : dix heures de route. Il fallait rouler, comme on dit. Toute une trotte. Je commençai à faire mon paqueton, y déposai, bien à plat, mon cahier et le livre de Camus, glissai mon cadenas à combinaison dans les œilletons, et clic.

Je conduisis la puissante Buick *hard top*, transmission automatique, *power steering*, *power brakes* – un luxe bien mérité – jusqu'à Québec, papa endormi sur la banquette. Il portait ce nouvel ensemble sport : un pantalon bleu en gros coton et une chemise idoine. Pas mal pour le

daltonien qu'il était. Il avait bonne mémoire. Il pouvait nommer, avant qu'il soit en vue, le prochain village, et ce, de Bonaventure à Québec sans se tromper. Il me signalait telle église, telle maison, là, sur la gauche, et nommait la rivière qu'on allait traverser.

Saint-Siméon, Caplan et ses falaises rouges. Quelques jours par année, à la chaudière, je vous dis, se ramassaient les petits poissons mêlés aux rouleaux des vagues mourant sur la plage. Maria et sa chapelle en forme de tipi, une réserve d'Indiens mi'kmaq, Carleton, Saint-Omer, Nouvelle, que de traverses à niveau depuis le départ, et ces deux chevreuils évités, étonnés comme moi. Pointe-à-la-Garde, bonjour Restigouche! : ici les Mi'kmaq ont accueilli les Acadiens poussés par les Anglais en 1755.

Campbellton, mitoyen avec le Nouveau-Brunswick, où on longeait en slalomant la rivière Matapédia aux saumons réservés aux riches anglophones et aux Américains, le beau lac au Saumon, Amqui, au creux de monts arrondis et qui veut dire en mi'kmaq « Où on a du fun », le long lac Matapédia, Val-Brillant, rien à signaler à part une mouffette écrasée à l'odeur de caoutchouc brûlé, Routhierville, Sayabec – ici une pensée pour ce petit ami de Simone –, Sainte-Flavie et enfin le fleuve! Ah! l'air salin mêlé à l'odeur iodée du varech.

Sainte-Luce, Pointe-au-Père, Rimouski qu'on frôle par son front de mer et sa grande montée pour en sortir, attention à la police! Le Bic, d'une beauté, ce large paysage ouvert, l'Auberge du Français où flotte le tricolore, tout au bord du fleuve, les îles au large... c'était quoi donc? Une histoire de massacre? Quand je lui ai posé la question, papa dormait. Saint-Fabien, encore une mouffette écrasée,

pouah ! Trois-Pistoles, nommée à cause de supposés sous retrouvés dans la rivière, L'Isle-Verte, à l'odeur de poisson fumé, puis Kamouraska, « Là où il y a du jonc au bord de l'eau », disaient les Amérindiens, Rivière-Ouelle, La Pocatière et notre fameux Martinet et son *hot chicken*, très bon, merci, *thank you*, au revoir !

Élevons un monument à cette Charlotte Ouellet de dix-sept ans tirant du fusil sur les maudits soldats anglais qui brûlaient tout depuis Kamouraska ou Saint-Roch-des-Aulnaies.

Je remarquai la longue fermeture éclair du pantalon de papa, longueur due à sa taille très haute. Je me demandai quelle sorte de vie sexuelle pouvait avoir cet homme encore vert. On ne pense jamais à ses parents sous cet angle. Bizarre, non ? Je me sentais comme Cham voyant son vieux père Noé nu, ivre et dormant. Mon père me rejetterait-il comme Noé l'avait fait de son fils à son réveil ? Aussitôt surgit la face accommodante de celle qui « s'occupait de son linge », selon l'expression utilisée dans sa blague préférée. Elle devait aussi s'occuper d'autre chose, non, la veuve Cormier, dont le prénom, j'imaginais, devait être Évangéline ?

L'Islet-sur-Mer, Cap-Saint-Ignace. Je traversai les trois beaux villages d'où l'on aperçoit l'île d'Orléans : Saint-Vallier, Saint-Michel et Beaumont. Ici, le Québec se souvient encore de l'armée anglaise qui a tout dévasté, cet été de 1759.

Attention de bien ralentir ! On arrivait au rond-point de Lévis.

Bon ! Enfin, enfin, le pont de Québec, « en forme de soutien-gorge entre les deux rives », comme disait Charles.

Quel rang déjà dans les merveilles du monde ?

Papa me demandait toujours l'heure, à l'arrivée.

« Quatre heures et vingt pile. »

Maman fut fort surprise de nous voir débarquer à l'improviste.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demanda-t-elle à papa.

— J'ai affaire.

Ce fut sa réponse.

— Habillé comme ça ! Où est ton habit ? lui demanda maman.

Il ne répondit pas.

Le lendemain, il repartait seul, « aux aurores » selon son expression, me laissant sans explications. Je l'imaginai, sur la pointe des pieds, *satchel* de cuir culotté au poing, comme un voleur, avant le réveil de qui que ce soit. De sa paluche gauche, retenant la porte moustiquaire de claquer.

« N'oublie pas que ton père a été élevé par une sourde et muette, mon petit garçon », me dira maman, devant ma totale incompréhension du geste de papa. Du coup de Jarnac de papa. Au bout de la table, j'étais figé, comme mort, le cœur arraché. Incapable de saisir ce qui se passait, ne sachant quel mot convoquer, comme un éperlan jeté au fond d'un panier. J'étais hébété et apathique.

Le lien quasi sacré entre papa et moi se rompait. Comment avais-je pu me tromper sur son compte, sur la confiance qu'il mettait en moi, sur son amour, oui, sur son cœur de père si tendre ? Et voilà qu'il me montrait un cœur de granit. À mon tour, je me pétrifiais sur ma chaise, n'ayant plus le goût de rien.

Une âme en peine. Mon rêve d'écrire dilué.

Ah maudite époque frileuse et détestable, noyée dans l'eau bénite !

« Le suicide est la seule véritable question philosophique. » Cette phrase de Camus se mit à trotter dans ma tête. Elle fit quelques tours, bondit d'un côté et de l'autre avant de disparaître comme un lièvre en visite un matin sur votre terrain.

J'étais laissé-pour-compte, voilà !

Dans la voix de maman, dans ses gestes, dans son œil, je sentais qu'elle comptait sur cette cassure entre papa et moi pour me rapprocher d'elle. En nous disant pis que pendre de papa, depuis des années, elle n'avait pas aidé sa propre cause : notre affection en retour n'était pas au rendez-vous. Loin de là. Bref, si elle croyait avoir marqué des points, elle se trompait, ma pauvre mère.

Cette mère qui avait voulu tuer en nous l'amour que nous portions à notre père, en vérité, tuait notre amour pour elle.

Mauvais calcul !

Car moi, il m'était impossible de cesser d'aimer papa. Sinon, je n'aurais rien été. En fait, je l'aimais tant que je ne me rendais pas tout à fait compte de la douleur qu'il m'infligeait. Non, je l'aimais trop. Trop pour admettre en être déçu. Je ne me lamentai pas. Non, je me tus.

« N'oublie pas... » Non, maman, je n'ai pas oublié. La *déception*. Papa et moi : deux déceptions empêtrées. Dérouté de mon projet, j'allais passer cet été-là dans un *down*. Maman voulait que ce soit une mononucléose, maladie qui commençait à se porter bien chez les étudiants.

Ce grand coup porté au cœur, quelques décennies plus tard, finit par prendre des allures de fiction.

Cap-aux-Corbeaux, janvier 2014

NOUS AUTRES

récit

Marc Doré se souvient du village pittoresque de son enfance, où il a vécu jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et du choc de l'installation de sa famille dans la grande ville de Québec. Servi par une langue très vivante, le récit couvre une vingtaine d'années du Québec qui s'ouvre alors à la modernité. Cette dernière transforme, non sans violence, le tissu familial et social dans lequel a toujours évolué le jeune homme. En dépit de ces bouleversements, l'auteur raconte avec sensibilité et humour des années de bonheur.

Je monte m'asseoir dans la cabine du camion qui pue le tabac, la poussière et l'essence, entre le cousin Médéric et maman. D'une main, elle tient son sac à main sur ses genoux – il contient les cinq mille dollars reçus de la vente de la maison et une photo écornée du frère André –, et de l'autre m'agrippe le coude. Les bruits d'embrayage me tordent les boyaux. Je me penche et j'aperçois, sous le profil du cousin, la maison qui glisse et disparaît derrière sa pomme d'Adam. Soudain elle n'est plus là. J'ai un moment de vertige. Mon repaire si établi, mon nid si solide, mon gîte si réconfortant et chéri, mon inamovible point fixe, où coulaient le miel et le lait, comment peut-il s'envoler avec cette facilité ? Comme on tourne la page d'un livre ?

Marc Doré est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, essais et ouvrages de fiction. Il a publié deux romans aux éditions du Jour et deux pièces de théâtre chez Leméac. Plus récemment, il a fait paraître chez Euh! les romans *Parigi!* *Parigi!* et *Traveling*, ainsi que le recueil de nouvelles *Petites histoires de petits*. On lui doit aussi l'essai *De l'improvisation et de la tactique du jeu*, paru chez Dramaturges Éditeurs (2011). Il a enseigné au Conservatoire d'art dramatique de Québec de 1967 à 2004, et il en a été le directeur de 1981 à 1988.